

Vacances mineures

roman

de Bulle Straude

PREMIÈRE PARTIE

I

Le vase à pièces

Des rires fusent de la porte de l'appartement de la famille Capelli. Je retiens mon poing, écoute la porte, et entends des voix. Qui sont-ils ? Qui est là aujourd'hui ?

Il va falloir se présenter à des gens. Faire la bise à des inconnus. Des gens regardants.

Je m'éloigne, contraint mon cou à une saillie de la pensée en remontant et redescendant la fermeture éclair pour col en V de mon pullover côtelé. Son bruit de scie s'amplifie ; comme un grincement, une cavalcade. Ça se rapproche de mes oreilles, ça m'agace, puis viennent y couper un éclatement. Des rires. Des rires sanguins, d'autres moins maladifs, tous autant surprenants. Je reconnais Louise, la claque rauque de son roulement. Ouverture de la fermeture ; préparation à tous les affronter. Des voix d'hommes. J'ai cru entendre les amis masculins de sa sœur Esther. Roh, je ne suis pas d'humeur à me retrouver avec eux. Ils sont trop inquisiteurs, trop commentateurs, ils font yech, la dernière fois, le cousin de l'autre là, venue du 78 s'est présenté à moi comme à une vieille connaissance. Je suis venue voir Louise pour lui parler de cette super idée que j'ai eue ; elle et moi avons à causer.

Mouvement agacé, réflexion : Il ne faudra rien répondre, voilà tout.

Je remonte la fermeture et cogne. Une voix annonce que quelqu'un a frappé à la porte ; et le bruit de pas traînant augmente. Je détache mon oreille et recule. Sans une question, la porte s'ouvre. Louise se tient dans l'embrasure, puis ouvre en grand.

— C'est toi Cadenza ? Je ne savais pas que tu venais.

En général je viens après les cours, et plutôt le vendredi. Louise m'invite à entrer. On se fait la bise. Elle est tout de blanc vêtue, jean et débardeur en tricot. Ses cheveux sont plus longs qu'à l'accoutumée, elle s'est fait un brushing.

— C'est qui, Louise ? crie quelqu'un du fond du petit couloir depuis la cuisine derrière elle.

— C'est Cadenza, répond Louise.

Je lui annonce directement le but de ma visite, quoique je n'aie pas besoin d'une raison pour venir chez les Capelli, si ce n'est l'envie de les voir.

— J'ai eu une super idée ce matin en me réveillant.

Marline apparaît. Elle est habillée, elle aussi, d'un jean blanc et d'un haut blanc. Elle porte dans ses bras, à cheval sur ses hanches, son bébé fréro d'un an. Elle me demande si je pense avoir réussi mon brevet des collègues. Elle se souvient de ça ! J'allais lui répondre lorsque Esther interpelle : — Et nous ? Tu ne nous dis pas bonjour, à nous ?

La sœur aînée de Louise avait depuis longtemps trouvé la façon de me mettre à l'aise, aussi je m'avance, tripotant néanmoins des mèches de mes cheveux sous ma casquette de marin. Du couloir, je n'aperçois que des filles, pas de garçon. J'oublie ma casquette et mes cheveux, et émets des sourires à la ronde. Ah oui, l'étiquette sociale : j'embrasse quatre fois des joues, et à deux nouvelles têtes. Adèle, une connaissance récente de Nadège, sœur cadette, puis Mona, que Esther, quelques jours de cela, a rencontrée, par l'intermédiaire de deux garçons de cinq ans : Rémi, son fils, et Aziz, petit frère de Mona, au bar-tabac.

— Louise m'a dit que tu traînais à la tour et qu'en même temps tu étais toujours à l'école, me dit Mona. Ça fait plaisir de rencontrer quelqu'un qui peut jouer sur deux tableaux à la fois.

Elle a un fou rire, puis elle s'arrête net. Sa main gauche pend comme une révélation. Elle n'a pas peur du ridicule et aime rigoler. La plupart du temps, je n'imagine rien de plus important. Je fais la bleue pour le milieu d'une Tour cerclée de cités et de pavillons.

— Enfin... moi aussi je suis toujours à l'école, mais je pense pas que je finirai l'année.

Ses lèvres se retroussent, comme par fatalisme.

— Tu dois, lui dit Louise avec un regard soutenu.

Je devine que Louise aussi l'aime déjà.

— Elle y arrivera, dit Esther, jusqu'au bac l'année prochaine. Hein, Mona ?

— *Inch'Allah.*

Sa voix se casse. Elle rapproche un verre servi, mais ne boit pas. Elle regarde Esther rouler un joint, et m'informe que c'est son matos, mais qu'elle ne sait pas rouler.

— Tu te rends compte qu'elles m'ont laissée le stick tout à l'heure ! dit-elle.

— Ça m'étonne pas, dis-je.

— Rappelle-toi, Esther, c'est moi qui l'allume.

— Je vais m'en aller, dit Marline.

— Où ça ? je lance, par la force de la surprise.

— Je rentre, dit-elle. Je vais déposer mon petit frère. Viens avec moi si tu veux, Cadenza. Ça fera plaisir à ma belle-mère de te voir.

— Tiens, Mona. Le oinj. T'as le briquet ? He, Cadenza ? Denis est vraiment amoureux de toi, tu sais.

— Ouais, mais ça, c'est pas nouveau, lance Nadège.

Je ne relève pas son commentaire. Personne ne le relève. La cuisine tombe dans un silence religieux face au rougeolement du joint. Mona pompe, tire et aspire une boule de fumée. Puis elle grimace, mais bloque la taffe. J'attends les volutes de son exhalation, elles me fascinent. C'est à cause de ces volutes que je fume la cigarette au départ, elles forment des rêves dans l'air ; et je me nourris de leurs mystères. Les volutes de Mona représentent une lanière.

— Il est bon ? lui demande Esther, comme si le goût du teuch diffère selon la personne qui l'a roulée.

D'une voix asséchée, Mona sort un juron.

Marline reste éloignée, son petit frère blotti contre sa poitrine. Louise incite Nadège à expliquer comment elle a appris que Denis kiffait sur moi.

— Chais pas, dit-elle, le rouge lui montant aux joues. Ça se voit. Rien qu'à la façon dont il la regarde. Et puis comment il parle d'elle, aussi. Tu te rappelles pas la dernière fois qu'il est venu et que tu lui as dit que Cadenza venait juste de partir ?

— Ah, oui ! Je me souviens. Ouais, c'est vrai.

Louise me regarde, et bien d'autres paires d'yeux avec m'interrogent.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Faudra que tu lui dises oui, dit Esther.

— On verra, dis-je.

— Tu viens ? me dit Marline, me relançant pour aller saluer sa belle-mère.

— Tu ne fumes pas ? dit Esther, cherchant à me convaincre de rester.

— Eh ! hèle Louise, Et cette super idée que t'as dit que t'avais pour les vacances ?

— Quelle super idée ? dis-je, puis, Ah, oui ! J'ai pensé que pour se faire de l'argent pour partir en vacances on pourrait vendre du muguet le premier mai.

Louise et Marline se regardent et jurent avec exaltation.

— Putain ! ça c'est une idée.

Un rire éclate. Louise, Marline et moi dans le hall nous nous regardons puis cherchons la rieuse du regard. Esther, évidemment.

— Putain ! Elle rit de plus belle. Vous trois vous me faites trop marrer, dit-elle. Vous êtes trop drôles.

Louise s'écarte et se fait une petite place sur la chaise de sa grande sœur.

— Non seulement c'est une bonne idée, déclare Marline, mais y a rien de plus facile. Tu l'as fait tant de fois, Louise.

— Facile, vendre du muguet ? Tu peux parler, toi qui l'as jamais fait, dit Louise.

— Alors c'est difficile ? dis-je.

— C'est pas ça. C'est que... il faut investir. T'achètes pour ensuite revendre. Et ça, ça peut rendre nerveux.

— Et tu l'as jamais fait sans Paulette, lui dit Esther.

— Ouais, mais je connais bien le truc.

Louise donne un aperçu de l'entreprise : On achète les fleurs en gros au marché de Rungis, on les prépare en bouquets de trois brins, ou un brin et une tulipe, par exemple, et on les propose en porte-à-porte la veille du 1^{er} mai. Et le jour même, on s'installe au marché du Centre.

— J'étais pas au courant, moi, de ces vacances, dit Nadège. Tu l'as pas dit à la rum. Remarque, pour la différence que ça fait... Ça va pas lui faire une différence à la rum, hein ? Qu'on soit là ou pas. Au contraire, elle est contente quand y en a moins à la maison.

Esther me passe le joint et engueule Nadège.

— Eh ! Tu parles pas de maman comme ça, toi.

Une dispute s'ensuit entre les trois sœurs à savoir qui a le droit de parler comme ça de sa mère. Très vite, elles se chicanent pour savoir de laquelle d'entre elles la mère est le plus la maman. Une futilité éblouissante. Elles avaient de telles disputes saines, ces trois-là !

Je tire sur le joint comme sur une cigarette, pas trop fort ; mais il m'arrache la gorge. Marline me rappelle sa requête. Je me lève et pars avec l'engin entre les doigts. Esther, qui n'en perd pas une, le signale. Je tends le joint à Louise et suis Marline qui avait déjà ouvert la porte.

Les formalités de salutations me crispent un peu. Quel plaisir de m'asseoir et de déguster un verre de thé à la menthe bien sucré ! Je réponds à deux questions sur les vacances : une de monsieur Saharf, le père de Marline, sur notre motivation, et une de Affifa, sur notre destination. Ma réponse contient tant de gravité qu'on croirait que je vais extraire ces vacances-là de la manche de mon pull-over.

Leurs commentaires divergent.

— Mais c'est bien, dit le père. C'est bien. Elles n'ont pas peur d'explorer. Elles grandissent. Elles font des trucs de grands.

Sa femme crie.

— Raï ! Tu n'as pas peur ? Et ce qu'il pourrait arriver à ta fille ? Elle va sur une île !

— Oh non, mais faut pas vous inquiéter, Affifa. J'y suis déjà allée sur l'île d'Yeu et il n'y a que la mer là-bas. Rien de mal ne pourra nous arriver, dis-je en posant ma main sur la tête.

— *Inshallah al-baraka.*

Affifa lève le bras puis le ramène à elle en un poing en murmurant une invocation. Elle dépose un baiser vers le pouce du poing, et en une expiration, « Hoo ! », conclut son invocation.

J'ose espérer que ma mère fera preuve d'autant de grâce et de bonne volonté au moment où je lui annoncerai mon plan pour les vacances. N'empêche, pour des choses comme celles que faisait Affifa, invoquer l'Éternel, je l'aimais bien. Cela flattait une corde cassée de mon cœur. Au

Dahomey aussi, ma famille invoquait une chaîne d'interlocuteurs en périodes de détresse : les morts, les ancêtres, les sorciers. Et ici c'était le marc de café, les pétales de fleurs, le poing à secrets.

Plus tard, chez Louise, Adèle nous invite à venir regarder la vidéo de *L'Exorciste* chez elle. Sa mère et son beau-père viennent de s'envoler pour une île espagnole ; elle a la maison pour elle toute seule. Personnellement, l'histoire d'une petite fille aux pouvoirs de démon ne me tente pas trop, et puis surtout, Esther et Mona ont d'autres plans. Une soirée bavardage avec nous toutes m'aurait plu. Parler de rien et rigoler comme des pinsons, quoi de mieux ? Alors que la compagnie d'une fille pourrie gâtée, et en bonne relation avec ses parents, me dégoûte carrément ; non seulement ça, mais avec une chambre à elle dans leurs foyers respectifs, et en plus entichée d'un petit ami. Et la perspective de sa piscine toute bleue me soulève le cœur. Mais l'horizon montre l'appartement familial, et là, pour ce qui est du dégoût, ça dépasse tout.

Dans la nuit, par les routes rafraîchies, et sur le pont au-dessus de l'autoroute A1 – au bout de laquelle s'étend l'aéroport Paris–Le Bourget – là où il y a trois ans, l'année précédant sa mort, Bob Marley a donné un concert, et je ne l'ai appris que lorsque ma mère est rentrée du boulot et qu'elle s'est plainte des embouteillages monstres, sans autre moyen de locomotion que nos pieds, toutes les cinq nous passons de trottoir en trottoir, et nos cheveux, j'en suis sûre, forment un nuage de voltigeuses.

La maison d'Adèle ne comporte ni étage ni escalier. Des plantes se balancent du toit et abondent jusqu'à la marche de l'entrée. La porte déverrouillée et poussée, nous traversons la pièce où se situe la piscine, qu'une bâche recouvre intégralement. Adèle déverrouille une deuxième puis une troisième porte et nous arrivons dans un hall tapissé de papier et illuminé saumon. À notre droite, le salon s'ouvre tel un couloir. Nous nous asseyons sur le seul canapé visible à deux pas en face de l'ensemble cinématographique. Adèle sort d'un buffet une bouteille de vodka et la cassette vidéo qu'elle pose sur la table basse, et elle va dans la cuisine d'où elle ressort quelques instants plus tard avec des verres, du jus d'orange et des glaçons. Elle dépose le tout sur la table, puis

s'éclipse avec Nadège. Louise s'empresse de faire fonctionner le magnétoscope, et se roule un joint. Un moment plus tard, seules Marline et moi regardons le film, absorbées par des scènes colorées de teintes hallucinogènes. Le rose ne faisait pas partie du monde de cette petite fille.

Louise se plante devant l'écran—nous ne l'avons pas vue arriver. Elle ne s'abaisse pas pour prendre un des verres souillés de pulpe d'orange et d'une fonte de glaçons et se resservir, elle nous ordonne de la suivre, veut nous montrer un vase digne d'un musée.

— Il va dégommer votre défonce.

Je regarde Marline pour essayer de discerner ce qu'elle en pense.

— Allez, debout ! insiste Louise.

Marline hausse les épaules et se lève. Je presse le bouton *Pause* de la télécommande et je réussis tant bien que mal à me décoller du canapé. La vodka et la fumette tanguent avec moi.

— Oh, oh ! Faut que j'y aille doucement, moi.

Marline éclate de rire.

— Al-khâl et teuch sont pas faits pour l'action, dis donc.

— Chut... entonne Louise, faut pas qu'on fasse de bruit.

Sa sœur et sa copine sont dans la chambre, occupées à mouler un plâtre sur le bras de Adèle.

— Elles ne doivent même pas savoir qu'on a arrêté de regarder *L'Exorciste*.

Et Louise relance le film. La porte de la chambre de Adèle barre le fond du hall saumon. Louise a confiance, elle virevolte, et Marline et moi la suivons. Nous traversons la cuisine et nous nous trouvons dans un couloir obscur. Le silence à mes trousses me fait craindre une sortie de Nadège ou de Adèle. J'espère bien que ni l'une ni l'autre ne va se rendre compte que le film joue sans spectatrices. Je pense à Arsène Lupin, le voleur silencieux, et m'imagine aussi silencieuse que lui. Au bout du couloir, à la porte qui le termine, Louise nous annonce qu'il faudra aller vite. Puis elle appuie sur la poignée. Sa main se plaque sur le mur immédiat puis aussitôt s'illumine la pièce où elle entre. Une lumière tamisée dans une salle impeccablement meublée. Pas une seule saleté ni

même un objet ne reposent sur la table ou le canapé trois places. Pendant un temps, nous restons aussi silencieuses que l'endroit que nous découvrons. Marline se balade autour des chaises ceinturant une table couleur caramel, dont elle commente la propreté du vernis. Je promène mon regard sur le cuir crème du canapé et sur le repose-pieds assorti. Ma main est arrachée : Louise m'amène devant un vaisselier et me demande de regarder précisément en haut. Je la jauge. Puis je regarde le vaisselier : sur les étagères derrière ses portes vitrées, des verres se mélangent à mon estomac, ils s'y tiennent droit et trinquent à ma santé. Ou alors ce sont nos ombres dans le reflet. Je lève la tête jusqu'au sommet du meuble. Un vase de la taille d'un enfant y est jonché à un doigt du plafond. Il n'a rien de spécial son vase. Dans ma case dahoméenne, j'avais une jarre, une amphore de terre cuite deux fois plus grande pour y conserver l'eau potable.

— Et ? dis-je.

— Ce vase est rempli de pièces de dix francs, qu'elle dit.

Je jette un œil à Marline, muette, puis de nouveau à Louise, puis au vase.

— Que des pièces de dix francs ? demande Marline.

— Chais pas vraiment, répond Louise.

— Comment tu le sais qu'y a des pièces de dix francs dedans ? dis-je.

— Elles me l'ont dit. Du fait que je sors avec Fabio, elles me font confiance.

La mère et la fille lui avaient montré ce salon un soir où la mère, venue chercher sa fille, avait invité Louise et Fabio à manger. La mère avait même tenu à ce que Louise prenne des longueurs dans la piscine et lui avait passé un des maillots de bain de Adèle.

— Bien sûr, elle l'a fait pour frimer. Mais j'étais contente de lui faire plaisir. J'aime tellement ça, nager.

— Mais c'est dingue, ton truc.

— Chut ! Parle doucement, Cadenza. Eh ! Tu vas pas le croire. J'ai demandé à Adèle s'il lui était déjà arrivé de se servir, et elle m'a dit non, pas une seule fois. Tu te rends compte ? Parce qu'elle veut que sa mère réussisse à le remplir jusqu'à ras bord !

— Et après ?

— Bin ! Tu devrais le savoir, Cadenza, toi qui fais tout le temps des économies.

— Ouais, pour dépenser. Pas pour faire un stock. Non, j'y crois pas qu'elle te l'ait dit.

— Mais, puisque je te le dis !

— La mère elle-même ?

— Oui. Ah, ah, je sais. C'est bizarre, hein ?

— Très.

— Pauvre femme. Elle n'a aucune idée, dit Louise.

— Mais alors, dit Marline, elle va savoir que c'est toi lorsqu'elle s'en rendra compte.

— Elle va pas s'en rendre compte.

La fermeté de sa voix m'emplit d'assurance.

— T'as vu comme il est énorme, le vase, dit-elle. C'est pas possible qu'elle s'en rende compte. Il est trop énorme. D'ailleurs... je me demande comment elle s'y prend pour aller là-haut.

— Elle doit le faire souvent si tu dis qu'il est rempli, dit Marline. Probablement avec une échelle. Il doit y en avoir une quelque part.

Nous jetons nos yeux dans tous les coins.

— Je vais essayer avec une chaise, dit Louise.

De deux mains déterminées, elle balance une chaise jusqu'au vaisselier, puis y accole une deuxième. Elle ne plaisante pas. Son plan est simple, nous nous y attelons. Pendant qu'elle et moi serons sur les chaises, Marline se tiendra à la porte, sourde d'une oreille, l'autre à l'affût des bruits au-delà du couloir. Au moindre son d'approche depuis l'enchaînement des pièces jusqu'à la chambre de Adèle, il nous faudra nous précipiter hors d'ici et marcher naturellement comme si de

rien n'était. Je ne connais pas Adèle, je ne prends donc aucun risque comparativement à Louise. Aussi je devrais lui faire confiance, mais je n'ai pas envie de me faire humilier par la pourrie gâtée.

— Eh, mais attends Louise, sa chambre elle est où déjà ?

— T'inquiète, elle est loin.

— De ce côté-ci, y a la cuisine et le salon, mais de ce côté-là ?

— Ah, je vois où tu veux en venir. Bin, y a la chambre de ses parents et le débarras. Et après y a la sienne.

Sa réponse facilite mon raisonnement intérieur et me satisfait. Nous procédons à la première étape. Puisque Louise a l'habitude – la bite rude – de faire l'équilibre pendant longtemps, et qu'elle détient le record sur son ex, Martin, et son mec, Fabio. Trente minutes exactement, ce qui prouve qu'elle a, à l'inverse de Bibi, une force insensée dans les bras – puisque Martin est aussi un joueur de tennis assidu –, elle se chargerait de déloger le vase de son sommet. Ensuite, elle s'abaisserait jusqu'à mon niveau, puis ensemble, nous le reléguerons sur une des chaises.

— Okay, le plan est okay pour moi.

Marline va se poster à l'embrasure et donne le signal.

Louise étreint le gros vase. Une poussée lui échappe. Le vase reste en place. Il a à peine bougé, à sa seconde tentative, qu'elle crie « Argh ! Ah ! » et son cri s'écrase avec une résonance effroyable, avec son pied se détendant de la chaise. Là, ma défonce s'évapore. Marline nous dévisage d'un air horrifié. Pas une voix ne lorgne. Pas une porte, pas un bruit. Silence, et il persiste. Le danger est oublié. Louise reprend sa position et son effort.

— Putain, c'est lourd ! dit-elle, contrainte, le mastodonte alpagné.

J'enserme le vase avec elle. Elle retire sa jambe dont elle se servait pour amortir le poids. Nous nous abaissons, serrées à la céramique fleurie, cheveux joues et bras en miroir. « Tu me cassais de cette manière à Cotonou, me souffle mon dos, lorsque tu hissais une bassine d'eau avec Didi sur la tête. L'eau clapissait contre l'email. »

Nous le déposons sur le siège. Les jetons tintent.

— Comme ça doit en faire de l'argent, là-dedans ! dit Marline en y plongeant cinq doigts. Ma parole, t'avais raison, Louise. Que des pièces de dix francs. Y en a même pas une de cinq francs. Elle sniffe et ses narines se plissent : Ça pue ! dit-elle.

— Ouais. L'argent pue, dit Louise. Les billets de cent sont les pires. Ils puent le vomi.

— Moi, j'aime bien ceux de cinquante, dis-je.

Nous nous servons à l'arraché, contrairement à notre intention de départ. La mécanique de garder les jetons dans la main pendant le remplissage de nos poches sans qu'aucun n'échappe à notre poigne est prenante. Chaque pelletée regorge de défis. Nous ne voulons absolument pas nous retrouver à quatre pattes à l'affût d'un d'entre eux qui, abandonné et luisant, serait découvert et soulèverait les soupçons de la mère. Nous entassons en prenant notre temps, scrupuleusement, et ne semons aucun indice, nous l'évitons à tout prix.

— Eh ! Je sais que vous en avez rien à foutre, mais dix francs, au dix-neuvième siècle, je récite en souvenir d'études de sources en cours d'histoire, c'était le tarif d'un docteur en visite chez son patient. Par contre, un pianiste comme Chopin encaissait trois fois ce tarif pour une leçon de piano qu'il donnait chez l'étudiant.

Le niveau des pièces diffère à peine du début. Et pourtant, Louise et Marline sont à court de poches. Je suis la seule à écoper, et à présent je coince les pièces dans les poches de ma veste. Louise annonce qu'elle va aller voir où en sont Adèle et Nadège.

— Ça va, mes fesses ? dit-elle. On voit chosekek ?

— Avec la chemise, non, dit Marline.

— On voit rien ?

— Non.

— T'es sûre, Marline ?

— Ouais, Louise, c'est bon. Oh ! Imagine si on avait porté des chaussettes.

— Encore mieux : des collants !

— Ou si on avait eu un rouleau de Scotch, par exemple !

— Oh, Cadenza ! Arrête !

Le plus dur est à venir. Je le sais, elles le savent, et je sais qu'elles savent que quitter la maison de Adèle va devoir être tout aussi bien planifié : avec trois portes – celles de la piscine, de la maison et du jardin qui nous séparent de la rue – à déverrouiller puis à verrouiller après nous.

Adèle a bientôt fini de se mouler un faux plâtre sur l'avant-bras, cela dans le but d'inspirer la pitié chez son petit ami sous prétexte qu'il vient de casser avec elle, par téléphone, parce qu'elle a choisi de passer la soirée de samedi avec des copines.

— Il faut qu'on se magne, dit Louise.

Des larmes qui avaient rougeoyé le visage de Adèle avaient voilé sa beauté. Alors, Louise, une boîte de jeux de moulage en face d'elle au-dessus de l'armoire, avait eu l'idée du faux bobo. Adèle, sautant de son lit, s'était aussitôt réjouie. Ce n'est pas le plâtre qui manquait, son beau-père était maçon et des sacs entiers encombraient le garage. Mais, finalement, pleine de chagrin, elle a passé la soirée dans sa chambre.

Le fait de repousser le vase à son sommet présente autant de risques que l'inverse. Il faut dire que je suis rembourrée à craquer : les deux poches du haut et les deux du bas de ma veste sont gonflées comme des roues, et leur poids me tire les épaules vers le sol. Je me retrouve, les bras rétrécis, penchée au-dessus du vase à vouloir le soulever avec Louise. Ma veste se balance et me transporte au-dessus du vase, presque hors de la chaise. Apeurée, j'ordonne à Louise de reposer le mastodonte, puis j'enlève ma veste. Ensuite, nos quatre mains attrapent le col de cette jarre, la soulèvent, la poussent et la déposent sur le meuble sous le plafond. Quel travail ! Louise la soigne de petits déplacements pour qu'elle se retrouve exactement à l'endroit où elle l'a trouvée. Puis, après avoir déverrouillé les trois portes, elle part chercher Nadège qui fermera derrière nous. Marline et moi attendons dehors près des haies à la grille de fer forgé.

Je fourre ma veste sous la haie dans l'idée de la ramasser juste au moment de franchir le pas de la grille. Seulement, voilà, Nadège signale la disparition de ma veste. Punaise ! Je ne m'y attendais pas. Au même instant, de l'allée qui mène à la porte d'entrée, Adèle appelle Nadège. Louise se retourne et s'enquiert d'elle. Leurs visages se discernent faiblement dans la pénombre. Mon cœur martèle ma poitrine, fort comme si quelqu'un le repoussait de mon dos.

Je récupère rapidement ma veste.

— Eh, mais c'est bon, Nadège ! Je l'ai ma veste.

Nadège me fusille du menton. Comme cela se fait-il qu'elle réapparaisse ?

— Mais c'est toi qui l'a pas vue !

— Chut ! Okay, c'est bon.

Je me tais, calme ma défensivité. Nadège m'oublie en répondant à Adèle. Il ne se passe rien, c'est juste Cadenza qui parle fort.

Adèle a les bras tremblotants, sans doute l'un pour avoir enduit des couches de plâtre, et l'autre pour avoir subi l'enveloppement. La mièvrerie de ses deux heures passées s'entend dans sa voix craintive de mauviette chagrinée, perturbée. Je suis abasourdie par tant de craintes.

— Putain, dis-je à Marline. Qu'est-ce que Louise peut faire de plus ?

— Cadenza, non ! susurre-t-elle, tu dis pas un mot.

— Alors, Cadenza, t'as aimé le film ? demande Adèle.

Putain ! Pourquoi s'adresse-t-elle à moi ?

— Ouais, ouais. Ça va. Pas trop mal.

— On va y aller, Adèle. On a de la route jusqu'aux Cyprès, dit Louise.

Quarante minutes, connasse, pendant que toi tu seras bien au chaud.

— Il est deux heures passées, dit Nadège.

— Vous avez raison, dit la dame de maison.

Les au revoir sont bêtises et inutiles.

Plus tard dans la journée, Adèle ira jouer la tièpe devant son mec avec cette face-là, quelle culture !

Dans sa rue, quelques mètres après sa grille, je remercie le ciel de cette délivrance.

Des aboiements de chiens nous écorchent ; impression qu'ils ont compris ce que nous avons fait. Cette idée m'obsède. Je me mets à marcher sur la route, loin de l'abord des maisons.

— Eh ! T'imagines si on se faisait attaquer par un chien ? Putain ! On les entend de partout.

Louise et Marline parlent du feeling qu'elles ont à marcher avec un cul raide de métaux.

— Les chiens devraient être bannis de la ville, dis-je.

— T'es méchante, là, Cadenza, dit Louise.

— Mais là, t'oublies que ça mord un chien. Et que ça fait miam-miam d'un enfant.

Elle éclate de rire et aussitôt se couvre la bouche. Nous surexciter¹ d'histoires de l'anthropophagie des chiens lues dans les journaux empirerait mon insécurité. Nous nous dépêchons de sortir de ces quartiers pavillonnaires. Les cités sont bien plus accueillantes. Nous nous permettons tout de même une petite célébration de notre acte, la bouche grande ouverte, l'une en face de l'autre avec un sourire et une joie retenue. Puis je ne marche plus, je sautille, sautille à l'endroit à l'envers avec mes quatre roues en avant. Les ponts sont un peu flippants comme d'habitude, quoique là nous les traversons l'un après l'autre, et nous atteignons sans bruit ma résidence. J'enlève la veste et cours vite chez moi récupérer un sac plastique. Je ne tiens pas à être vue et que mon affaire soit rapportée à ma mère. Louise refuse que nous nous isolions sous le saule pleureur parce qu'un soir un rat en est sorti et a couru le long de sa chaussure. Nous nous cachons dans le coin de la maison accolée à mon bâtiment. Je pratique mes revers de tennis contre cette maison. Sur sa porte, sur une plaque métallique, est imprimé le signe de la tête de mort avec des zigzags en rouge : le générateur d'électricité. Les pièces cliquent comme des bracelets égyptiens et pas un n'échappe au butin.

¹ Ma mère utilise tout le temps ce mot le week-end à l'égard de mes sœurs et moi.

II

Le sac caché

Leur moment est si matinal, si inhabituel, que d'entrée ma mère leur demande la raison de leur visite ce dimanche matin. Louise me choque par sa réponse.

— Nous sommes invitées à déjeuner chez une fille que nous avons rencontrée hier et qui habite près d'ici.

Naturellement, je sais qu'elle pense à Adèle, mais de là à en faire une pièce montée !

— Elle a l'air bien, cette fille. Comment s'appelle-t-elle ? demande ma mère.

Je m'échappe et vais sous la douche. J'en sors enrubannée dans une serviette. Des rires et des chœurs de voix gonflent dans le salon. Louise et Marline sont en train d'ensorceler d'histoires mes trois sœurs, je les entends pendant que je m'habille. Assurée que je ne vais pas être dérangée, que mes sœurs ne vont pas débouler dans la chambre, je m'accroupis et étends la main jusqu'au fond de la dernière étagère de mon placard. Un meuble que le père de ma mère avait fabriqué à chacune d'entre nous et que j'avais peint en rose – les quatre meubles – le jour où on avait emménagé dans l'appartement. Je contrôle ma main, les doigts serrés sur le sac, et l'extrais du placard comme si un être vivant y dormait. Puis, délicatement, je l'insère dans ma musette noire de collégienne. Un gros fond la courbe ; je balance ma veste par-dessus. On n'y voit que du feu. Mes amies et moi nous partons. Personne ne m'interpelle à propos de ma musette et de la veste jetée par-dessus.

Nous partons à la recherche d'un endroit discret à l'abri des regards. Au rond-point parking face au bâtiment portant l'inscription « Aéroport de Paris–Le Bourget », sur une esplanade verte près d'un poteau surmonté d'un tambour marqué « 350 » en noir sur jaune, nous nous asseyons sur l'un des deux bancs placés dans l'herbe. L'endroit est désert. Pas un uniforme en vue. De genou en

genou, nous comptons les pièces. Un homme arrive et consulte les horaires du 350. Nous l'ignorons et comptons chacune notre tour. Cent cinquante-sept. Si nous les investissons dans le muguet, et vendons des bouquets au marché du Centre, nous pouvons gagner trois fois cette somme pour nos vacances en camping. Cependant, Louise grince à cette idée. Je n'en crois pas mes oreilles. Son intention ? Dépenser. Dépenser en fumette, en chaussures, et peut-être un repas à *L'Aviatic*, le café-bar-tabac du cinéma ! Misère ! Et pourtant j'admets ses désirs. Depuis qu'elle a quitté l'école, sa mère la néglige totalement.

Et des mille cinq cent soixante-dix francs que nous possédons, en mettre de côté est tout aussi saugrenu pour elle que pour moi les dépenser. Je suis dégoûtée.

Ce n'avait été qu'un week-end, en compagnie de personnes avec qui j'avais peu d'affinités, et que le directeur de la colonie de vacances de La Barre-de-Monts avait organisé. L'île d'Yeu, entièrement entourée de l'océan Atlantique, protégée par une côte de roches mauves ! L'eau de la mer s'agitait en des jets de mousse qui inclinaient la tête. Des oiseaux planaient au-dessus de la mousse. Et le trajet, de la terre ferme sur un petit ferry ; dire au revoir à la forêt de pins vendéenne et au sable épineux avec la joie de prendre la mer ; le spectacle de l'arche métallique au-dessus, l'arche du pont de Noirmoutier qui élargit la vue. J'aime bien ça, moi, avoir la vue qui s'élargit. Cela crée quelque chose d'incroyable, infini et inchangé, dont j'espère jamais me départir.

Un *Lumen et perfugium*² m'obscurcit subitement face au refus de Louise et à la connivence de Marline. Je comprends qu'il me faut abandonner l'idée de retourner sur l'île d'Yeu.

La décoloration de la peau se produit à l'intérieur de soi avant de se répandre sur le visage. Je la sens sur-le-champ, je me lève, je marche et, ignorant leurs appels, je vais regarder la piste d'atterrissage des avions. Tout cet espace pour décoller. Ce qu'il faut que de sacrifices pour une amitié !

— Imagine tous les trucs qu'on va pouvoir s'acheter ! me dit Louise.

² « Lumière et refuge » : expression dénichée dans un bouquin dont je n'ai pas retenu le titre.

Je ne pouvais m'y résigner.

— On va les trouver où, alors, les sous pour le muguet ?

— On trouvera un moyen. Et on partira en vacances. On partira parce qu'on veut partir, Cadenza.

— Au bout du compte, je réussirai à convaincre ma belle-mère, dit Marline. Tu te souviens du proverbe « Impossible n'est pas français » ?

— Ouais, mais tout ça pour quoi ? De la beu et des fringues. Alors qu'on peut les avoir gratos.

Nous nous rasseyons sur le banc. Je me prends à jouer avec les nombreux badges de Bob Marley qui émaillent le rabat de ma sacoche.

— C'est vrai, reprend Louise. Mais ça, c'est parce qu'on a jamais de thune. Là on en a, on peut faire ce qu'on veut avec. Et pour une fois, le shit y sera à nous. Ce sera pas le shit d'Esther ou de Mona ou de Donna.

— Donna ? Pourquoi tu parles de Donna ? On l'a pas vu depuis des siècles, dit Marline en faisant des bruits de plastique.

— Ouais. Chais pas. J'allais dire Denis en fait.

— Ah ! P'tête parce que c'était sa meuf, Marline eut le besoin de préciser.

Un véhicule haut avec « 350 » inscrit sur son carreau se gare en relâchant des gaz.

— Le shit de Denis, de Fabio, de Nazim. Ce sera notre shit pour une fois. Et on le partagera avec eux pour changer. Ils fumeront mon shit, cette fois-ci.

Quel coup de fouet ! Que dire à cela, à ce désir honorable, sinon le flatter ? Et pourtant, je lance une dernière tentative, et lui demande d'imaginer les vacances que nous aurions avec les bénéfices de la vente du muguet, un pactole approchant le salaire minimum, quatre mille francs !

Un souci pour des cigarettes occupe Louise ; et elle se dirige vers la sortie du rondpoint.

— Je crois que le tabac est toujours ouvert, dit-elle en se retournant.

Ma conviction s'envole.

Ce n'était pas que j'avais tort et qu'elles avaient raison. Je voyais bien leur point de vue, l'attitude « j'en ai rien à foutre des plans, je fais comme je veux, quand je veux, où je veux, avec qui je veux ». Moi-même, j'avais cette attitude, ces qualités ; ce sont des traits qui m'avaient fait m'attacher à Louise et Marline. Je devais leur faire confiance, voilà tout ; et croire que de toute façon nous trouverions un moyen de réaliser ce rêve de vacances. Elles avaient en tête la satisfaction de plaisirs immédiats ? Ce n'était pas comme si ces plaisirs m'indifféraient.

Nous divisons le sac en trois.

— Putain, imagine ! Un ou deux petits vols comme ça, et les sous pour nos vacances, réglés !

Qu'est-ce que j'entendais, elle était sérieuse ?

— Tu vois, Louise, j'avais raison, dis-je. Tu les prends pas au sérieux les vacances.

— Bien sûr que si, que je les prends au sérieux. T'es malade, toi. De quoi tu parles ?

Des flammes s'étendent sur l'ossature de son visage. Je jette un œil à Marline.

— On les fera ces vacances, Cadenza. T'en fais pas. Moi-même faut que je m'y fasse, mais je sais qu'on va les faire.

— Très bien.

Il fallait que je les croie sinon cela ne valait pas la peine d'en parler et d'espérer. Le mois d'août choisi – pour que nous soyons bronzées à la rentrée – était encore loin ; nous avions le temps de les préparer. Je souhaitais plus qu'une assurance, je souhaitais la certitude que nous partirions. Et je savais que le temps passait vite. Et puis je pensais à ma mère qui m'inscrirait en colo ; avec sa chanson *Les Jolies Colonies de vacances*. Pour me motiver, il était crucial que je lui présente des raisons pour ne pas y aller. Le problème avec ma mère ne résiderait pas en un choix de colo ou pas colo, mais elle acceptera difficilement que je parte en vacances avec Louise et Marline. Elles les avaient connues superficiellement avant aujourd'hui, au cours d'une cordialité en vigueur dans son milieu de petite bourgeoisie catholique, droite et travailleuse. Mais elle n'a jamais montré un intérêt particulier pour mes amies. Un jour, elle m'a carrément dit qu'elle ne les aimait pas ; et elle avait

ajouté : « Elle fait quoi de sa vie, Louise ? Rien. C'est une fainéante, comme les gens de sa classe. » Cela m'avait blessée. Je m'étais sentie vidée de l'intérieur, sous le choc, mais je n'avais rien rétorqué. Après tout, je n'avais pas besoin de sa permission pour voir mes amies. Par contre, pour partir en vacances... J'allais devoir lui prouver que j'étais déterminée et pas du tout capricieuse à cet égard.

III

Un match de tennis

Seulement, voilà : je fus accusée de complicité de cambriolage, et l'accusatrice me menaçait de le rapporter à ma mère si je ne balançais pas mes complices.

J'avais accepté de participer à une compétition de tennis à la fin de mes épreuves du brevet des collèves, et j'avais battu le deuxième meilleur joueur des rencontres. « Alléluia ! » avais-je crié pour la chance de me retrouver en finale. J'allais faire face à Javier, un champion invétéré, un technicien de la balle ras du sol, un maniéré de la raquette, un Mats Wilander, quoi. J'avais la pêche, mais j'avais besoin de couilles aussi. On peut jouer au tennis sans raquette, en jouant avec la paume de la main, mais pas sans balles. « Aie des couilles et fais-en des championnes », me disais-je. Et j'y ai mis tout ce que j'avais d'intrépidité et de sans-gêne. Lorsque j'étais capable de renvoyer ses coups de professionnel, ou lorsque mes coups le trompaient et sa raquette passait à travers la balle,

cela m’amusait et j’y croyais. L’enjeu ne se concentrait pas sur mes chances de gagner, mais plutôt sur le risque qu’il perde. Et pourtant, je croyais bien que déstabiliser un champion était digne des éloges les plus excellents. Je jouais pour de l’argent aussi, des paris que mes amies et moi avions lancés. Mais seulement, voilà : alors que je courais après chaque balle qui rebondissait dans mon camp, les Vogier furent cambriolés. Le trio des géants – C..., M..., C... – a bien été aperçu escaladant la fenêtre de la cuisine, et un instant plus tard sortir la tête par la tranchée qui longe le bâtiment et qui mène à la cave, portant des sacs de sport, alors que j’avais le dos tourné, mais pour Vivian Vogier, j’étais une suspecte. Elle m’accusa de complicité : Javier et moi avions organisé cette compète de téci pour créer une diversion et faciliter le cambriolage en plein jour.

Elle me voit passer sous fenêtre et vient me coincer chez Louise, dans le couloir. Elle me sonde comme si j’avais avalé le nom des coupables et qu’elle me les ferait vomir.

— Et mon pauvre David ? Hein ? Pense à mon pauvre David, me dit-elle.

Son fils David était présent dans l’appartement lors du vol. Il s’était installé sur le balcon et regardait le match tranquillement, sans rien entendre de ce qui se passait à l’intérieur. Elle avait conduit une inquisition dans la cité, avait cuisiné du plus petit au plus grand des jeunes qui y traînent, ou en tout cas ceux dont David se souvenait avoir aperçu. Les Capelli m’avaient soufflée qu’elle n’avait rien récolté de significatif, aucun nom, et qu’elle cherchait à m’effrayer.

— Manu, ça te dit kekchose ?

— Manu ? répondis-je. Qu’est-ce qu’il a à voir là-dedans ?

— J’ai entendu dire que tu lui faisais les yeux doux.

— On t’a raconté des conneries.

— Euh, non ! Parce que j’ai un nom maintenant.

Vivian regarde l’assemblée des sœurs Capelli et de Marline. Elle se félicite en se grandissant.

— C’est bien pour toi, Vivian, lui dit Esther.

— Si t'as un nom, alors pourquoi me poser des questions, à moi ? Va le voir, dis-je, déclarant l'incontestable.

Je m'imagine qu'elle poursuivra sa frime et racontera comment elle avait eu le nom, aussi je cherche à m'échapper du groupe.

— Tu peux clarifier kekchose pour moi ? C'est quoi ta relation avec Manu exactement ? Mon fils m'a dit que vous sortiez ensemble.

— C'est des conneries, dis-je calmement en faisant un pas vers le salon.

Elle m'assomme d'une menace.

— Je crois que je ferais bien d'aller voir ta mère.

— Ah ouais ?

— C'est ce que j'ai fait avec Marline. Tu pourras lui demander. Elle te le dira. Hein, Marline ?
Je suis allée voir ta belle-mère, pas vrai ?

— Pour ce que ça a servi. Ça n'a pas fait de différence.

— Peut-être. Peut-être. Mais avec la mère de Cadenza, ça sera pas pareil. Chuis sûre qu'avec ta mère tu parleras. Hein, Cadenza ?

Je ne réponds pas sous le coup de la nouvelle. Elle a rendu visite à Affifa rien que pour effrayer Marline. Louise m'avait prévenue que la police avait été informée du délit.

— Ma fille sait où tu habites.

Vivian pointe un doigt sur mon ventre et me regarde méchamment.

— Si tu ne me dis pas kekchose maintenant, je te jure, Cadenza, que ça ira mal pour toi.

La seule fois où Sarah est venue chez moi, au cours d'une grève des enseignants, en sixième, nous avons eu la permission de rentrer chez nous après la cantine et j'avais invité des copains de classe. J'habite à une minute du collège Descartes. Mais je ne suis pas certaine que Sarah se souvienne de « mon » bâtiment parmi les quatre bâtiments qui forment la résidence de la Justice, et à se souvenir de « ma » cage d'escalier.

— Ton fils a ouvert la porte à des... des... des mecs qu'ils ne connaissaient pas et ils vous ont volés, et tu veux m'accuser de...

Elle lève sa main, prête à me gifler. Je recule.

— Mais ça va pas la tête, pour qui tu te prends de parler comme ça de mon fils ?

— Et de casser la fenêtre. T'appelles ça quoi ?

Le maître des lieux, impuissant face au désastre du cambriolage, avait malhonnêtement cassé la vitre de la cuisine avant d'alerter la gendarmerie. Sa femme s'insurge contre mon toupet à le lui rappeler.

— Ça ne te regarde pas. Tu m'entends ? Son bras redescend tel un bâton de circulation : Et de toute façon, t'es trop jeune pour comprendre. À présent, Cadenza, je suis sérieuse. Je te le demande pour la dernière fois. Et je te préviens, je ne reculerai pas. Dis-moi tout de suite qui tu as vu escalader ma fenêtre.

Ses lèvres et tout son corps tremblent.

— Je jouais au tennis. Je tournais le dos. Je dis bien que j'avais le dos tourné. Ton appart était dans mon dos. Et toi, tu viens me dire que j'ai vu qui te cambriolait ? Comment aurais-je pu voir ce qui se passait dans mon dos alors que de tous les gens qui regardaient le match personne n'a rien vu ?

Je me fraye un passage et sors de l'appart. Je ne sais pour quelle raison me revient en mémoire ce que Louise m'avait raconté sur les rapports que Sarah entretenait avec ses parents. Par peur qu'elle redouble la troisième, ils ne la laissent pas sortir. Elle passe ses week-ends à faire ses devoirs, et cuve de mauvaises pensées à leur égard. Il ne lui viendrait pas à l'idée de balancer mon adresse. En tout cas, elle y risquerait beaucoup : être rejetée des jeunes de la cité, et Louise ne lui adresserait plus jamais la parole. En tout cas, à sa place, c'est une forme de revanche que je n'hésiterais pas à exercer sur mes parents, pensais-je.

La cage d'escalier de Louise est cinq fois plus grande que la mienne, tout en longueur, comme une balustrade au-dessus d'une piscine, avec une rampe de plastique noir, des escaliers qui chutent sans pause directement sur l'étage du dessous. C'est à la rampe que Louise et Marline me rattrapent, juste avant que j'emprunte l'unique escalier avant la sortie. Louise habite au premier étage. Nous marchons jusqu'aux Cyprès, un carré d'allées abrité d'un toit plat comme un abri d'arrêt de bus, liant, en une succession de portes, des commerces et des porches de H.L.M.

— Bien joué, Cadenza, me dit Louise. Mais t'aurais pu l'envoyer chier bien plus tôt.

— Ouais, dit Marline.

— Euh... pas vraiment, tu vois. Parce qu'elle me menaçait.

— Putain, les Vogier ! Je te jure. Je les trouve tellement prétentieux. Je commence à en avoir ma claque de ces gens-là. T'as vu comment elle se gêne pas dans la maison de ma mère ?

— J'ai l'impression qu'elle serait bien capable d'aller voir ma mère. Ça s'est passé comment, toi, Marline, avec ta belle-mère ?

— Pfuit ! J'en avais rien à foutre. Je savais que ma belle-mère serait de mon côté. J'ai inventé et puis voilà. Quand on se croisait dans la rue, elle me demandait si je me souvenais de quelque chose et, comme elle était venue chez moi faire chier ma belle-mère, je lui répondais ce que je lui avais déjà dit et voilà. Mais elle me laisse tranquille maintenant.

Pour cette femme, les visages croisés dans la rue ne sont que des coupes qu'elle remplit de sa misère. J'en souffre pendant des semaines chaque fois que je me rends chez Louise et que, de son balcon, elle m'aperçoit. Et lorsque des coups sont donnés contre ma porte et que ma mère est à la maison, mon cœur bondit comme un sauvage. La dernière chose dont j'ai besoin est d'une raison pour justifier ma mère dans sa volonté de m'envoyer en colo comme de coutume.

IV

Le pécule

Mes amies et moi devenons nostalgiques du pactole des cent cinquante-sept pièces. La nuit, dans mon lit, la frustration de la journée ne se dissipant pas, je prie l'Éternel – la force que je sens toujours près de moi – de nous insuffler, à mes amies et à moi, la volonté prégnante de réussir à partir ensemble. L'une des mesures par laquelle je suis encline à convaincre ma mère est mon indépendance financière. Mais, le 1^{er} mai approchant allègrement mettait son épingle dans le jeu.

Louise se rendit compte de la perte, du sérieux profit que nous aurions fait si nous avions investi le pactole dans la vente du muguet. Et elles se sont envolées si vite, ces pièces ! Louise me raconte qu'elles la hantent la nuit, qu'elles se transforment en un sac lourd de quatre mille ! Mais elle ne s'en veut pas. Elle a une bonne explication à cela, et elle m'en fait la confidence : la mort du mari de Paulette parfois lui pend sous les yeux.

Paulette et Alain Demaizon et leurs enfants avaient été les compagnons familiaux de Liliane et Sergio Capelli. Puis après le décès de Sergio, et plus tard encore celui du beau-père Fred, l'enfance de Louise appartenait aux Demaizon autant que l'enfance des enfants Demaizon appartenait aux Capelli. Une famille ne partait pas en vacances sans l'autre. Ils campaient ou louaient une petite villa en Bretagne. Et puis c'est avec Paulette que Louise avait appris à monter un étalage de vente de muguet, ou de fleurs en général. Depuis la perte de son mari, Paulette avait annoncé qu'elle n'avait pas le courage de s'y mettre cette année. Le spectre de son chagrin avait noyé ses mots, et lorsque j'avais suggéré la vente ce jour-là, le spectre lui était réapparu, à Louise. Elle ne pouvait pas considérer cette forme de trahison alors qu'un fantôme la hantait à ce propos ! (Et quand on pense à un fantôme, d'autres font souvent leur apparition.)

Le lendemain du vol de l'argent lorsqu'elle s'acheminait chez moi avec Marline, elles avaient discuté du principe de trahison. Et Louise en avait conclu qu'il serait impossible, vis-à-vis de Paulette, de faire le muguet sans elle, et que cela prouverait qu'elle se fichait pas mal de son malheur. Ce à quoi Marline avait suggéré d'en dire un mot directement à Paulette. Mais entre le moment où Louise disposait de l'argent et le moment où elle parla à Paulette... Enfin, Paulette a si bon cœur qu'elle a mis à la disposition de Louise l'équipement, et son fils Joël pour le transport jusqu'au marché de Rungis. La confiance de Louise n'en était pas pour autant scellée. Il lui fallait revoir l'essentiel : les prix de gros, orner et emballer les bouquets, l'emplacement au marché du Centre, l'étalage, quand accepter qu'un client marchande. À la longue, elle se faisait à l'idée de vendre le muguet sans Paulette, et de s'en sortir honorablement. Le seul obstacle, lui rappela Paulette, était notre âge. Nous risquions de nous faire remballer par la police pour délit. Un obstacle lié à la chance, la chance de parer à une éventuelle suspicion de notre minorité.

— On se fera plus âgée qu'on est. S'habiller comme tel, c'est tout, dit Marline.

— Mais on a même pas de thunes, dis-je. Et le premier mai, c'est dans quelques jours.

— Quand j'y pense... dit Louise.

— Quand tu penses à quoi ?

— À l'argent. L'argent, c'est toujours des emmerdes. Que j'en aie ou que j'en aie pas, des deux côtés ça crée des emmerdes.

Il ne leur restait plus rien à elles deux. Moi, je devais avoir deux ou trois cents francs glissés dans mon journal intime, un secret que je préserve.

Le lendemain à la maison, pendant ces vacances de Pâques, avec mes sœurs au patronage, tout est silencieux. Je profite de cette solitude pour traîner avec un bouquin dans mon lit. Le téléphone sonne, c'est Louise à l'appareil. Je suis étonnée, elle n'a pas le téléphone chez elle. En fait, elle appelle de chez Marline. Après un appel d'en bas, Marline, qui garde son petit frère pendant que sa belle-mère se fait certifier des documents à la mairie, l'avait invitée à monter. Lors

de ma première visite chez Louise, j'avais testé la vue de son balcon. Elle m'avait dit qu'il lui arrivait d'appeler Marline d'ici. Une fois, sa voix a porté suffisamment au-delà des vingt mètres horizontaux et quinze mètres verticaux pour apercevoir Marline arriver à la fenêtre – quelle chance !

Son appel signifie soit une urgence à ne pas louper soit une gravité à partager. Hormis l'annonce disant que la police a alpagué les coupables du vol chez les Vogier, je ne vois pas. Elle me dit que Esther a trouvé une solution à notre problème de thunes, et m'avoue que, comme solution, autant compter sur l'archange Gabriel.

— Tu trouveras ça horrible, me dit-elle. Mais je peux pas te le dire au téléphone, faut que tu viennes.

Elle admet l'étrangeté de m'appeler, elle qui ne m'appelle jamais, et de refuser de me dire les raisons de son appel. Je persiste dans ma demande. Je n'ai pas vraiment envie de sortir. Elle m'offre un indice : nous irons au centre commercial d'Aulnay. Je suis moins perplexe, mais je demande des détails sur le but d'aller à Aulnay. Sa réponse claque dans mon tympan droit.

— Putain ! J'arrête pas de te le répéter. Je peux pas le dire au téléphone. Merde !

Je ne dis pas un mot. J'entends une voix, certainement la sienne, mais étouffée, parlant à quelqu'un, certainement Marline. Pourquoi me dissimule-t-elle ce qu'elle dit à Marline ?

— Allô, Louise ? Allô ?

Pas de réponse.

— Louise ? T'es toujours là ?

— Tu croyais que j'avais raccroché ?

— Non. Mais c'est quoi ce délire de me faire poireauter au bout du fil ?

— Je disais kekchose à Marline.

— Je serais curieuse de savoir quoi.

— Je te le dirai quand tu seras là.

— Dis-moi ce que tu disais à Marline, et je viens.

— Tu veux plus partir en vacances ?

Je suis coincée. J'avais cru pouvoir marchander sa confiance – j'étais sûre d'une médisance – et je me fais rappeler à l'ordre. À la tour !

Le croisement de forces, de courants d'air à la montée du pont frappe les pans de ma veste dont la fermeture Éclair est cassée. Sous mes pieds, sur la première autoroute de France, un flot de voitures incessant et dans les deux sens coupe verticalement le pays jusqu'à la Belgique et le Luxembourg. Mais un soleil pâle subsiste, et, quoique pâle, en raison du vent chaud, je sens l'arrivée des beaux jours. Et puis, un soleil pâle vaut mieux que la damnation de la pluie ou le confinement hivernal. De toute façon, le mois d'avril est un âne, lent à dégager la grisaille du ciel. N'empêche, tout le monde se trouve dehors.

La tour bleue pointe au-dessus de tout ça. J'accélère le pas. De joyeuses figures en chat perché et en courses folles tambourinent l'atmosphère. Une Mobylette pétaradante me dépasse. Aux porches et portes cochères, aux emplacements de voitures vacants en cette mi-journée, des jouets et des babioles encombrant, et les enfants les plus timides y jouent à l'abri des embêtants, les effigies de Goldorak et de Candy au bout de leurs doigts.

Louise et Marline portent toutes les deux un jean blanc et, lâche par-dessus le jeans, une chemise en chambray – la dernière toile à la mode. Un style contraire à leur goût, ce serait plutôt mon style. En effet, lorsque je porte une chemise, je ne la rentre jamais dans le pantalon, et elles me disent toujours : « C'est les mecs qui portent la chemise hors du pantalon. »

Nous attendons Esther partie chercher son pébroc. Elle a vu le ciel et a prédit une pluie. Louise et Marline et moi observons les débordements des enfants, nos années d'enfance tout près, là. Puis, accompagnées de Esther, le pied et le cœur pêle-mêle dans la nostalgie, nous partons pour Carrefour Aulnay. Les talons de Esther raclent le macadam. Sur l'avenue – loin des Champs-Élysées – les voitures travaillent leur moteur à donf. Louise se met à mes côtés et m'explique la

raison d'y aller à pied (quarante minutes de marche) plutôt que de prendre l'autobus : pour parler tranquille. Voler des bouteilles de whisky et les revendre aux couples Vogier et Forain est l'idée pour se faire des thunes.

Je me détache du groupe et retiens mes pas.

— Jamais de la vie, dis-je.

Elles se retournent et me regardent d'un œil ennuyé. Marline a l'air d'avoir déjà été mise au courant. Une tension dans mon cou le durcit. Esther vient me parler d'une petite voix ferme.

— Je t'ai vue piquer un p'tit déj, hein ? Et un repas de midi. Hein, Louise ? Et un dîner en une seule fois, Cadenza. C'est rien ça.

— Donc, pour toi, chiper de l'alcool, c'est rien ?

— J'ai pas dit ça.

— Et si on se fait attraper ? Direct, ils vont savoir qu'on a l'intention de...

— Oui, oui.

— Et non seulement ça, mais ça sera de l'alcool.

— Pourquoi tu dis tout de suite qu'on va se faire attraper ? Pourquoi tout de suite tu penses à mal ? dit Louise. Il se pourrait qu'on se fasse pas attraper.

Des vapeurs imprègnent mon visage. Je serre les dents, rassemble mes idées.

— Chiper de la nourriture ou des fringues, ça passe. Mais l'alcool, non ! Déjà, c'est chiant de se faire attraper, et pour de l'alcool, laisse tomber. Vous vous rappelez ce qu'il a dit le videur la dernière fois qu'on s'est fait pécho ?

— Quand ça ? Lequel des videurs ?

— Arrh ! Comment y s'appelle ?

Louise reprend la marche et, automatiquement, moi aussi.

— Félix ?

— Non. Celui qui bosse pour Fourca. Un des chefs.

— Gabi ?

— Gabi.

— Il est super génial lui.

— Ouais, il a été super sympa ce jour-là. Il nous a laissées partir parce qu'on avait chouravé des trucs débiles.

— Putain, ce qu'on s'était amusées, dit Louise.

— Ouais, mais qu'a-t-il dit d'autre ? Hein ? Vous vous rappelez ? Il a dit qu'on serait bonnes pour le panier à salade d'office s'il nous chopait encore une fois. Qu'on ait sur nous des biscuits ou un grille-pain. Tu te rappelles, Louise ?

— Ça fait un moment qu'on l'a pas vu, dit Esther.

— Si ça se trouve, il y travaille plus, dit Louise.

— Je crois bien qu'il y est plus, dit Esther.

Je discerne leur jeu complice.

— Mais, euh... Y en a d'autres des mecs de la sécurité. Ce jour-là, quand on s'est fait pincer y en avait deux avec lui qu'étaient témoins.

Mon agacement me rigidifie. Je regarde Marline. Elle fronce les sourcils. J'insiste du regard, cherche son soutien. Elle détourne la tête. Louise se rapproche de moi.

— T'as raison, Cadenza. Chuis d'accord avec toi. C'est vrai. On l'a jamais fait auparavant. Et dans un sens c'est flippant.

Je me dis qu'elle va renoncer à cette idée saugrenue³, je hoche la tête, place des interjections et des idéophones⁴. C'est oublier l'intérêt primordial de cette idée, car, en fait, elle joue l'intermédiaire, et je me rends compte aussitôt que Esther me renfloue d'une leçon d'économie. Voler enseigne les conduites de la société, ses fraudes et ses tromperies. Le vol à l'étalage n'est

³ Langage de ma mère.

⁴ Un mot rencontré en cours. On m'a dit que ça se référait aux sons émis par une personne sans langage.

qu'un exemple dilué de ce genre d'actes. Il est considéré comme un crime, c'est une croyance ancestrale même de considérer comme criminel le vol à l'étalage, une croyance répandue précisément par ces voleurs en business. C'est pourquoi nous appelons le vol à l'étalage *emprunter* ; nous empruntons sur notre prochain achat.

— Mais, Esther, les gars de la sécurité, y s'en foutent de ça. Leur rôle c'est de nous arrêter et de nous dégoûter pour qu'on recommence plus.

— Oh ! Ça sera pas la fin du monde. Putain ! Et avec mes charmes, Cadenza.

Esther s'arrête.

— Tu me connais. Le charme jusqu'aux chevilles.

Elle balaie son corps de la main.

— C'est pas possible qu'ils nous fassent embarquer.

Une voiture déboule, klaxonne, et nous dépasse. Le type à son volant nous fait un signe, un geste plutôt amical. Je l'insulte : « Ta mère ! », et j'accompagne mes mots d'une gestuelle ordurière⁵.

Mes amies éclatent de rire. Il paraît que quand je boude je suis drôle à voir.

— Viens.

Louise me prend le bras. Ou bien je me détache d'elle immédiatement, ou pas, et alors je démontre mon acceptation de son plan. Aucun des deux ne me convient. Il m'est impossible de respirer sans Louise et Marline, et Esther et la téci. Trois ans d'une amitié infiniment nourrissante. J'en avais eu la preuve dès les débuts, après une dispute, dont les détails m'échappent⁶ à présent. Le monde extérieur avait glissé dans l'oubli. Rien n'existait, sinon ma mère, et ses remontrances de fin de semaine, pendant que je faisais le ménage dans le salon. Le moment particulier quand je nettoyait les carreaux restera à jamais gravé dans ma mémoire. Elle m'enjoignait à oublier « ma »

⁵ Langage de ma grand-mère.

⁶ Yamina, une copine de classe, utilisait tout le temps cette expression : « Ça m'échappe, madame. »

Louise. Je me ferai d'autres amies, la vie est semée de rencontres, et d'une meilleure fréquentation, disait-elle. J'avais récuré la vitre comme une casserole cramée, comme si le président allait nous visiter. Mes mouvements défonçaient un à un les piments de ma colère. Mais ma tristesse ne partait pas, m'envahissait plus encore. Ne plus la revoir était inenvisageable. Je faisais le premier pas, et pour lui avoir demandé, Louise m'avouait que je lui avais manquée, mais puisque j'étais la fautive, elle attendait que, moi, j'agisse. Aussi, à propos de son plan, je me donnais du temps pour y réfléchir.

La stratégie consistait à vendre les bouteilles à moitié prix afin de les écouler facilement. Dans ce contexte, l'objectif de cinq cents francs d'investissement minimum me paraissait infranchissable. À trente francs le prix de revente, nous allions devoir choper dix-sept bouteilles, six chacune. Cela nécessitait au moins deux tentatives à Fourca. Deux de plus après celle-ci.

— Ben, c'est pas trop mal, dit Esther.

— T'es sûre qu'on peut pas les vendre à quarante la bouteille, Esther ? dit Louise.

— Je t'ai déjà expliqué, Louise. Pour être certaines qu'on va les vendre, on doit les proposer pas trop chères. Toute façon, trente francs c'est le prix que les autres font. C'est pas comme si on pouvait changer ça. Euh !

— Six bouteilles, putain ! dit Louise.

Nous marchons en silence. Un instant plus tôt, elles avaient lutté intellectuellement pour suivre mes calculs. Trente n'étant pas un sous-multiple de cinq cents, le résultat n'avait pas été une recherche facile. Mais à présent, la certitude m'emportait.

Le rond-point situé avant le parc Maurice-Thorez regorge de véhicules qui s'écartent de-ci de-là et s'engouffrent dans l'une des six branches goudronnées. Des pots d'échappement crachotent. Des bruits de freinage et d'accélération s'intensifient. Esther allume une cigarette et fait tourner son paquet et son briquet. J'avale la fumée avec plaisir ; son goût se mêle délicieusement à mon flegme. Nous connaissons les cambrioleurs des Vogier : ils vivent de ces petits vols. Un jour, ils avaient

argumenté que chaque être humain devait démarrer dans la vie par des actes illicites et dangereux afin de se renforcer intérieurement et de se blinder contre la vie à pas de chance. Avec les événements mondiaux, la course à l'armement qui vole le pain des pauvres et le médicament du malade, on se devait de se tailler une peau épaisse et de se murer contre ce que faisaient les gouvernements. Gouverner est une coopération, disaient-ils, pas une imposition. Aussi, se renforcer c'était se préparer à l'existence. En théorie, j'étais d'accord, de loin, en apparence. En pratique, ce raisonnement m'indifférait ; je ne saurais y souscrire en aucun cas⁷.

Nous attendons une accalmie du flux de voitures. Le rond-point est immense tel un stade pour véhicules virevoltants. Je me place entre Louise et Esther, j'interromps leur conversation.

— Il doit bien y avoir un autre moyen, dis-je.

— Oui. Le plus long. Mais...

— Moins dangereux, dis-je.

— Dangereux ? Mais de quoi t'as peur ? demande Louise.

— De quoi j'ai peur ?

Je suis consternée.

— Moi, ça me dit rien. Et Esther, qui d'habitude n'aime pas le parc, ça la dérange pas.

Elles discutaient du choix de faire le détour ou de prendre le raccourci par le parc municipal. Avec ses talons hauts, Esther n'en fait pas cas.

— Je parlais d'une autre manière de se faire des thunes Louise.

L'allée s'enfonce dans le parc en un virage mystérieux. La végétation et les ombrages rafraîchissent nos mœurs. Au bout de l'allée, des dunes et des arbres bourgeonnants encadrent une foule autour d'une statue. Nous ne nous souvenons pas avoir posé les yeux sur cette statue dans ce parc. Je crois reconnaître le physique élevé, haut et immense, et je me souviens avoir lu un article dans la gazette municipale à propos de son inauguration. Mes amies commentent son physique de

⁷ De qui ai-je entendu cette phrase ?

fort et son visage assombri. Puis elles s'éclipsent. Louise a vu quelqu'un que nous connaissons. Je reste à honorer l'idée de l'élévation. Après le retrait du drap, le poing levé a dû être l'opinion initiale que les spectateurs se sont faite du travail. Sublime. Une victoire célébrée dont la Terre entière espère faire l'expérience. Ou carrément l'inverse, pour ces fachos de Sud-Africains blancs. Sur le piédestal de la statue est incrusté dans la pierre « Libérez Mandela ». Au Dahomey, je ne sais pourquoi, il était coutume, chez mon père, de donner des aliments aux statues, de leur lancer des louanges et de leur cracher de l'alcool, de l'alcool de palme ou du gin.

J'inspecte la foule. Les habitants de cette commune rouge, ici assis dans l'herbe, là debout, fumant une tige ou une bouteille de bière à la main, gesticulent de bon droit. Je ne vois pas mes amies. Je ne vois pas non plus une seule personne de peau noire.

De cette nappe de gens émerge Esther tel un oiseau avec sa crête – nez long et cheveux foncés. Derrière elle, Louise et Marline forment un cercle avec deux types que je reconnais : Santiago et son frère Paulo, animateurs de colo.

— Ils se racontent leur vie depuis tout à l'heure, ça me soûle, dit Esther. Quand t'en fais pas partie, des souvenirs, je peux te dire que c'est pas marrant. Tu les connais, toi ?

— Santi c'était le favori de Louise.

— Il est mignon, hein ?

— Pas mal.

— Et toi, alors ? Qu'est-ce que tu faisais ? J'ai eu peur. J'ai cru que t'étais repartie. Ça va ?

Je lui réponds. Elle jette un œil à la statue.

— Y z'auraient pu le faire un peu plus beau, le mec. Tu penses pas ?

— Tu sais pas qui c'est ? T'en as certainement entendu parler. Nelson Mandela ? Il est en prison. En Afrique du Sud. Ça te dit rien ?

Sa moue rejette même tout éclaircissement que j'aurais pu lui apporter.

— Mais si, Esther. Il est en prison alors qu'il n'a rien fait. Rappelle-toi.

J'avais appris que sa cellule était plus courte que sa taille, mais je ne disais pas un mot de plus. Elle m'avait attrapé le bras.

— Cadenza, c'est pas bien à quoi tu penses.

— Tu fais quoi là, Esther ?

— Tu verras.

— Tu sais qu'on pourrait se retrouver en taule pour...

— T'es toujours là-dessus ! Et moi, alors. Je prends plus de risques que toi. T'es mineure.

— Ça, c'est vrai.

Chaque fois.

— Pourquoi tu prends le risque, alors ? dis-je.

— Ben, je le vois pas comme ça, moi. Puis je peux pas dire que je pense au risque. Enfin. Toute façon, j'ai le choix de payer aussi, Cadenza. N'oublie pas ça.

— Mais tu risques aussi de passer la nuit au poste. Comme l'année dernière.

— Vas-y. Eh ? C'est pas bien de penser à des trucs comme ça. Toi aussi ! Toute façon, t'as pas le choix, en vrai. Si tu veux partir faire du camping. Ce qu'il faut, c'est pas te faire gauler. C'est tout.

La légèreté filtre à travers ses mots comme à travers l'élégance qu'elle affiche dans son apparence. Un charme jusqu'à la pointe de ses semelles, des attraits féminins sans appréhension, qu'elle ne craint pas de mettre en valeur, dont l'effet chez les hommes ne l'effraie aucunement. Pourtant, ses tenues vestimentaires stimulent le charme. Alors que moi, je cache tout pour justement ne pas croiser un regard qui me rappellerait cette chose-là : le désir d'un homme, ce truc flippant.

Souvent Esther s'avère être d'une influence fabuleuse, toujours sincère – sans fabulon – sur notre bande. Je ne lui en veux pas de s'incruster ; elle s'amuse de nos galères. Non, je n'ai pas de rancœur envers elle. Je ne peux pas en vouloir à quelqu'un qui enrichit mon expérience du monde. Du shit, des Rohypnol, des mecs au moment où il le faut. De la rigolade, comme dirait un prof. Oui,

là s'établissait⁸ mon respect pour elle. On s'éclate avec Esther. Alors qu'est-ce qui m'emmerde chez elle aujourd'hui ?

Nous rejoignons Louise et Marline. Louise est en train de compter le nombre de fois, au cours de la colonie de ski l'année dernière – la seule occasion où nous partîmes ensemble –, où elle avait provoqué Santiago afin d'obtenir de lui sa perte de contrôle et des représailles qu'elle espérait tant, bizarrement. Un an après elle cherche encore une explication.

Comme tous les animateurs, ils me trouvent changée, me disent qu'ils ont trouvé Louise et Marline changées. Surprise par leur présence, je leur demande comment il se fait qu'ils ne soient pas en colo à faire les anims. Leur réponse est un stimulant.

— On avait peur que vous y soyez, tiens !

— Ben, nous, on va faire du camping cet été.

— Vous quatre ? Ça va être sympa. Vous partez avec vos parents ?

Louise répond par la négative, mais ne corrige pas le *quatre* en *trois*.

— Mais vous êtes trop jeunes pour partir seules, déclare le frère de Santi.

— Non. Elles sont grandes. Ce sont de vraies grandes. Vous irez où ?

— À l'île d'Yeu, dis-je.

— L'île d'Yeu ! Waouh ! Ça, c'est un bon choix. J'y suis allé il y a quelques années. C'est vachement mignon comme île. Eh, dis donc, Cadenza. Faudra perdre un peu de poids.

Non seulement il le dit, mais il étend son bras et me touche la hanche. Son expression assurée se transforme en bouche bée.

— Ah, ah ! dis-je, comme tu as pu le constater, c'est de l'os.

— En effet, dit-il. Et pour cacher son embarras, il ajoute : J'avais jamais remarqué que tu étais large des hanches.

— T'as cru que c'était de la graisse, hein ? Avoue.

⁸ Ma prof de français aurait été très impressionnée par cette association étymologique : *établissement/établir*.

Il me regarde droit dans les yeux, en silence. Une idée me passe par le ciboulot. Je le connais depuis ma première expérience de colo pour adolescents, il y a trois ans. Je compte sur ce lien, ce passé commun, cette ancienneté de bienveillance, et qu'en dépit de la présence de son bêcheur de frère il garde ses moqueries pour lui, et je lui demande de nous prêter cinq cents francs.

Il a gloussé.

— Cinq cents francs ! Mais dans quel but ?

Son regard volleye de personne en personne. J'entends Louise dire à sa sœur : « Elle fait fort. »

— Pour vos vacances ?

— On voudrait...

J'étouffe mes mots, subitement très consciente du magnétisme de mes amies.

— T'as du culot, toi, dit le frère de Santi d'un air dédaigneux.

Exactement ce que je craignais.

— Zobi, dit Marline. Elle ose, voilà tout. C'est pas une raison pour le prendre comme ça.

Les deux frères se regardent. Intérieurement, je me sens à l'opposé de pouvoir oser : faible, vulnérable, pour une aberration de monnaie.

On me touche le bras. C'est Santi.

— Je te les aurais filés, ma chérie, mais je les ai pas. C'est vrai, ajoute-t-il en souriant sous nos regards inquisiteurs.

Nous traversons le parc en disputaillant sur les méthodes à employer pour voler des bouteilles d'alcool. Contrariée, comme contribution, je n'ai que des *non* et des *chais pas*.

Un vent soulève des branches de platanes et de marronniers et fait claquer le feuillage. Esther jure contre la pluie qu'elle dit imminente. Nous accélérons vers la sortie du côté du cimetière. Des gouttes cahotent⁹ dans la verdure et contre mes oreilles. Affolées par la perspective de devenir

⁹ J'ai mis du temps à le trouver celui-là ; je pensais à une voiture sur une route pavée.

trempées en quelques minutes, nous accélérons le pas. La pluie augmente ; il tombe des cordes. Louise pousse des cris et tente de s'abriter sous le parapluie de sa sœur. Puis elle repère un arrêt de bus. Une course folle et nous voici à l'abri. Une détonation résonne jusqu'au fin fond de la cime des arbres. La pluie atteint presque l'angle de la vitre. Nous nous y blottissons l'une contre l'autre. Et nous nous marrons pour l'avoir échappé belle. Le tambourinage sur le toit prend de la vitesse ; et déjà l'eau ruisselle de partout. Nos chaussures portent un triangle trempé ; et des filets nous descendent le long des joues. Les deux sœurs se disputent la meilleure place dans l'angle. L'instant d'après, le soleil brille dans un ciel dégagé de toute grisaille ; une différence frappante à rendre rêveuse.

V

Les pattes du temps

Marline et moi sommes assises sur un banc face à des étagères bourrées de chaussures et de chaussons. Quelque part au-delà du rayon, dans une des allées, Louise et Esther placent six bouteilles de whisky dans un Caddie. Nous les attendons. Je me plains du *quatre* que personne n'a rectifié.

— Enfin, je veux dire, on a une tente pour deux personnes qu'on va utiliser pour trois. Mais à quatre ! Tu t'y vois, toi ?

Je regarde Marline, puis d'un air lugubre, désolée que Esther fasse partie de nos vacances, je laisse tomber mes coudes sur mes genoux et mon menton dans la paume d'une de mes mains.

— Y a personne comme Esther, me dit Marline.

Et elle enlève ses chaussons de gym et enfle une paire d'escarpins noirs. Je dévie mes yeux vers le rayonnage du bas, vers la plus grande taille. Mes doigts cherchent derrière les quarante ; comme d'habitude la taille suivante, ma taille y est absente.

Plus de chance pour un trente-six, Marline marche avec un certain appui de la jambe vers le miroir. Elle glisse ses yeux jusqu'aux escarpins dans le reflet, puis revient se poser sur le banc. D'une petite voix, elle murmure.

— Elle fait les courses par prétexte pour nous. Elle va apporter les bouteilles de sky, nous regarder les cacher, ensuite les revendre et fermer sa gueule aux oreilles du monde. Qui d'autre peut faire ça pour nous, Cadenza ?

— Eh ! Vous deux, là-bas.

Mon cœur fait un bond.

— T'étais pas marrante Louise, lui dit Marline. En plus t'aurais pu attirer l'attention sur nous.

— C'est exactement ce que je lui ai dit, assure Esther.

— Ça y est, j'ai caché les miennes, dit Louise.

— C'est vrai ? Où ça ? dit Marline.

— Une devant, une derrière.

— Faites vos jeux, lance Esther.

J'observe la chemise en chambray bouffante à la taille de Louise. Elle rabat les pans de sa veste vers le devant.

— Et si vous avez été vues, et qu'en ce moment même ils nous surveillent ? dis-je.

— On avait dit qu'on le ferait dans l'ascenseur, dit Marline.

— Je sais. Mais avec Esther, j’ai pensé qça le ferait pas. Ça allait être suspicieux six bouteilles dans le Caddie avant de monter dans l’ascenseur et aucune en sortant. Non. C’était une idée stupide.

D’un coup brutal, je dégage le Caddie de mon passage et, d’un souffle agacé, je les dépasse et me dirige vers le bout du rayon. Putain, que j’en ai marre de ses défis ! Rien n’est facile avec elle, non plus. Je sais bien que je me marre comme pas possible grâce à elle, mais parfois elle est « sacrément révoltante¹⁰ ». Tout est violence, agression. C’est pourquoi Hélène de Troie restait chez elle et ne s’immisçait aucunement dans les affaires des autres.

Je contourne l’extrémité du rayon et guête n’importe qui rôdant avec des produits provenant d’endroits disparates, ou qui porterait un sac à main similaire à ceux en vente ici, ou qui tirerait la tronche. La majorité des gens qui font leurs courses à fourca portent la joie sur leur visage.

Je passe par l’autre allée, et un sourire idiot aux lèvres, je jette des regards à toutes les personnes que je vois. De retour au rayon chaussures, je me poste devant le Caddie et d’un élan nerveux j’alpague une Johnnie Walker, l’insère dans le creux de mon dos, en alpague une autre, la pousse le long de ma forêt vierge, trifouille l’ourlet élastique de mon sweat-shirt puis attrape le bras de Louise et déclare à Marline et Esther que nous serons à l’arrêt du bus. Louise et moi quittons l’endroit. Louise m’engueule, puis précise qu’avec ce mouv il vaudrait mieux que nous achetions quelque chose. Je me retourne au-dessus de mes épaules ; l’allée s’allonge par leur absence.

— Et si on sortait ? Et si on sortait direct ?

— Si tu veux, mais je trouve que c’est une mauvaise idée.

— Okay, c’est où le rayon des boissons ? Putain ! Louise, je me sens pas bien.

— Ouais, mais quand même, calme-toi. Tu connais la règle, putain ! Sois normale.

Je nous mène aux produits laitiers. Des yaourts. Ah oui mais pas n’importe lesquels, ceux à mon goût : Velouté Nature de Danone, et je hisse un pack de huit.

— Ça va faire bizarre d’arriver à la caisse avec des yaourts, dit Louise.

¹⁰ Le répertoire de ma mère

— Ben. On peut faire croire qu'on les avait oubliés.

Nous ne nous accordons pas sur la signification, et virons vers le rayon des biscuits.

— Louise, tu peux regarder mon dos et me dire si ça se voit ?

Le doute commence à m'obséder.

— On voit rien, me dit-elle.

— T'as même pas regardé.

— Si, j'ai regardé.

— Non, mais pas comme quand j'ai mes règles. Regarde bien.

— Mais je te dis que j'ai regardé. Je l'avais déjà fait pendant que tu prenais les yaourts. Fais-moi confiance.

— Okay, okay.

La rangée des caisses s'étend comme une perdition. Nous longeons les files d'attente d'un pas pressé jetant un œil à la recherche d'une caisse rapide. Le choix fait, Louise me fait remarquer que la caisse se situe juste en face du repaire des videurs. Mon image se reflète sur le long miroir teinté. Je connais son revers, j'y ai été fouillée, nous y avons été fouillées de nombreuses fois, parfois par malchance, souvent heureusement, comme appât de distraction. Les vigiles y tiennent leur garde derrière ce miroir sans tain, et ils observent les clients à la recherche de mouvements inappropriés, « de signes de nervosité qui signifieraient que la personne n'est pas à l'aise ». Il doit y en avoir une paire à ce même moment de ma réalisation. Changer de queue attirerait leur attention ; je commence une discussion sur le camping. Je change aussitôt de sujet et parle du goût de la cigarette que je savourerai dès les caisses passées. Louise est secouée d'envies et ajoute un coc à la cigarette. Des sons bizarres s'échappent de son ventre. Nous sommes pliées de rire.

— Putain, j'y crois pas ! dit Louise, le regard troublé.

J'embrasse ce qu'elle a vu : Gabi, le manitou des videurs, en causette avec un collègue près de la porte de leur repaire. Mon cœur cogne dans ma poitrine.

— Putain ! dis-je, et je me tourne. Comment on va les éviter ?

Je constate que personne ne fait la queue derrière nous.

— Et si on changeait d'avis, Louise ? Pour aujourd'hui. Si on allait reposer les bouteilles.

— Ça ne fera qu'empirer le risque d'attirer leur attention sur nous. Arrête de t'inquiéter, putain ! Toute façon, Esther a de l'argent. Elle m'a dit qu'au pire des cas elle paierait pour nous.

J'avais occulté Esther et Marline.

— Merde ! Et s'il les a vues. Tu vas lui donner quoi comme excuse valable ?

— Chais pas. Je lui dirai qu'on les avait perdues.

— Ben, j'espère qu'il viendra pas nous dire bonjour.

Le tapis roulant avance. J'y dépose les yaourts et les biscuits puis cherche mes sous dans ma veste. Mes doigts rencontrent des miettes. Je sors ma main et la frotte. Je cherche mes sous, rencontre des miettes, sors ma main et l'essuie contre ma veste. Je cherche mes sous, rencontre des miettes, sors ma main et l'essuie contre ma veste.

— Arrête ! On dirait que tu t'es piquée.

C'est vrai, les accros à l'héroïne se grattent tout le temps. Je me ressaisis. Je dois quand même recommencer pour trouver mes sous. Dans l'une des deux poches supérieures, je trouve une pièce, mais elle est étrangère. Pour me donner le change, je la montre à Louise.

— La femme dessus, je trouve qu'elle te ressemble.

— Fais voir. Tu trouves ?

— Vingt-cinq francs. C'est beaucoup ?

— Ça doit valoir. En fait, chais pas. Le franc C.F.A. est toujours très bas par rapport au franc français.

Tout en parlant, je poursuis la fouille de mes poches. Je me vois sortir mon porte-monnaie de mon meuble rose et le planquer sur moi. C'est une bourse noire avec une ficelle blanche que j'avais confectionnée en colo.

Louise est en train de ranger les courses dans un sac et la caissière me regarde.

— Je cherche mon porte-monnaie, lui dis-je.

J'ai si peur de faire tinter les bouteilles par accident que je n'ose pas toucher mon jean. Et pourtant il le faut : c'est là que j'ai coincé ma bourse. Deux clients attendent après moi. D'un geste agile, je relève mon sweat-shirt, je pince cette maudite bourse et je la ramène à la vue de la caissière qui sourit amicalement.

— Excusez-moi, lui dis-je.

— Mais y a pas de mal. Ça arrive, hein.

Le reçu dans le sac, Louise le mate et dit :

— Ouais. Vaut mieux conserver le ticket. On sait jamais. On pourrait nous faire croire qu'on les a volés.

— Personne dirait un truc pareil.

Gabi qui a ainsi parlé se tient droit devant nous. J'ai en mémoire les deux fois précédentes où cela nous est arrivé d'être accusées de vol pour un article que nous avons acheté. Mais je ne dis rien, je laisse à mon amie l'intelligente, la sociable, s'occuper de lui. À ma grande surprise, elle mentionne ce que j'avais en mémoire ! Puis d'un air cool, elle me tend une cigarette. Gabi a l'air intrigué.

— Vous êtes rentrées pour à peine acheter deux trucs et à peine vous êtes sorties, vous pouvez pas attendre pour en allumer une !

Nous exhalons cette taffe initiale et précieuse.

— Je viens tout juste de voir ta sœur à l'étage. Comment ça se fait que vous êtes pas ensemble ?

— Ah ! C'est là où elle est allée. Je l'ai cherchée partout. Tu l'as vu où exactement, Gabi ?

— Près des machines à laver.

— Merci, Gabi. Au revoir.

— Salut.

En avant ! Nos épaules claquent ensemble. J'ai la ferme impression que Louise, qui s'appuie contre moi, est aussi inconfortable que moi.

— Te retourne pas, Cadenza. Quoi que tu fasses. Surtout. Te retourne pas. Je crois qu'il a senti chosekek. Mais comme j'ai fait comme si de rien n'était, il était pas sûr.

Une dizaine de mètres plus loin, le nom de Louise est crié. Le service de Ivan Lendl frappe mon cœur. Nous nous arrêtons.

— Cadenza ! crie de nouveau la voix.

La voix agit sur moi telle l'odeur de renfermé du sous-sol de ma grand-mère : familiarité.

— Eh, oh ! Là-haut.

Sa folie en plein éclat, Esther nous fait signe de la mezzanine. Nous éclatons de rire.

— On est à la caisse, nous lance-t-elle.

— Et Marline ?

— Ben, elle est à la caisse. Elle est en train de mettre les courses dessus.

Je sens quelqu'un s'approcher de nous. Je baisse la tête. Un videur me fixe des yeux.

— Allez faire votre boucan ailleurs, dit-il. Allez, foutez le camp !

Une chaleur m'envahit le dos, la chaleur du crime ; elle gonfle mon vêtement comme une montgolfière qui m'empêche de bouger.

— C'est bon, euh. Pas besoin de nous parler comme ça, dit Louise au videur.

Puis elle met un pied devant l'autre. Je la suis sans broncher. La montgolfière viens s'aplatir contre moi et me colle grâce à la sueur. Je m'éloigne en conscience de cette déformation ajouté au regard qui je sens nous surveille jusque notre sortie du magasin.

VI

*Bitches Brew*¹¹

Aucune de mes pérégrinations d'adolescente aventurière ne pénètre la maison ; bien que deux fois maintenant, Francine Farniak – « Vous êtes la mère de Cadenza Palourd ? » – eût à en souffrir dans un commissariat.

Le soir, rentrer chez moi parfois c'est comme entrer sous la tente d'un parti politique à un rallye municipal. Un parti politique de femmes en l'occurrence, dans lequel un homme n'aurait pas su permuter son niveau d'hormones : des obstructions féminines et humides, des sous-vêtements et des robes fumant sur les radiateurs, sur les chaises et en haut des portes, gênent l'accès.

— Salomé a encore eu des envies de lavage à ce que je vois.

— Elle, au moins, elle fait ses tâches ménagères, dit ma mère, levant les yeux des pages de *Première* sur lesquelles j'aperçois Isabelle Adjani sous le titre « Festival de Cannes ».

Ma mère s'adosse au dossier de sa chaise de réalisateur, pose un coude sur l'accoudoir, puis, des yeux, m'ausculte intensément.

— C'est à cette heure-ci que tu rentres ? Vraiment, Cadenza, chuis pas contente. Tu n'as toujours pas fait la vaisselle.

Je jette un œil dans le boyau qui mène à la cuisine. Les plats et les casseroles abominables entassés tout au long de la semaine contre le mur me criblent de vices.

— Je la ferai demain, dis-je.

Je m'attends à ce qu'elle me rétorque que je dis toujours ça. Un chahut d'amusements explose dans la chambre. Aïda et Léa ne dorment toujours pas ?

¹¹ Le titre d'un des albums de Miles Davis (héritage de mon père).

Salomé cesse de tricoter et m'annonce qu'elles viennent tout juste d'aller au lit.

— Léa et Aïda ça suffit maintenant, lance la mère, la tête tournée vers la chambre.

— Vous avez fait une soirée spéciale ?

— Pas spécialement.

Elles me racontent leur souper. Fièrement, ma mère rapporte que le repas fut dénué d'offenses, de disputes et de cris, et qu'il fut gratiné d'anecdotes très drôles que les deux plus petites ont racontées sur leur journée au patronage, Léa avec la vivacité d'un lièvre, et Aïda par des interruptions pour affiner les descriptions de Léa. Les deux petites qui influent sur ma mère comme des élèves une leçon – je le constatais quelques soirs. Après leur coucher, après une durée appréciable d'un silence *mérité*, ma mère disait : « À présent qu'elles dorment, on va pouvoir être tranquilles ». Puis elle se frottait les yeux avec les talons de ses mains, oubliait le mascara qu'alors elle maculait jusqu'aux pommettes avant de s'en rendre compte et de lancer des jurons aux talons de ses mains comme si elle se trouvait seule. Parfois, elle sortait précipitamment et revenait avec un nouveau visage. Parfois, elle exposait les taches noires à la ronde telle une petite fille à la recherche d'une rigolade. Par contre ses crottes de nez de la journée c'est tout de suite après manger qu'elle se les décrottait.

Salomé me rapporte qu'elles ont eu droit à un liégeois comme dessert. Je me jette dans la cuisine, dans le Frigidaire, et j'en tire deux cafés liégeois laissés pour moi. Ils sont vendus par paquets de quatre et donc on en mange toujours deux d'un trait.

Dans le salon, à l'aide de son torchon, ma mère se remet à frotter, démentielle, une tache sur le marbre de la table. Je glisse *OK ! Mag* de Salomé à moi, je lèche la cuillère de yaourt et je feuillette les pages de têtes pop.

— Ils doivent être meilleurs après être restés dans le frigo pendant si longtemps, dit Salomé.

Oh ! Je viens d'avoir une idée géniale : la prochaine fois je mettrai les miens dans le compartiment des glaçons.

— Pour moi, ils sont bons, même chauds, dis-je. Puis je me tourne vers ma mère : Faut que je te dise, Maman...

Les petites se déchaînent dans la chambre à coucher : un chant moqueur se fait réponse à des accusations.

— Putain ! Elles dorment toujours pas, dit Salomé.

— Elles nous font chier à la fin, dit la mère.

Le chahut continue. « Ça suffit à la fin. » La mère se décroche de sa chaise. Le parquet résonne sous ses sabots de bois. Elle fait cliqueter la poignée de la chambre.

— Aïda et Léa, ça suffit maintenant ! C'est l'heure de dormir, bon sang !

— Ben, moi, j'arrive pas à dormir.

— Eh bien, arrête de parler, Léa. C'est pas en chahutant qu'on arrive à dormir. Hein ? Vous avez assez joué pour la journée, bon sang. À présent c'est l'heure de dormir. Zut alors !

Léa gémit et se plaint prétendant que ce n'est pas de sa faute, elle accuse Aïda et puis se met à rire à propos des pets que Aïda aurait lancés. Sa manie charme sa maman, dont les réprimandes se perdent. Il lui faut imposer et s'imposer, puis, assise à table, de nouveau se lever et se ruer sur la poignée de la chambre. « Mais vous allez dormir, oui ? » Parfois elle le dit d'un ton plaintif. Ou suppliant. Néanmoins rien n'y fait. Dès que le silence s'installe et que nous le remarquons dans le salon, leur déchaînement reprend. Salomé intervient de sa chaise. Moi, je sais bien comment cette autorité ratée va se terminer : bibi comme dernier recours.

— Fais-les taire, Cadenza, s'il te plaît.

Et je me conforme à son désir. Cela me semble aller de soi. Il ne m'appartient pas d'élever ou de m'occuper de ses enfants, mais j'ai été endoctrinée tel un serf de l'U.R.S.S. Mon père avait même nommé mon rôle : petite mère. Et je m'y pliais toujours. J'étais devenue une vraie matrone.

— Aïda, Léa ! Ça commence à bien faire, moi je vous le dis.

Pas un mot ne sort.

— Toi Aïda, c'est comme ça que tu dors ? Couche-toi correctement sous les couvertures. Et tourne la tête vers le mur.

Un gloussement arrive du lit de Léa.

— Et toi Léa, tu veux te payer ma tête ? Tourne-toi de l'autre côté, je veux pas te voir. Et surtout pas un mot. Pas un seul mot. Sinon...

— Sinon quoi, Cadenza ?

— Silence, j'ai dit. Toi Léa, tu veux toujours faire l'intéressante. Tu dors maintenant.

J'appuie sur le commutateur et la lumière disparaît. Je retourne m'asseoir. La tranquillité dure un quart d'heure. Leur bordel reprend de plus belle. D'un ton sirupeux, encore une fois ma mère me prie de les faire taire, puis elle va dans sa chambre.

Il n'était pas vraiment urgent que je lui communique mes plans de vacances, ce soir-là. Après tout, mes amies et moi étions toujours à la recherche du financement. Nous devions compléter la somme de cinq cents francs avant la fin de la semaine suivante. Cependant, je tenais absolument à l'informer de notre projet de vendre du muguet afin qu'elle se rende compte de ma motivation. Je l'imaginai m'encourageant. J'étais sûre qu'elle n'avait jamais entendu une aventure pareille : trois ados qui se mettent en tête d'initier un business, de financer leurs vacances d'été.

Mes petites sœurs s'enhardissent. D'une furie sans bornes, je leur ordonne de sortir de leur lit et de me suivre. Elles vont voir ce qu'elles vont voir.

— Vous ne voulez pas dormir, dis-je en soulevant leur couverture l'une après l'autre. Eh bien, moi, je vais vous rafraîchir là-dessus. Allez, debout !

Je traverse le salon avec elles.

— Elle est où maman ? demande Léa.

— Elle essaye de dormir.

— Tu nous emmènes où ?

Arrivée à la porte d'entrée, je lui réponds par le geste : je tourne la clef dans la serrure. Les

deux se serrent épaule contre épaule. J'ouvre la porte, étire ma main vers l'extérieur, appuie sur le commutateur et les chasse dehors.

— Mais j'ai froid, dit Aïda.

— Pourquoi on doit sortir ? dit Léa.

— Pour vous faire réfléchir à votre refus de dormir et au boucan que vous faites. Allez, j'ai dit !

— Mais moi je veux pas.

— Eh bien, c'est trop tard pour décider maintenant !

Elles râpent le sol, lentement passent leurs pieds nus devant moi, et d'une procession affligée franchissent le seuil. Aïda tremble de tout son corps. Elle me demande ce qu'elles doivent faire. Léa saute les trois marches qui mènent aux boîtes aux lettres et à la porte de l'immeuble.

— Viens ici.

Je pointe mon index au-dessus du paillason.

— Tu te tiens là et tu ne bouges pas. Je veux vous voir toutes les deux l'une à côté de l'autre. Comme ça. Voilà. Maintenant je vais fermer la porte et je vais surveiller ce que vous faites par l'œil de la porte, là. Si j'en vois une bouger ou faire un pas... alors, là, ça chauffera pour elle. Et si par hasard j'ouvre la porte pour vous dire : c'est bon vous pouvez rentrer et, toi, Léa, ou toi, Aïda, je vois que vous avez bougé de l'endroit où vous êtes. Oh, là, là, ça ira mal pour vous. C'est les vacances de Pâques, non ? Ah, ah ! Ça me donnera beaucoup d'occasions de vous punir. Pensez-y.

Je referme la porte sur leurs piètres figures. Un coup d'œil dans le judas me les montre comme deux phalanges sur le palier. Elles doivent être en train de regretter d'avoir choisi le patro plutôt que la colo, cette année pour Pâques. Je m'éloigne à pas de chat et murmure en direction de Salomé : « Je crois qu'elles vont comprendre cette fois-ci. »

— C'est pas sympa ce que tu fais, Cadenza.

— On veut la paix, non ? Alors, on aura la paix.

— Ouais, mais elles pourraient attraper froid.

Et c'est seulement à ces mots qu'elle me jette un œil par-dessus son tricot. Elle vient tout juste d'apprendre cet artisanat que moi je maîtrise depuis l'âge de six ans. Je réalise la portée de son commentaire. Elles avaient l'air bien misérables, les petites, lorsque j'ai fermé la porte sur elles, sans pyjamas, en petite culotte et tee-shirt.

— Je vais pas les laisser longtemps. Juste quelques minutes.

— Au fait, c'était quoi ce que tu voulais lui dire à maman ?

— Un truc à propos des vacances cet été.

— T'as entendu parler d'une autre colo ?

— Pas exactement.

Je me lève et vais jeter un œil derrière la porte. Les deux se tiennent à carreau, Léa les bras croisés et Aïda les mains serrées devant elle. La lumière du hall s'éteint. Un frisson empoigne les deux silhouettes. J'en ai marre de cette lumière, dit Léa. Elle la rallume et regarde sa sœur, une commissure aux lèvres.

— Chut !

Elles poussent un cri apeuré. J'ouvre la porte.

— Vous voulez réveiller les voisins ?

Je regrette aussitôt d'avoir porté leur attention sur les Jacquotte, deux petits vieux à têtes de haut-le-cœur sans autre vie que la mauvaise langue. Mes sœurs se retournent vers leur porte puis me regardent à nouveau, la crainte dans les yeux.

— Dès que vous saurez vous tenir tranquilles sans vous plaindre, je vous ferais rentrer.

Le bruit d'une porte me rappelle à ma mère. Elle entre dans le salon. Nos regards se croisent.

— Qu'est-ce que tu as fait pour les convaincre ? Je ne les entends plus. Bon ! Je vais me faire une tisane. Je n'arrive pas à digérer le chocolat. Vous en voulez une, les filles ?

Je décline. Salomé évoque le temps où nous buvions un chocolat chaud dans son lit et qu'on faisait de la lecture.

— On n'était pas emmerdées par vos sœurs dans ce temps-là, dit ma mère.

C'est à ce moment précis que je comprends mon erreur. Je tyrannisais mes petites sœurs pour son avantage à elle, et non le mien. À la différence de Salomé, elle ne m'avait pas relancée sur ce que je voulais lui dire.

Par chance elle avait refermé la porte de la cuisine. J'avoue à Salomé que je ne tiens pas à ce qu'elle sache ce que j'ai fait.

— Dur, dur, me dit Salomé.

Je me glisse sans bruit et d'un mouvement contrôlé relâche la porte d'entrée. Je plaque mon index sur mes lèvres, donne à mes yeux une intensité impérieuse, et d'un hochement de tête les invite à rentrer. Je les trouve bien mollassonnes subitement. Elles se serrent l'une contre l'autre, les lèvres tremblantes, et en petits trottinements se dirigent vite fait vers la chambre et dans leurs lits. Je les regarde s'envelopper allègrement de leurs couvertures. Je me sens moins fatiguée, moins fâchée. Je les borde, leur souhaite une bonne nuit ; elles me répondent avec leur pouce dans la bouche.

Alors que je referme la porte, je remarque le profil de ma mère sur sa chaise. Elle s'y est adossée tel un pacha, ses bras pendants des accoudoirs. Elle se montre rarement en chemise de nuit en dehors de sa chambre. La saveur du tilleul fume au-dessus du bol devant elle. D'habitude elle va au lit avec sa boisson chaude. Ceci me prédispose. Je m'installe et avance qu'à présent nous pouvons parler. Pour une raison que je ne saurais m'expliquer, elle me lance un dur regard agacé.

— Vas-y, je t'écoute.

Je vois bien qu'elle n'est pas intéressée. Tant pis, jusqu'au-boutiste, j'explique. Je mentionne l'île d'Yeu. Le bateau. Ma demande est clouée comme sous l'action d'un piège.

— Jamais, me dit-elle.

Le mot recouvre tout. Je suis dans le noir, abasourdie, la pensée bête.

— Je vais me coucher, dit Salomé.

— Déjà ? lui dit ma mère, déçue.

— J'ai pas envie de vous écouter vous engueuler.

Et sans délai, Salomé rembobine son fil. A-t-elle raison, allons-nous vraiment nous engueuler ma mère et moi ?

— Pourquoi tu me regardes comme ça ?

La question me claque au visage. Je détourne le regard, tourne les pages de *OK ! Mag*, et ressent l'amour qu'elle envoie à sa troisième, le discours à petite voix, la familiarité tendre, l'accompagnement jusqu'à ce que Salomé quitte la pièce. L'humeur poisseuse de ma mère détonne dans les yeux métalliques qu'elle a pour moi. Pas une seule fois ce soir, je n'ai été témoin d'un tel regard, pas même lorsqu'elle tapait du pied du salon à la chambre, ou qu'elle se plaignait des petites. Cette humeur-là était tout près alors, elle rôdait comme une sauvage dans la jungle.

De désarroi, je m'incline contre le dossier de la chaise. Le marbre de la table, une table de jardin, longue et fine comme deux planches à repasser mises côte à côte. Des couleurs gastronomiques la tachent : marron de sauce tomate, jaune d'huile, vert de sirop de menthe, rose de sirop de grenadine. Près du bord de la place de Léa, une empreinte sèche, comme gommée, la trace poreuse que j'ai faite en utilisant un dissolvant négligemment. L'erreur est la meilleure façon d'apprendre, avais-je entendu de la prof de gym en cinquième qui m'avait vraiment appris à jouer au handball. Si seulement on ne recevait pas la colère démesurée de sa mère à ce moment-là. Une chose était claire pour moi, mes parents étaient des prédateurs. Comme ils rebondissaient sur mes bêtises ! Comme ils s'y agrippaient ! Comme ils refroidissaient mon élan de vie de leurs langues et de leurs mains !

Je regarde le marbre usé et je m'imagine toujours que mon seul parent saura être un guide. Puis je me souviens de l'instant où, après un mois de délibérations dans sa tête, ma mère a profité de la visite de mes amies pour leur demander de scientiser une réponse quant à l'origine de cette

marque poreuse. Elle les réhabilitait en tant qu'êtres humains et non en bonnes à rien comme elle avait l'habitude de se référer à elles. Louise ne tarda pas à donner sa réponse, et à la suite de sa proposition, d'un même abaissement du cou, tout le monde s'est penché et pour quelques secondes a réfléchi à cette probabilité. Par un autre mouvement, j'ai senti tous les regards se river sur moi, le plus central celui de ma mère, contre moi l'unique utilisatrice du dissolvant, et une fureur grise tournoyait son regard.

Les yeux de ma mère étaient changeants comme le ciel de Paris. Ils pouvaient se colorer vert, vert-bleu, bleu-gris, gris, gris-vert. Au-dessus de la table, et à présent assombris, ses yeux expriment la révolte. J'y vois cet élément humain, le gris des cendres de l'instinct, froid comme le marbre et incapable de se liquéfier malgré les flammes de sa passion.

J'aurais dû laisser tomber, surtout que je sortais d'un souvenir qui m'avait fait me rendre compte à quel point Louise avait été naïve (ou dans le désir de plaire), et à quel point cette femme avait été sans pitié. Le déni de sa réponse sentencieuse – « Jamais », sans rivale – passe à travers le souvenir. Sa réaction me turlupine... à ma perte.

— Comment est-ce que tu peux dire non puisque ça te coûtera moins cher que la colo ?

— Je m'en fous. Tu m'entends ? Je m'en fous. Tu as à peine quatorze...

— Quatorze ans ! Euh, non. Quinze ans plutôt, bientôt.

Elle me jette un regard.

— Si tu crois que je vais t'autoriser à partir en vacances par tes propres moyens, tu peux rêver ma vieille.

Le gris de ses yeux me lance un avertissement.

— Tu sèches les cours. Et Dieu sait quelles autres conneries tu fais derrière mon dos pour ruiner ta vie. Et que se passera-t-il quand tu seras plus grande ? Hein ? Tu diras que c'est de ma faute. Et comment ça se fait que j'ai jamais reçu un mot d'absence ? Hein ? Découvrir ça dans le bulletin trimestriel. Mais quelle honte ! Quelle honte !

La déception me gagne. J'ai bien envie de lui apprendre que je signe à sa place depuis ma deuxième année au collège. Mais j'ai une bataille plus importante à relever.

— Bon. Déjà. Hein. Je ne serai pas toute seule, je serai avec mes deux amies Louise et...

— Je m'en fous, je t'ai dit.

Elle frappe le torchon plié qu'elle garde à table à ses côtés, puis repousse son bol de tilleul.

— Qu'est-ce que tu crois ? Hein ?

Le torchon glisse au sol de dessous son coude.

— Arrh ! Merde !

Elle bouscule la table du téléphone en dégageant sa chaise. Ding, ding. Elle se plie, sa tête disparaît, puis réapparaît, le torchon défait, qu'elle étend devant elle.

— Tu crois que je peux te faire confiance ? Que tu vas être irréprochable avec tes deux copines ? Hein ? Tu crois vraiment ça ? Elles vont même pas à l'école ces filles-là.

— N'importe quoi. Bien sûr que si, qu'elles vont à l'école.

— Et mon cul, c'est du boudin ?

— Tu sais pas ce que font mes amies. De toute façon, je vois pas le rapport.

— Tu vois pas le rapport ? Mais c'est des mauvaises fréquentations. Voilà le rapport... si tu peux pas le discerner toi-même.

Elle frappe le torchon, un carré plié, et se recule dans le fond de sa chaise.

— Tout ce que tu sais faire, c'est des conneries. Tu sais quoi ?

De ses deux bras elle saisit les accoudoirs et s'élanche dans un vieux refrain.

— T'es un mauvais exemple. Un mauvais exemple pour tes sœurs. Voilà ce que tu es.

Je me lève d'un coup. Une ferveur immortelle me perche fortement au-dessus du plan de pierre. J'ai la sensation de trembler de mots. Je les contiens et me dirige vers la porte. Des gros mots me passent et déplient le torchon d'un coup de vent.

— Je te prierais de me parler correctement, Cadenza, tu entends ?

— Moi aussi, je lui réponds, et en pressant la poignée de la porte, ma main glisse et un autre juron m'échappe.

— Putain ! J'ai vraiment fait des filles incompréhensibles. Mais qu'est-ce que vous avez dans la tête, à la fin ?

— Avec ou sans ta permission, je partirai quand même.

— Des menaces. C'est tout ce que tu as. Des menaces.

Je me retourne avec l'intention de fléchir sa perception, sa méthode d'appréhender ma requête. Je lui fais face. Une rage ardente brille dans ses yeux. Mes tripes reconnaissent cette rage. Ce visage vif, je l'ai déjà vu, il me dit quelque chose. Je suis déstabilisée, ceinturée de doutes.

L'impression s'efface. Un tambour se développe dans mon estomac. D'un audible soupir abattu par le désespoir, je dis : Je voudrais retourner au Danhomey. Et je m'éloigne.

La vieille tenaille n'en perd pas une pour me débiter.

— Mets-toi au diapason. Le Dahomey est devenu le Bénin en 1975.

Ce bond intellectuel, ingrat, en lieu d'un étonnement muet de sa part ! J'en attrape la gerbe, me détourne, et cette fois-ci la poignée de la porte de la chambre cède. Je claque la porte derrière moi, maugrée malgré moi. Une furie résonne de l'autre côté de la porte pour ce qui ne va pas dans mon crâne. Dans leurs sommeils, mes sœurs réagissent au bruit violent. Salomé lève un bras en se lamentant, puis change de position. Léa suce son pouce en accéléré. Aïda geint puis savate sa couverture comme si celle-ci allait l'avalier. La brutalité de sa réponse, la frigidité de ses sentiments. C'était comme si j'avais frôlé la mort. Et cela venait de quelqu'un à qui j'appartenais ! Mais une telle haine méritait d'être tranchée !

Un compte à régler avec moi, je le sens, c'est ça son problème. Je l'ai senti béant en moi tel un autre être vivant, une personne qui disait : « Je te hais et je te haïrai quoi qu'il advienne. » Et c'est ce sentiment qui m'avait déstabilisée. Je le conclus en cinq secondes.

La haine est une coulée qui se forme à partir du cou, rigide, avec la peau de la mâchoire resserrant celle des lèvres, et des vapeurs s'élèvent du dedans, depuis les pieds jusqu'au cou, depuis les glaciers d'il y a dix mille ans, et les narines se durcissent, et les yeux s'assombrissent tout en se raccrochant à la passion intérieure, et la dureté du front gagne le cuir chevelu, les follicules, et tout le visage s'endurcit sous l'avancée de l'effet granite. Alors, subitement, les yeux s'éclaircissent et percent à travers le moulage en direct, le moulage de la détestation. Il n'y a rien d'autre à faire qu'à admirer le bloc.

Une douleur alourdit ma poitrine. J'en avais déjà fait l'expérience de ce bloc de haine, il y a très longtemps, au cours de souffrances que je préférerais taire.

Mes yeux me piquent. Des sanglots me rattrapent. Les larmes s'amassent sur mon lit. Ma mère me hait. Les sanglots explosent. De chaudes larmes d'un gros chagrin me retiennent. Puis je serre les dents, renifle et récupère des plis de ma couverture et je réprime du plus fort que je peux. Je retiens ma respiration, presse la couverture, et ouvre grand.

L'impossibilité de la vérité.

Ces satanés pleurs ne veulent pas cesser. Je me pousse jusqu'au lit et reste engourdie, le drapé de mon lit sous moi. Je ne me suis pas déshabillée, mais je me débats avec un coin de la couverture, puis l'attire à moi et me couvre. Ton père te lance des coups de filet, ta mère te coince dans des pièges. Avec l'un tu respirez librement secouée de suffocations, avec l'autre tu vois ton inanité continuer à vivre.

VII

Où est l'amour ?

Dans la nuit, une terreur me visite. Je m'assois d'un coup. Un tourment écrase ma poitrine. Mes oreilles bougonnent d'un écho. Une humidité chaude baigne dans mon cou où nagent des mèches de cheveux, mes cheveux.

— Cadenza, ça va ?

— Hum ?

Je scrute du regard les alentours. L'obscurité vague met en forme des haillons. Je reconnais notre chambre.

— Ça va ?

C'est Salomé.

— T'étais en train de crier et de pleurer.

Sa silhouette érigée au-devant de son oreiller est fixée sur moi.

— Je faisais un mauvais rêve.

Je collecte la sueur dans ma nuque et me heurte à la fermeture Éclair de mon pull-over. Salomé me demande de mémoriser mon rêve et de le lui raconter demain. Elle marmonne autre chose tout en se recouchant sur son oreiller. Le rêve remonte sur mon vélo mental et dynamise une scène horrible, tout à fait plausible, et le pire est son personnage principal : ma petite sœur Léa. Elle se shootait d'une seringue dans le bras puis, l'air maussade, allait faire le tapin sur un grand boulevard. La confusion et la peur m'abêtissent. Ma sœur accro à l'héroïne et se prostituant pour nourrir son addiction. Qu'est-ce que je dois comprendre de ce rêve ? Que sans moi elle court ce danger-là ? Mais elle n'a que six ans.

Je tâtonne sur mon étagère à la recherche de mon paquet de cigarettes. Je les ai laissées sur le canapé. Je descends du lit. Le tissu sec de mon jean crispe mes genoux. Le parquet craque comme un cafard sous mes talons, pourtant je minimise le bruit de mes pas. Et m'approchant des meubles sur mon chemin je fais attention à repérer l'embrasure des portes. Je trouve le commutateur du salon. La lumière que j'enclenche fouette mes sens. Je m'assois près des cigarettes, en allume une, et reste là, tapant la cendre dans la paume de ma main. La fumée avalée est un nuage qui ventile les membranes de ma gorge. Un flegme arrive avec une de mes exhalations. Sur mes lèvres perdue le goût du contentement.

We are coming in from the cold, a chanté Bob Marley. « Nous venons du froid », et de ce froid il faut faire sens et donner une signification à notre vie.

La cendre s'étire du filtre. Je me lève et vais vers la cuisine. L'amas d'assiettes sales me dégoûte. Je mouille mon mégot sous l'eau courante, maudissant cette vie de merde, puis je jette le mégot dans la poubelle. J'empoigne une bouteille marquée « Teisseire à la menthe » et je me fais une mixture avec du lait. Ma boisson préférée avec le *tchapalo* dahoméen. Des phrases de mon père et de ma mère se croisent sous mon crâne.

— Tu es *dadanaho*¹², me dit mon père.

— Tu as un rôle, me dit ma mère.

— Des devoirs à accomplir.

— Être l'exemple.

— C'est ce que j'attends de toi.

— Et un bon exemple.

Tous les deux ont faux, ils ont tellement faux et sont tellement dans l'erreur qu'ils exigent que je m'en charge, de leur portée. Autant être sourd et aveugle, plutôt que de se mêler à leur crasse d'inadaptés.

¹² « Sœur aînée », en fongbe.

Peut-être que je devrais oublier les vacances à l'île d'Yeu et à la place insister pour que ma mère me renvoie au Dahomey. Quoi, utilisée à ses fins, et par abus de pouvoir, sans l'avoir choisi, moi, un territoire sous conquête avec pour but dans l'existence le rattachement à ses enfants ? De l'empoisonnement, oui. Elle massacre mes émotions cette bonfemme.

Baiser rapporte des gosses. « En tout cas, je peux vous dire, vous toutes, vous êtes nées de l'amour. » Menteuse. Et des gens comme elle peuplent le monde à tire-larigot. Et de leur union disjointe je suis supposée en tirer de l'amour. Ô, terre d'Afrique, dis-moi ce que je dois faire.

Jeune, l'espérance dirige violemment mon sang. Je ne suis pas assez âgée pour entretenir des conditions d'indépendance, mais l'inverse est tout aussi vrai. J'exècre taire ma nature et exécuter des ordres qui la contrarient, mais je le fais quand même. Et ma mère, avec son dôme de haine, chtonienne, rameuse de galère, renversante de malveillance, guerrière, engendrant et déchiquetant des disputes avec sa propre fille, et prenant du plaisir à le faire, cette vieille coque, heureuse éjaculatrice.

Mon journal intime Sarah Kay devant moi, je fais la liste de tout ce qui me répugne. Mon esprit ordonne mes doigts tels ceux d'une standardiste. Je trouve plus facile d'éliminer que de pondre. Les aspects rejetés déferlent. Je ne veux pas qu'on se serve de moi. Je ne veux pas de haine. Je ne veux pas avoir à crier sur ma mère. Je ne veux pas haïr ma mère. Je n'aime pas me sentir comme je me sens. Je veux de l'amour. Elle n'a même pas posé la question, tout au moins elle aurait pu être curieuse et me demander les raisons de cette destination. Sa froideur, catégorique. Un rejet pur et simple, égoïste, sans rien considérer d'autre de ma personne que ma jeunesse, comme si elle ignorait mon état d'esprit, qui je suis, les caractéristiques essentielles qui me composent, mon essence. Alors que les preuves de qui je suis abondent. Pour exemple, en dépit d'une variété de mauvaises conduites, je n'ai jamais redoublé une classe ni même risqué de le faire. La destruction ne fait pas partie de mon psychisme. Et je suis obéissante, dévouée, consciencieuse, je l'ai toujours été depuis qu'il faut s'occuper des petites sœurs à la sortie de l'école. Cela malgré ma révolte contre

tout ce qui touche la famille. S'il n'en tenait qu'à elle, l'appartement serait un *je ne sais quoi d'innommable et d'immondices*, une zone de bric-à-brac pour maniaques tempétueuses. J'allège sa charge, je fais briller son tableau, et tout ce que je mérite est un zéro. Vraiment à côtoyer des évaporées, on risque l'abrutissement.

Même la musique, elle n'en écoute pas. Les Brel, Brassens, Davis, Beethoven, ses disques à elle : aucun. Jamais. Elle s'est renfermée. Tandis que moi, je ne veux faire que ça ici ; je me règle aux sentiments d'un Marley, d'un Renaud, et même d'un Reggiani qui lui appartient, et même d'un Nougaro (cadeau à mon père), et de tous les autres que je me fais copier sur cassette. Ces artistes constituent mon éducation, et ils ne proclament rien d'agressif, rien d'extrémiste ou de dévoiement. Je ne suis pas bête, je ne vais pas aller en perdition, devenir une délinquante *hardcore*. De toute façon, elle profite bien de mon expérience puisqu'elle compte sur moi pour m'occuper de ses filles, leur faire à manger, etc. Puis du tout ou rien, comme un ticket de bus elle m'oblitére lorsque j'exprime mes désirs.

Non ! J'écris dans mon journal. Être à la merci de quelqu'un pour son but personnel et d'autant plus dans la haine ? Non ! J'écris de plus belle. Être un enfant n'est pas un boulot. Être un enfant c'est un apprentissage. Trois années, et après on devient comme un acteur, en formation, en respect mêlé d'admiration, en expérimentations ridicules et en étonnements, en force, en épanouissements, en distances, innocence, incrédulité, variations d'excitation, variations de regards. Entre des extrêmes émotionnels. Tout mon corps le scande énergiquement avec le stylo.

J'arrête. Je termine mon verre et je vais dans la cuisine ; pas une place où le déposer. Partout, sur la machine à laver, sur le réfrigérateur, partout les surfaces débordent de piles d'assiettes, d'amas de verres, de couverts, de casseroles, de poêles, et c'est mon tour de faire la vaisselle. Pourquoi persiste-t-elle à en racheter, de ces trucs-là, alors qu'on en a trois fois plus que nécessaire ? Pourquoi rendre la vie plus difficile qu'elle est ? Pourquoi ?

Bien souvent j'ai rêvé de transformer cette corvée en déblaiement.

Une pile de plats, et au sol cette pile est allée s'éclabousser. Une autre pile, et une autre. En un éclair, la céramique se retrouve tessons. Alors, par tas immodérés, les piles tombent des surfaces. Aluminium, fonte, acier, verre, ils s'entrechoquent et, en vrac, se cassent contre les placards, contre les murs, et dans un vacarme tombent craqués, gaspillés. Des couleurs primaires se répandent et s'amoncellent, et des transparences, avec au travers la rouille du carrelage. Un poêlon enfle sur des tessons. Ensuite, écraser tout cela, presser ses talons à n'en plus finir, les piler, et suivre cela d'un jeu de coups de pied. Se préparer et donner le coup. Tiens ! Ça, c'est pour toi ! Tiens ! Prends ça, chien ! Ça t'apprendra.

Et je crois bien avoir bredouillé mon éternel dada sur l'injustice.

L'impression d'une allonge derrière moi, d'une énergie prête à m'atteindre, une frappe. Je me retourne. Une ombre s'estompe.

— C'est qui ?

Mon bras s'arque devant, à la poursuite ; mais il n'y a personne.

— Y a quelqu'un ?

J'examine les murs, les portes des deux chambres. Pas un bruit ne s'échappe ni le bruit d'un pas qui s'assagit ni celui d'un lit qui grince. Bizarre. J'ouvre la porte de notre chambre et j'écoute attentivement. L'une après l'autre, les respirations ensommeillées de mes sœurs lézardent l'obscurité. J'allume quand même et je pose la question : « C'était qui ? » Le ton de ma voix s'effiloche dans une désolation impuissante. Mon imagination m'aura manipulée. Dire que je n'ai même pas fumé ce soir ! Je m'en retourne sagement, toujours à l'affût du moindre bruit. C'est bizarre quand même que le bruit de la vaisselle n'ait réveillé personne !

Dans le salon, je récupère mon journal intime et mes cigarettes. Du coin de l'œil, la cuisine vient m'enfoncer le cœur. Je ne me souviens pas avoir balayé les déchets !

Les amas de vaisselle en imposaient : toujours pareil...

VIII

Les fleurs

Les traumatismes s'enterrent – enterrées et pas vus, jusqu'à ce que nous y trébuchions, enflés dans notre cage thoracique. Personnellement, je n'aime pas ouvrir cette cage, c'est pourquoi je relate rarement à mes amies les démêlés avec ma mère. Je leur ai simplement annoncé qu'elle avait dit « jamais de la vie », ce qui entraîna comme commentaire qu'elle craignait forcément pour ce qui pouvait m'arriver. Je n'étais absolument pas d'accord, j'avais vécu le truc pour de vrai et amortis les jets de son venin. Le revivre aurait signifié masochisme. Je ne rentrais pas dans des débats de qui avait raison ou quoi. Il me semblait que la manifestation de rage permettait à ma mère de souffler, de se défouler comme elle le disait de moi, évacuer un ras-le-bol apparemment inaltérable. Porter le même masque. Pour cette raison, mes amies avaient peur de ma mère, de ses yeux froids et perçants. Je n'en rajoutais pas. Et puis c'était aussi par respect ; elles aussi souffraient de la misère parentale. Cependant quelques jours plus tard il m'a fallu lui parler, à ma mère.

Les paiements circulent des Vogier ou des Forain à Esther et de Esther à moi. Je compte la somme, et il manque cinquante francs. Quatre cent cinquante francs me semblent une somme bien maigre, et puis je me demande pourquoi elles se sont laissées tenter par de la beu et ont chipé cinquante francs, alors que, selon Louise, cette somme permet vingt brins de muguet.

Le joint tourne et je tire dessus, mais je suis furieuse au demeurant. Puis, après la troisième taffe – on suivait l'idée d'une taffe par passage – j'oublie le désagrément, je me laisse aller. Un deuxième joint, de doigt en doigt, escamote la décision à prendre. L'odeur amère de feuilles mouillées, de déjà-vu, flotte près des murs. Le joint achevé, je reprends la discussion : comment combler la somme, une dernière visite au supermarché ou emprunter à quelqu'un ?

— Esther ?

Esther secoue la tête ; il lui reste très peu pour finir le mois.

— Marline ?

— Je vais demander à ma belle-mère.

Elle se fixe puis quitte la chambre silencieusement ; une rigueur qui inspire à Esther et à Louise un grand éclat de rire. Je reste coite. Son air lugubre, lorsqu'elle passe près de moi, me laisse dubitative quant à son succès. Elle réapparaît le visage fermé, ténébreuse. Ce qui la trouble le plus c'est qu'elle n'a pas pu insister auprès de sa belle-mère en raison du scintillement de ses yeux. Affifa devina l'état de Marline et la menaça de le rapporter à son père.

Alors, on me supplie. Ma mère n'allait pas refuser – elle ne pouvait pas refuser puisque j'allais réclamer une avance sur mon argent de poche. Elle ne me refusait jamais une avance. Allez !

Voilà le dommage pour censure du revers de ma relation avec ma mère.

— Ça va être l'enfer de la faire accepter, dis-je.

— Mais non, dit Louise.

Je n'ajoute rien. C'est le moment de s'endurcir plutôt que de s'assourdir – je veux dire s'adoucir. Après tout, le calendrier marquait 29, deux jours avant mai : une avance tardive, donc.

Les mondes hallucinogènes sont les mondes à emprunter ; ils glacent les sentiments et inversent la réalité en une pieuvre plaisante, là devant mes yeux sur mon lit à côté du billet de cinquante que j'obtins plutôt facilement.

Ce soir-là, je m'endors avec une voix dans mon baladeur qui chante : *Avoir la tendresse au bord des yeux*, et chanté d'une voix si chaleureuse que je deviens consciente d'une tendresse qui m'enveloppe.

Le lendemain soir, tard dans la nuit, le long de l'avenue Paul-Langevin terriblement méconnaissable de tranquillité due au pont du 1^{er} mai, trois filles marchent comme si le monde leur appartenait. La journée entière n'était que patience en attendant ce moment.

Nous déambulons comme d'autres font des pas de deux au rythme d'une valse, entrant et sortant des projections couleur ocre des lampadaires. Au carrefour du parc, le terre-plein du rond-point est jonché de fleurs. Parmi ces fleurs, des têtes de tulipes se dressent par centaines. En l'absence de circulation, nous traversons sans soucis, et nos pieds viennent se cogner au petit mur. Louise nous entretient sur la façon de nous y prendre, et s'y met aussi vite. Elle s'applique à se déplacer autour des lits de fleurs, là où la terre est nue, et dans laquelle ses chaussures s'enfoncent comme dans une moquette de luxe. L'envie me prend d'en faire autant, mais je me dis que quatre pieds causeraient moins de dégâts que six et je reste sur le bas-côté.

— Ça va, c'est marrant. C'est comme marcher dans les dunes, dit Louise, et Marline lui fait écho.

De la poussière vole jusqu'à moi et instantanément exalte l'odeur sèche de la terre. Mes narines me chatouillent. Marline s'avance, une tulipe dans chaque main. Avec une intention évidente pour le jeu, elle donne un coup de pied dans la terre, éclabousse généreusement mes chaussures. La chaleur me monte au visage. Une voiture klaxonne interminablement le temps que ses phares nous éclairent. Un sourire narquois relève son visage. Je fais semblant de ne pas l'avoir remarqué, refuse de me laisser prendre à son jeu, lui prends les tulipes et lui demande de faire attention la prochaine fois. Équipée de mes mitaines faites en sacs plastiques, je retire la terre des racines puis je glisse les fleurs dans le sac de supermarché. La lumière ocre des lampes de nuit, sur fond de bâtiments et d'arbres, installent un étrange volume de langues et d'oreilles en lieu des tiges et des coupes de fleurs. Les ombres voyagent comme des insectes sur le terre-plein de fleurs. Je les imagine se transformer en espèces à craindre, dangereuses, se levant sur des pattes grand-guignolesques, et s'associant dans une attaque en masse. Les représailles nous écraseraient au sol.

— C'est super facile de les enlever.

Tu recevras la pareille de ce que tu fais aux autres.

— Cadenza ? Cadenza ?

— Hum ?

— T'es en train de rêver encore ?

— Aux fleurs et aux insectes qui vont nous avaler.

— Ah, ah ! Super drôle.

Une voix menaçante nous arrive. Je me retourne. Un petit maigrelet au pas militaire crie qu'il va alerter la police. Marline lui lance qu'on n'en a rien à foutre. Louise lui annonce qu'ils mettront des plombes à se pointer. Il poursuit sa marche vers la rue Paul-Langevin, au bout de laquelle, quelque part près de la cité Langevin, se tient un petit commissariat de quartier.

Louise me fout deux tulipes dans la main et s'éloigne de nouveau dans le terreau noir.

Les dégâts m'horrifient après qu'elles aient enjambé le petit mur. Elles s'en rendent compte et décident d'y retourner et d'aplanir, comme elles peuvent, le fouillis des trous sans fleurs. Marline redresse quelques têtes, arrange et tape la terre autour de la racine. Une apparence plus lisse rend au rond-point l'apparence d'avoir été soigné.

Afin de préserver l'argent à l'abri des désirs, je le conservais à la maison dans mon meuble rose. Je ne pouvais donc pas rester dormir chez Louise. Je n'avais pas résisté à l'occasion de faire une petite bêtise. À cause de cela, je me retrouvais à faire une marche solitaire de trente minutes dans les profondeurs obscures de la nuit banlieusarde en compagnie de vrombissantes peurs et d'invisibles énergies qui couraient après moi.

Louise et Marline m'accompagnent jusqu'au pont. Nous nous rappelons à l'une et à l'autre notre plan pour la journée du lendemain. Marline et moi nous rappelons à Louise de bien mettre les tulipes dans de l'eau, dans l'évier peut-être. On me dit d'être à l'heure. Joël Demaison arrive toujours à l'heure pile ; à six heures, il sera là, ponctuel. Il nous rendait service en nous conduisant jusqu'à Rungis. Nous avons intérêt à ne pas le faire attendre. Il n'allait pas faire entorse à sa règle.

Puis je crois que j'ai couru jusque chez moi.

Quelques heures plus tard, matinale, je me trouve de nouveau chez Louise, les cinq cents francs en sécurité sous la fermeture Éclair de la poche supérieure de ma veste. Louise a eu une panne de réveil. Elle se jette sous la douche après m'avoir ouvert la porte. Dans la cuisine, une autre catastrophe : les tulipes dans le sac en tas sur la table – on dirait des épluchures de légumes. Au commencement de ma marche, j'avais ressenti une angoisse à l'idée de débarquer chez elle si tôt, en semaine, et de me voir confronter à sa mère qui partirait pour son travail. Je ne m'étais pas attendue à cette négligence. Ni à devoir traîner seule dans sa cuisine dans un silence peu familier ici. Je n'ai pas dormi quatre heures pour ça ! Une boule me monte du cœur. Quel sacrifice ! En quoi je lui importe, de la façon dont elle a traité ces fleurs ?

Une débilité m'envahit au bout de ces questions. Je jette ma cigarette dans l'évier, je prends un verre sale pour me servir de l'eau, et j'ouvre le robinet d'eau chaude puis y égraine du café instantané, j'y ajoute du lait. Je vais jeter un œil dans le couloir qui mène aux chambres et à la salle de bains. Un crépitement d'eau m'informe qu'elle est toujours sous la douche. Je ne dis rien, je m'installe dans le canapé du salon, pose mon verre sur la longue table, rapproche le cendrier et allume une autre cigarette. À travers la baie vitrée, une lumière laiteuse complète les branches et l'angle du bâtiment d'en face. Je suis tentée d'aller sur le balcon, de m'appuyer sur la balustrade, et de me réfugier dans cette vue comme lorsque l'envie de skier me quittait et que je sortais du café et que je me posais face aux montagnes enneigées à La Condamine-Châtelard où j'allais en colo à toutes les vacances de février. Le faire comme si je contemplais la beauté, non pas d'un paysage, mais d'une vie tranquille, cracher la fumée de ma cigarette dans l'air naissant du jour. Alors que je hais le matin, me réveiller, me lever tôt, retrouver les choses de la veille encore plus vieillissantes alors que je me sens incapable de comprendre quoique ce soit de ce qui évolue autour de moi. Ce matin-là, marcher dans l'air fin m'avait fait penser à un funambule en équilibre. Il progresse pas à pas et se fout lucidement du vide au-dessous. L'image m'a troublée dans mon attente inepte.

Je me lève puis me rassois. Le bruit de ma manipulation de la porte vitrée pourrait réveiller la mère de Louise. D'habitude, elle se lève tôt, elle serait en train de se préparer pour aller à la Maison de la radio. Nous l'avions souvent rencontrée en sortant de boîte. Ou lorsque nous passions la nuit sur le canapé à fumer des pets, à nous remémorer nos aventures, à discuter de nos choix, à se les argumenter. Au bout d'une de ces nuits blanches, elle nous avait saluées avant son départ et un instant plus tard elle avait appelé Louise par ce côté du balcon et lui avait demandé de lui envoyer son briquet qu'elle avait oublié sur sa table de nuit. Après qu'elle l'ait lancé, Louise l'avait regardée s'éloigner, puis toute excitée, nous avait appelées sur le balcon pour venir voir sa mère et le père de Marline qui prenaient ensemble la rue qui débouche sur l'avenue du Parc. Ce jour-là nous avons constaté qu'ils étaient tous les deux semblables : petits et fluets.

Louise et Marline ont tant de choses en commun, tout un chargement, alors que moi, moi, je passe mon temps à des allers-retours entre appartements pour ce qui me semble une incruste de quelques heures avant de me retrouver dans la case des chiennes ! Malsain, pour sûr, à moins que je teste la corde de résistance, un bien piètre stratagème. Et dans cette impasse, des picotements assaillent mes narines. Je retiens mes larmes, presse mes paupières. J'en ai gros sur le cœur, je le sens, ça remonte jusqu'à ma gorge. Je prends une gorgée de café. Je me remémore ce qui nous avait rapprochées au début : un jouet que j'apportais toujours avec moi, même si je venais de commencer la sixième. Un jour, c'était un élastique, pour sauter à l'élastique, de la cheville au haut des oreilles (protégées par les mains dont le pouce écartait à peine le couloir ainsi réduit de l'élastique) et qui nous permettait de tester jusqu'à quelle hauteur nous étions capables de plier nos jambes dans un saut. Un jour, c'était des craies, avec lesquelles nous écrivions des noms avec les signes *plus* et *égal* pour emmerder les nommés. Très souvent une balle de tennis. Et puis un jour, un spray, cette petite bouteille en plastique de liquide nasal. Je me suis amusée avec ce flacon jusqu'en cinquième. J'adorais que ma victime ne sache pas d'où l'eau avait giclé. J'appuyais et je refermais mon poignet dessus avant que le jet forme un arc et atteigne sa cible. C'était si drôle que je l'ai aussi utilisé en

classe. Et le jour où un prof m'a chopée, tout le monde a cru ce qu'on leur avait dit. Parce qu'au départ j'avais demandé à mes copains qui étaient dans la connivence de ne pas leur dire d'où venait l'eau, puis des outsiders de mon clan m'avaient repérée et balancée, mais les victimes ne croyaient pas qu'une minette venait à l'école avec un spray et s'amusait à ce jeu. Pas une nana, ce n'était pas faisable dans leurs petites têtes. Louise, Nourredine et Césarino aimait bien quand je rapportais la balle de tennis. Et puis, en cinquième, je ne pouvais plus me détacher de ma casquette de marin. Elle était moins belle que celle que je porte. Elle a, pour ainsi dire, remplacé la balle de tennis qui revenait cher au bout du compte. Quelqu'un de notre groupe, je crois bien que c'était le petit frère de Nourredine – je ne me souviens plus de son prénom, on l'appelait Titi, comme l'oiseau qui va sortir, à cause de son sourire amusant – a pris ma casquette et n'a pas voulu me la rendre. Louise la lui a demandée et j'ai tenté de l'arracher de ses mains et vite elle s'en est débarrassée en la lançant à Césarino, et moi comme une luronne j'ai couru sur lui, mais comme Louise s'est acharnée à ce que je ne récupère pas ma casquette, elle m'a fait tourner en bourrique. Elle transformait les défis en jeux. N'importe qui venait à son secours lorsque j'agrippais mon chapeau et qu'elle ne voulait pas lâcher prise. Ou alors elle lançait la casquette en l'air et criait un nom et vlan, une guerrière et un guerrier s'élançaient pour être suprêmes. Les disputes qu'on a eues à cause de cette casquette, elle et moi ! Elle était sans peur et, dans ce cas précis, sans gêne. Un jour, elle m'a avoué, parce que je marchais dans son jeu, elle aimait ce jeu, elle admirait ce côté sport en moi, et j'essayais d'en tirer la leçon. Je n'arrivais pas à feindre le détachement, l'indifférence, comme dit Jean-Jacques Goldman. Peu de temps après qu'elle ait quitté le collège Descartes, elle m'offrait la casquette de marin, vrai de vrai, bien épaisse et avec la double corde en haut de la visière, sur laquelle j'ai coincé des pin's ronds de Bob Marley, et le jour où elle m'a offert cette casquette, j'ai adoré parce qu'elle la portait, je l'ai complimentée et elle m'a dit : « Tiens, elle est pour toi. » J'avais treize ans.

Deux ans et demi que nous nous connaissons. Et maintenant ce projet de grandes : passer des vacances rien que nous trois ensemble, et nous débrouiller pour l'argent à dépenser sur place. Je

tenais à ce qu'il aboutisse, ce projet, je comptais sur elles. Cependant, la vue de la soupe de tulipes et sa négligence ... je doutais de notre réussite.

Apparemment, Esther était la coupable. Louise lui avait confié le soin de se charger des fleurs, elle ne voulait pas faire attendre Fabio qui était en voiture avec un pote et proposait de la sortir. De son humble opinion, Esther accepterait de remplacer les fleurs par un bouquet frais. Je n'arguais pas plus avant.

L'air fin du matin s'était alourdi d'une chaleur montante, et le bleu du ciel palissait, augurant d'un beau jour pour en acheter, justement, des fleurs, du muguet du printemps.

Comme je m'assois dans la 504 Peugeot blanche de Joël, le froid de la tôle me fait trembler. Je m'éloigne de la porte, me pousse jusqu'au milieu de la banquette arrière, et frotte mes mains que je glisse entre mes cuisses.

— T'as froid ? me demande Joël.

— Ça va aller, lui dis-je.

Puis, peu caractéristique de moi, alors que la voiture prend du terrain, j'entame une conversation avec lui. Quelle idée m'était passée par la tête ? Le résultat faillit me faire éjecter de sa voiture.

— Elle est pas mal quand on roule pour une vieille voiture. Je parie qu'elle est plus vieille que nous trois ?

— Putain ! Cadenza, qu'est-ce que t'as contre les mecs qui aiment leur voiture ancienne ? Hein ? Si tu veux un pari, moi, je t'en donne un de pari.

Il se tourne vers moi. Ses deux yeux clairs m'entaillent l'esprit.

— Tu veux parier quelque chose de profond ?

Je regarde Marline d'un regard plutôt stupéfait. Louise rigole, et son amusement secoue son siège avant. De sa voix rauque de fumeuse matinale, elle dit : Ça l'a fait taire ce que tu lui as dit. Ah, ah ! Maintenant, elle sait plus quoi dire pour ne pas te vexer.

— Me vexer, moi ? Il en faut plus que ça pour me vexer, Louise. Rends-toi plutôt compte que tu traînes avec une fille qui sait pas parler aux hommes. Hein ?

— Tu vois pas plus loin que le haut de tes joues, toi alors.

— Quoi ?

Il s'élève pour être visible dans le rétroviseur intérieur.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

D'un mouvement rapide, il se tourne vers moi. Le blanc de ses yeux vrille de fureur.

— Répète ce que t'as dit.

— Joël, la route ! dit Louise.

La ligne blanche centrale coupe en deux le pare-brise. Joël redresse son volant, rétablit le véhicule sur la droite, ralentit et se gare près d'un caniveau. Il tire sur le frein à main, et d'un regard impérieux me cible comme si j'étais une criminelle. Mon cœur pousse d'un cran. Putain ! me dis-je, ça aurait été mieux d'ignorer sa remarque. Après tout, ce n'est pas la première fois qu'on me dit que je ne sais pas parler aux hommes. L'insulte a un antécédent. Lorsque je quittais la voiture d'un type qui nous avait pris en auto-stop, il m'avait dit exactement la même chose. Je n'avais eu aucune idée de ce qui avait bien pu le renseigner sur moi, je l'avais à peine salué. Et donc après, j'avais demandé à Marline et à Esther ce qu'elles en pensaient, et pour quelle raison il m'avait dit que je ne savais pas parler aux hommes. J'ai dû être déçue de leurs réponses, car elles ne m'ont fait aucun effet. « Tu n'étais pas joyeuse, tu ne faisais pas la conversation. Il était clairement mal dans sa peau et moi je l'ai vu tout de suite », me dit Esther.

— J'ai dit que tu voyais pas plus haut que tes joues. Voilà ce que j'ai dit.

Et je me tourne vers la vitre. Putain de bordel de merde ¹³!

— Argh, argh !

Son amusement est sans égal.

¹³ Injure favorite de ma mère.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demande Louise.

— Une connerie. Laisse tomber, répond-il en tournant une manivelle bruyante.

Sa vitre s'abaisse et sa voix s'éteint dans un gloussement. Puis le moteur redémarre, un changement de vitesse et un levier, et la voiture roule à nouveau. Louise fait le commentaire de l'innocence totale de ma remarque, puis entre la paroi de la voiture et son siège elle me demande si ça va.

— Quoi, elle pleure ? dit-il.

Évidemment, Louise éclate d'un rire.

— Mais elle va pas pleurer pour ça. Vraiment tu la connais pas, Joël. C'est pas son genre.

Quel cliché ! Et pourtant, si je suis honnête, je dirais que sa remarque et ses regards brutaux m'avaient retournée. Et je m'attendais à ce qu'il s'excuse, ou du moins qu'il fasse montre de regrets, qu'il me dise qu'il ne pensait pas ce qu'il avait déclaré, que je n'étais pas comme ça. Je méritais autre chose que sa violence, la violence des mecs.

Je rumine mon malaise. Les H.L.M. défilent derrière la fenêtre, puis des pavillons, puis la Z.A.C. de Butagaz. Nous approchons de l'embranchement vers l'autoroute. Silence Cibi.

Y a-t-il une différence entre un garçon et un homme ? Angélique, par exemple, une copine du collège, son petit ami a vingt-trois ans. Elle dit qu'il est le meilleur mec avec qui elle soit sortie. Denis Deux m'a menée à la renverse dans la chambre de Esther jusqu'à son lit et, face à face, je lui en demande la raison il me dit : « Pour rien. » J'étais debout et je parlais à Esther alors qu'il se tenait près de la fenêtre et voilà t'y pas que ses mains m'enserrent l'estomac et que mes jambes s'envolent ! J'ai atterri plutôt raide sur le lit, sous une voix qui m'a dit : « Ça va ? » J'ai eu l'impression qu'il souhaitait me posséder, mais qu'en fait il n'en avait pas les ingrédients. Et lui, Joël, l'aîné de deux sœurs, il m'insulte.

L'insulte me hantait. J'en faisais une affaire de dignité dans ma tête. L'été dernier, Louis Camara, du même âge que Denis, vingt-deux ans, et moi on est sortis ensemble et ça s'est bien

passé. On allait au parc, on se tenait la main, on flirtait, c'était doux. Il me faisait des petits baisers près de l'oreille, j'aimais ça. Et puis du coin de l'oreille, il se recentrait en plein visage et je l'enrobais de mes yeux, ses lèvres, sa peau. Mais depuis quand en plus de cela je dois être joyeuse ? Est-il un homme celui qui s'attend à ce que toutes les femmes se ressemblent et se mettent à son service, lui et ses pantoufles ?

Je ne décèle pas ce genre de démente chez Jibril. Je me demande s'il en a une d'ailleurs. On en a tous une, je crois. Je le vois bien chez les autres, car j'ai commencé à le voir chez moi depuis que je fréquente la tour assidûment, notamment la démente de me faire attaquer par un mec. Envers Jibril je n'ai pas de réserve : je converse avec lui, lui pose des questions sur ce qu'il fait, ses goûts, ses préférences, même lorsqu'il me déclare que j'ai une drôle de façon de dire les choses. Je le fais avec humour, pas de la bile. Le langage avec Jibril est savoureux, je le digère tout de suite. Mais je ne le vois que très rarement, et toujours par hasard, sur le parking de la tour, etc. Et avec les mecs qui traînent au café Les Quatre Vents, les Manu, Serge, Kader, et qui me posent des questions sur ma scolarité et sur le collège Descartes. Et en particulier sur l'inoubliable chef des surveillants, Mme Arousse : « Tu peux dire tout ce que tu veux sur cette dame, mais tu peux pas dire qu'elle avait pas du cœur. Elle voyait directement en toi quel était ton problème, et les circonstances que tu devais affronter chaque jour. » Leur maturité ne m'impressionne pas. Je cause avec eux par politesse. Ils ne m'évitent pas quand ils me voient. Et pourtant, quand je leur parle ce ne sont pas les dénigrement intérieurs qui manquent. Pourquoi m'a-t-il regardée chelou tout d'un coup ? J'espère que j'assume. Il ne faut pas que je parle trop. Il m'a dit que j'étais trop timide la dernière fois, j'espère que je m'améliore à ses yeux. Et la plus fréquente de toutes : peut-être qu'il trouve que je ne suis pas assez féminine. Pas assez féminine. Féminine. Féminine. Ah, celle-là, qu'est-ce que j'en entends parler, qu'est-ce que je me la coltine en rabat-joie ! Qui est-elle ? Celle aux cheveux longs, aux ongles vernis, au visage peinturluré, et talons hauts pour tout accentuer ? Qui est féminine ? Qu'est-ce qui est féminin ? Si ça se trouve, je suis probablement féminine exactement en l'absence

de mecs, à l’abri de leur obsession pour mon physique, de leur regard pervers. D’où et de qui tient-on une féminité ? De garçon manqué plus jeune, je suis passée à cette indéterminée – enfin, déterminée par moi, mais insatisfaisant pour les autres, à en croire ces chieurs. De toute façon, sous l’instrumentation désordonnée des mains géantes de mon père, j’ai été aveuglée émotionnellement, retardée psychologiquement – je perçois difficilement la gentillesse des hommes, la violence est ce que je vois en eux, et donc devenir un attrait pour eux ne m’intéresse que par ricochet, par les amies.

IX

Pandémonium

Le bercement du voyage, la coulée de vitesse sur l’autoroute, malgré les petits cahotements, et bien sûr le clapotis des discussions dans l’habitacle alourdissent mes paupières. Je glisse dans un sommeil comme dans une pâte à pain. Une fantasmagorie se met en place. C’est bien bizarre. Il y a un drapeau ; et pour ce frêle objet, un pandémonium aux proportions barbares se déroule dans le noir de mon mental. Des cris, des luttes, des déclamations forcenées – avec la verve de combattants – entre des noirs et des blancs s’opposent pour l’ascendant du tricolore. Des gens se défient l’un l’autre nez à nez. Le conflit résonne entre mes oreilles comme au cinéma.

— Égalitaire de mes fesses, hurle l’un, comme dans les images que j’avais vues des barricades de Mai 68 à Paris.

— La devise est une hypocrisie, lance une femme équipée d'un tonneau rempli d'eau.

— D'une conjoncture, on a transformé la misère en structure, annonce un petit gars en culotte courte.

— Ouais, ouais. Et y en a assez maintenant.

Des images de ma vie au Dahomey s'y entremêlent. Puis les membres de ma famille s'installent, attachés un à un par les coudes. Chacun d'entre eux me regarde droit dans les yeux. Une intensité de feu les anime. Certains clignent des yeux. Le cercle qu'ils forment s'agrandit en une immense roue de souvenirs. Puis les visages se tournent vers un personnage solitaire, plus loin en dehors de la route, seul sur le macadam. Mon père. Il est le plus haut de taille, plus noir que l'océan, avec les traits tirés, mais fins comme le petit poisson dowevi. Il palabre, jacasse ses convictions à qui veut l'entendre. Pas loin de lui, des révolutionnaires portent une flamme au drapeau. Mon père pointe son doigt vers le drapeau, puis, d'une manière plus déterminée il pointe le ciel et prend le Tout-Puissant à témoin. *Mao na kpon...*, il parle en fongbe, prononce des mots d'espoir, puis il se gifle la poitrine comme pour dire que son cœur y est vivant et tout à sa requête. Il embrasse son doigt, l'érige de nouveau en témoin, se penche au sol, ramasse quelques cailloux, les observe, les frotte de ses deux mains puis les jette à la volée. Que la volonté du Tout-Puissant se répande, semble-t-il signifier. Ou alors l'entier contraire. Je m'en fous. Je suis maudit alors après coup, à quoi bon. Sinon, n'aurait-il pas tout simplement reposé les cailloux tranquillement ? Et que leur a-t-il dit, à ces cailloux, si ce n'est : qu'est-ce que vous foutez ici ? Je suis déjà assez maudit sans que, en plus, vous rendiez ma route impraticable¹⁴.

— Cadenza ?

Compte à rebours jusqu'au jugement dernier. C'est urgent, détergent. Le paternel *versus* le maternel. Pour cette bataille l'orgueil sera le conquérant, l'orgueil mal placé avec sa fonction mâle. Et le maternel n'aura qu'à aller se coucher, muselé par sa fragilité.

¹⁴ Ma mère et sa meilleure amie, Arlène, usent de cette justification pour leurs échecs : « Je suis maudite. »

— Cadenza ?

Compte à rebours jusqu'au jugement dernier. C'est urgent, détergent. La naïve *versus* la filoute. Sans motifs ultérieurs, écrase-les, petite. Moi, Justice, l'outil des justes, à vous tous je vous le dis : Levez-vous. La naïve et la filoute se marrent. Cadenza ? Alors Justice décolle et prend son envol vers l'aérosphère. Oh Tout-Puissant ... Une traînée de couleurs tourbillonne à son train, démolit des murs, éparpille les mensonges, et tel un explosif dans une boîte de puzzle, fait éclater toutes les limites à vue. Des cargos de débris s'amoncellent. De la fumée en quantité traumatise l'atmosphère. Derrière ces montées grises, des figures humaines se détachent, titubent. Certaines portent des robes à fleurs et certaines des salopettes. Les figures en salopettes se courbent et s'enroulent autour des fleurs.

J'ouvre les yeux et, dans la confusion de mon rêve, je me cogne à quelque chose, j'entends qu'on m'appelle, je lance un regard par-dessus mes épaules, et Marline se tient là, un peu avancée sur la banquette. Je les inquiète, apparemment je n'arrête pas de marmonner. On n'est pas encore arrivés, non. La radio est en marche pour faire passer le temps. Mais pas de la musique comme avec Fabio, du bla-bla-bla, dans lequel j'entends parler d'un projet présidentiel de construire une pyramide tout en verre. J'entends ma grand-mère : On aura tout vu. Puis expliquant que je me rendormirais bien, je reprends ma position. Une pyramide de verre, est-ce possible ? Ici, en France, tout est vierge pour moi, sans indicateurs ni signalisations de quoi que ce soit. De la prise de tête, quoi. Oh, oui c'est possible !

X

La vente

« Woan woan woan. » Le bruit traînant double mon impression du monde alors que je me débarrasse de mon sommeil. Je m'assois pleinement et étire mes bras devant moi et, dans ma lancée, m'étire complètement du dos jusqu'aux reins en faisant des bruits de souris. Le lion s'est échappé. La voiture est arrêtée, et seule Marline s'y trouve. J'ouvre la bouche pour parler, mais la salive me fait défaut. Je suce l'intérieur de ma bouche, de mes joues, et je lui dis que je suis une lionne, pas un lion, et que j'ai soif et que j'ai faim.

— On n'a pas arrêté de t'appeler, Cadenza. J'ai même levé ton bras pour te réveiller. Mais rien à faire. Tu l'as rabaissé en grognant et c'était tellement drôle que je l'ai refait, mais ça n'a rien changé.

Je réfléchis et j'essaye de me souvenir ; l'intrusion physique ne me revient pas. J'essuie le liquide de sommeil de mes yeux. Des ronds rouges, jaunes, verts tourbillonnent, s'enfoncent dans un tunnel noir sans fond, m'aspirent tel un tissu prêt à être plongé dans de la teinture.

— T'étais si fatiguée que ça ?

Je lui raconte le tourbillon de couleurs et avance qu'on doit faire cette expérience lorsqu'on naît. Ma chère amie me dit qu'elle n'en sait fichtre rien, mais qu'elle posera la question à son frerot.

Le ciel était d'un azur épatant.

— C'est sympa de ta part d'être restée, Marline. On est où ?

— Sur le parking du marché de Rungis.

— Okay. Et le marché, il est où ?

— Dans la tour là-bas.

Marline étend son bras entre les deux sièges avant. Je regarde, un peu penchée. Par-dessus le toit des voitures, un gratte-ciel élevé sur une plateforme de marches est la seule chose que je vois.

— Putain, c'est immense ! dis-je.

— Joël a dit que c'était le plus grand marché international.

— Ça veut dire quoi international ?

— J'en sais rien.

— Ça me rappelle une chanson qu'on chantait après le salut du drapeau au pays. Ça faisait *L'Inter... na-tio-na... a-le... sera... le genre... humain.*

— On sort un peu ?

Je suis trop dans le coaltar pour faire le rapprochement entre sa réaction et mon bout de chanson. J'accepte et ensuite je la regarde appuyer sur la fermeture de chaque portière sauf la nôtre.

— Si je ferme la dernière, on pourra pas y rentrer.

— Il t'a pas laissé les clefs ? Bof ! De toute façon qui voudrait d'un tel cageot ? Non. On sait jamais. Peut-être qu'on ferait mieux de rester dans la voiture.

— Cadenza, putain, arrête de flipper ! Y a rien à craindre, c'est un parking sécurisé. Cadenza, attends !

— Deux secondes.

Je cours vers la voiture, ouvre la portière, me baisse et tâtonne l'endroit où j'étais assise.

— Qu'est-ce que tu fais, putain ?

— J'ai perdu l'argent, lui dis-je.

— L'argent du muguet ? Mais non. Louise l'a pris avant de partir. Tu penses bien.

— Ah ouais ?

Je m'assois pour récupérer mes esprits, comme on dit.

— Ben oui bien sûr. Suis-je stupide alors.

La tête me tourne et la voiture se balance dans le tourniquet. Je pose ma main sur mon front.

— Putain de bordel de merde ! dis-je. J'ai pas peur de la police, mais d'un gars comme lui.

— C'est pas la même chose.

Au loin, à ma droite, les silhouettes de Louise et de Joël se dégagent d'entre les cuirasses de voitures. Ils marchent côte à côte. Joël porte trois cartons empilés dans ses bras, et Louise un seul, avec un sac d'où dépasse un tube. Si j'avais pu prédire ce qui allait m'arriver, j'aurais détourné le regard. Leurs rythmes mesurés et accordés, alors qu'ils parlent, leur donnent un air complice, comme des amoureux, comme des parents. Quelque chose de digne se dégage de leur port de tête et de la façon dont ils se regardent de temps à autre. Je ne vois aucune tension chez lui, le blond de ses cheveux brille comme le soleil ; et son visage à elle est très expressif, surtout dans ses pommettes. Leurs silhouettes croissent et glorifient cette intimité. Dans mes oreilles une sonnerie retentit puis se bloque. Dans ma poitrine, Joël et sa stature de mec empiètent sur mon courage. Je vais chercher un second souffle au-dehors, penchée comme quelqu'un qui a mal. Une barre s'est plantée au travers de mes intestins. J'ai l'impression que je vais m'écrouler. Heureusement, la voiture est là pour me récupérer. Entre mes jambes une humidité m'interpelle. Je fais comme si de rien n'était lorsque Marline me rejoint et que nous les accueillons ensemble à leur retour.

Un sac de boulangerie pend aux doigts de Louise. Elle nous a acheté des pains au chocolat. Je n'arrive pas à décoller du corps de la voiture. Quelque chose en moi se durcit. Le froid de la tôle sans doute. Je retourne m'asseoir, les pieds sur l'asphalte et non dans la voiture, comme ça, il ne peut rien dire, et je dévore le pain au chocolat dès qu'il se trouve dans ma main. Marline demande à voir les tiges. Joël pose les boîtes sur le coffre arrière et enlève un couvercle. Je les rejoins. Des feuilles effilées et vertes comme les prés embrassent des mini-cloches blanches.

— Putain, que ça sent bon !

Dans mes narines, le parfum voyage avec la fraîcheur des longues feuilles vertes. Et le chocolat que je mâche se mêle et alourdit la bouffée parfumée.

— Ça a coûté combien en tout ?

Louise nous décrit le marchandage dans lequel elle s'est hasardée avec les vendeurs, quoique beaucoup avaient déjà liquidé leur stock.

Je plonge une dernière fois mon nez dans le lit de fleurs.

— On fait des parfums de cette senteur-là. Tu le sais, quand même, me dit Joël.

Je lui lance un oeil froid.

— Oh ! je t'ai pas vexée, quand même ?

Je l'ignore et je finis ma viennoiserie¹⁵. Si je n'avais pas été dépendante de lui pour mon retour, je l'aurais taillé comme une pierre. N'empêche, Louise lui fait la remarque que ça n'a rien à voir (sentir un flacon de parfum et sentir la fleur dont il est extrait), et il l'a bien pris parce qu'il sait que « ça n'a rien à voir » est son leitmotiv¹⁶.

La radio accompagne notre trajet de retour. Des nouvelles, des annonces, des jingles et pas de musique. Les mots des journalistes résonnent comme des pistolets parfois. À la tour, nous ajoutons aux cartons et au tube de papier d'emballage dans le coffre deux seaux et une table de camping, puis nous repartons, cette fois-ci pour le marché du Centre.

Même si je suis positionnée le long du trottoir avec des bouquets en main bien en vue, cela n'est pas suffisant.

— Regardez ce muguet tout frais coupé des bois, mesdames, messieurs.

Je l'ai déjà fait avec mes tantes au marché Dantokpa de Cotonou ; l'une vendait du café en grains, une autre de l'akassa – cette pâte cuite à la vapeur dans des feuilles de banane, et une troisième vendait des bijoux en or neuf carats, mais avec elle pas de racolage.

— Du parfum des vallées, mesdames, messieurs. Dix francs les trois brins. Ajoutez-y une tulipe pour quinze francs. N'est-il pas beau mon muguet, madame ?

Je tends mon bouquet au hasard. Les gens l'évitent en passant.

¹⁵ Depuis son stage en boulangerie, Louise utilise toujours ce terme pour désigner un produit de boulangerie autre que le pain, à base pâte feuilletée et vendu à la pièce (croissant, chausson aux pommes, pain au chocolat, etc.).

¹⁶ Répertoire de ma mère. « Elle avec son leitmotiv : je le veux maintenant. Donne-moi-le maintenant. »

— Un bouquet pour vous, monsieur ? Vous, madame ?

Mais je doute que les passants entendent mon appel au-dessus du tumulte. Nous sommes nombreux à faire du muguet la star du jour. Des flux de végétation et des ascensions de textures en tout genre – plastique, velours, pétales –, en des formes de petits bras d'enfants autour d'un rhododendron, ou à la louange de la tête carrée de la tulipe, sous cellophane ou à l'air, des étalages flamboyants irradiants de beauté tels des bijoux de verre. Il me semble que tout le monde souhaite échanger quelque chose pour une participation au « muguet du 1^{er} mai ». Je dois aussi surpasser le brouhaha de la circulation des véhicules. Louise me dit que dans cette rue, seuls les véhicules autorisés ont le droit d'y accéder. J'ai du mal à le croire : il y a des véhicules qui ne déchargent rien et stationnent sans raison. Du petit parc qui fait le coin, les moteurs de scooter s'affolent. Sur le parking du *Prisunic* des engins vrombissent à tout casser comme s'ils étaient en compétition avec les haut-parleurs du supermarché. Une musique de fanfare des plus bruyantes diffuse des sons sur lesquels, il fut un temps, Louise dansait en majorette, je lui ai dit pour me moquer. Et puis, bien sûr, il faut ajouter à ce carnaval, non pas les transactions entre vendeurs et clients, mais les beuglantes commerciales. Chaque vendeur cherche à s'isoler du tumulte. Je ne suis pas la seule à apostropher à chaque passage.

— Du muguet pour vous, tout frais des bois, mesdames, messieurs.

Le pot-pourri professionnel sophistiqué de certains étalages m'épate. Nous, nous nous contentons des deux seaux sur la table de camping. Le progrès en nombre de bouquets prêts à la vente est lent, et pourtant cette tâche absorbe bien Louise et Marline. Elles emballent sans répit, ce qui est très bizarre. En effet, je n'avais jamais vu Louise se faire absorber par une tâche (elle s'en défait d'une pichenette de ces morveux mal fagotés), et malgré sa capacité à nager sous l'eau toute une longueur de la piscine, je vois mal Marline emballer quoi que ce soit sans répit. Mais elles s'activent. Je me dis que nous n'allons pas récupérer notre mise. Le stock va nous rester sur les bras. Nous allons perdre de l'argent. Tout cela avec la menace de la police en civil. Et je dirais que

nous avons au moins encore une centaine de bouquets à préparer. L'emballage n'est pas une mince affaire, un brin, trois brins avec ou sans tulipe. Moi qui chaque année à Noël assiste ma mère dans l'emballage des cadeaux de toutes mes sœurs, et parfois quinze paquets chacune, j'avais anticipé un jeu d'enfants. Il m'a été prouvé le contraire. Lorsque j'ai pris le bouquet que je venais de faire, les fleurs se sont échappées. Et la tulipe que j'avais eu la vanité d'insérer, du siège de mon poignet me cria à la figure. J'avais utilisé trop de papier et ne l'avais pas assez tourné en diagonale, ce qui faisait plus de papier à nouer. Et à cause de cette épaisseur et de mon simple nœud – je m'étais dépêchée et avais négligé le double nœud – je n'avais pas enserré les tiges au-dessous. Louise m'a pris le tout des mains. Elle a déclaré inutile de perdre du temps à me perfectionner. De suite, j'ai proposé ma stratégie de crieuse. Le souvenir m'était revenu tout seul, d'un coup – ce coup pour rattraper ma défaite, et sans me soucier du présent contexte, je me suis laissée porter par la mémoire musculaire. À Dantokpa, la cohue est mille fois plus dense, plus bruyante, ce qui n'intimide pas les livreurs poussant une brouette grosse comme une remorque à percer la foule avec des « *I go I go* », un terme sans doute hérité du Nigeria, pays anglophone et limitrophe à l'est. Je les vois, ces messieurs : ils soufflent comme des bœufs sous la charge de leur voiture à bras qu'ils tirent par un cordage de tissus tressés ou d'une lanière de cuir coincés sur le front ou sur le torse biffé de sueur.

Pas de charrette ici.

Un « petit d'homme », comme il est dit dans *Le Livre de la jungle* de Disney – ma parole, plus petit que Mowgli – tend vers moi son cou surplombé d'un beau sourire.

— Vous pouvez me faire une fleur ? me dit-il.

— Une fleur ? Elles sont à dix francs les trois brins.

— Non, mais. Il faut que j'en achète une avec une tulipe pour ma maman et une pour ma mémé et une pour ma sœur. Bon, pour elle ça peut être n'importe quoi, c'est pas grave.

— T'as combien d'argent ?

Il me déroule le billet gris de cinquante francs. Puis il grogne.

— Mince. J'ai oublié mon père. Il faut que j'en achète aussi pour mon père.

Je lui explique nos prix. Ses doigts et ses yeux calculent. Puis, incroyable, il marchandé pour un restant afin qu'il s'achète des bonbons. Je sympathise avec son désir de bonbons, récapitule le compte et lui offre une réduction de cinq francs. Louise m'entend et s'interpose :

— Non, Cadenza, on vient juste de commencer. C'est à la fin qu'on baisse les prix. Dans l'après-midi.

— Il va dépenser quarante-cinq francs, lui dis-je.

— Non, c'est non !

Le petit garçon prend un regard curieux plutôt que déçu, à l'inverse de moi.

— Faut qu'on se fasse des sous, me dit Louise. Faut qu'on soit sérieuses là-dessus.

Après ce rappel à la raison, je relance mon cri à la clientèle. Un homme pèse son regard sur moi, comme qui dirait évalue mon potentiel de bonne commerçante. Ses vêtements sont aux couleurs de la terre ternie par le soleil. Au bout de ses bras, qu'il garde dans le dos, se balance un panier en rotin. Il est en short et pieds nus dans des sandales marron. Les beaux jours tardent, mais pour certains il n'est jamais trop tôt pour aérer les doigts de pied en public. Je suis un peu suspicieuse de ce qu'il va me dire.

— Elles ont une racine ?

Il bouge à peine son cou.

— Qui ça ?

Il secoue la tête.

— Vos muguets, pardi !

Je lui envoie un de mes regards de mécontentement.

— Monsieur, elles ne sont pas en pot, donc, évidemment qu'elles n'ont pas leurs racines.

— J'aime les planter moi-même mes fleurs. Voyez ? Et je me passerais bien de muguet en pot, en fait. Vous vendez ça à des prix exorbitants qui n'en valent pas la peine. Les fleurs ne durent pas pour autant plus longtemps.

Et il s'en va. Donc, au départ il avait hésité à me mettre ce crochet. Entre l'arc de ses jambes se balance, tel un lent désintéressement, son panier en rotin. Un ancêtre à la recherche de racines. La chanson *Going back to my roots* s'élève dans ma tête et coince entre mes oreilles mon slogan de vente de ce petit cadeau imprévu. Je déambule un peu, les poignets serrés autour de mes bouquets dont pas un n'est parti. Quoique, lorsque je contemple la forêt mercantile qui m'entoure, je n'ai pas à m'inquiéter. Ce sont des tonnes que certains vendeurs présentent au monde. Un plateau en particulier me captive, se distingue comme une résurrection : les bouquets y brillent, le vert y est épais comme une peluche, et en pots parés d'objets excentriques et biscornus : des boîtes de chocolats, le drapeau français, une poupée, un mini-moulin à vent. La nature mariée à l'artifice, contredite, et pour de piètres justifications, comme une compensation pour le cadeau périssable des fleurs. J'imagine le cadeau empilé sur les autres objets année après année, après la mort de la plante, domestiqué, dépolvé, comme pour un fétichisme de poupées en porcelaine. Des inanités¹⁷. Alors, c'est canoniser le vide comme ils ont canonisé Jeanne d'Arc. La propriétaire de cet étalage doit être une femme maniérée, fière de ses petites possessions. Je crois entendre la poule dahoméenne envelopper ses poussins. Le monsieur à la recherche de racines s'en approche et se perd dans de longs regards. Puis, il pointe et je vois quelqu'un se lever. C'est une femme. Elle secoue la tête et serre ses lèvres comme on peut dire non avec gêne. Elle est assez âgée ; je suppose que le stand est sa propriété. Deux clientes s'approchent, mais pas trop près, d'un pas dubitatif, puis s'approchent vraiment et vont jusqu'au bout d'une transaction, repartant avec un pot chacune dans leurs cabas. Le monsieur change de main avec son panier en rotin et désigne le coin extrême de

¹⁷ Le mot m'est venu, puis j'ai découvert que non seulement il existait, mais il correspond exactement à ce que j'entends par là.

l'étalage. La vendeuse a dû le déguster pour de bon avec des prix atroces ; il flanque sa main avec mépris au-dessus des pots et s'en va sans façon.

— C'est assez fascinant, n'est-ce pas ?

Je biffe du côté d'où est venue la voix. Une femme menue hoche la tête en direction du plateau brillant. Sa pause est aidée par une canne de bois noir. La lueur de ses yeux me scrute comme pour un assentiment.

— Selon la légende, commence-t-elle, puis elle fait quelques pas vers moi, Apollo créa la fleur de lis, appelé aujourd'hui muguet, dans le but de ramollir le mont Parnassus. Rendez-vous compte qu'il l'a fait afin que les neuf muses, avec qui il partageait sa vie, puissent marcher pieds nus sur le tapis vert de la montagne, sans heurter la peau délicate de leurs pieds.

Elle lance ses yeux au ciel, puis hoche de nouveau la tête avec un sourire. J'y lis une petite admiration. « Waouh » dis-je, puis je lui tends un de mes bouquets.

— Vous en voulez un ?

— Comme cadeau ! Oh, comme c'est...

— Non, il faut payer, madame.

— Belle plaisanterie. Merci.

Elle s'éloigne d'un pas, revient et me raconte que de toute façon elle a déjà acheté tout le muguet dont elle a besoin le jour d'avant chez une connaissance qui accomplit cette coutume chaque année, ce qui lui permet de repartir en meilleurs termes que lorsqu'elle s'était sentie vexée. Je profite de ce énième manque de business pour faire une pause. Je passe à la boulangerie et paie trois cannettes de coc, puis vais me tenir avec Marline et Louise, une cigarette au bec. Certes, il est encore tôt, à peine neuf heures, n'empêche, c'est lent. Notre répartition de bouquets est maigre.

Dans le brouhaha commercial, on entend mon prénom, et qui voyons-nous arriver ? Jibril grésillant d'enthousiasme.

— Qu'est-ce que vous faites, vous vendez du muguet ?

Il nous fait la bise.

— Ah ! Mais je me souviens, tu le fais chaque année avec Paulette. Mais toi, Cadenza, je m’attendais pas à te voir ici.

— Je constate que tu as déjà fait ton choix, dis-je. Et je vire mon regard vers son sac de jute multicolore d’où dépasse l’ornement en cellophane.

— Ouais, c’est ma mère, tu sais.

On demande de ses nouvelles, et de sa sœur. Elles sont en train de faire les courses au *Prisunic*. Comme il y a un monde fou, il préfère les attendre dehors, et comme il sait qu’elles vont être assez longues, il en profite pour regarder les ventes de cette fleur qui, soit dit en passant, est l’emblème national de la Finlande.

— Alors, toujours ensemble, vous trois, à ce que je vois.

Nous acquiesçons. Puis Louise et Marline reprennent l’emballage des bouquets.

— Je peux te parler deux minutes, me dit Jibril.

Louise et Marline se retournent, s’exclament de « oh » et me regardent m’écarter.

Je devrais nommer Jibril Leroy, comme dans *Fame*, la série télévisée des États-Unis sur les arts de la performance scénique. Leroy parce qu’il ose répéter avec moi la poésie de Claude Nougaro comme Patrick en sixième décortiquait avec moi les chansons de Renaud qu’il m’avait fait découvrir. Le roi parce que grâce à lui, j’ai quelqu’un avec qui argumenter la signification des chansons de Bob Marley. En fait, il est le plus capable de s’asseoir à ma taille. Un autre lien magnétique, qui me pousserait à l’élire chéri de mon cœur, est qu’il fréquente aussi bien les gens qui réussissent à l’école de la République que ceux qui l’ont abandonnée pour l’école de la rue. En dépit de sa bonne éducation et de ses bonnes manières, il peut jouer sur deux tableaux, au niveau langage et compréhension, comme moi. Et puis je ne peux m’empêcher de préciser, aussi, qu’il a une peau noire et pure, les yeux les plus fous, et un caractère généreux et sensible. Il aurait pu marquer la fin de mes souvenirs de mineure, si et seulement si.

Il se tient au bord du trottoir, sac de jute pendouillant du bras. Pendant une seconde, ses yeux volent au-delà de moi.

— Alors, t'es pas partie en vacances cette année ? dis-je, mal à l'aise par son silence.

— Si, je suis parti.

Les passants s'écartent, civils, respectueux, instillant un sentiment de différence en moi. Non que je souhaite qu'ils me ou nous bousculent ; l'ampleur est bien plus agréable, comme la fumée de ma cigarette.

— Avec mes cousins, on est allés une semaine à Grenoble. Dans les montagnes.

— La montagne ? C'est beau, la montagne. T'as fait du ski ?

— Pas assez de neige.

Son regard se pose à ses pieds. D'un geste gracieux, il glisse le sac de jute entre ses pieds.

— Ça te va mieux, me dit-il après s'être relevé.

— Qu'est-ce qui me va mieux ?

Il pointe ma tête.

— Sans la casquette.

D'un réflexe absurde, je tapote mes cheveux. Il rit, puis à ma moue de mécontentement, m'explique que le rire est parti tout seul, il ne voulait pas, il ne se moquait pas. Et aussitôt, il prend la gravité d'un prof qui m'interrogerait sur un cas à unique réponse et qu'il me faudrait surprendre : il me demande pourquoi je ne veux pas sortir avec lui.

— Quoi ? dis-je, confuse et me penchant un peu en diagonale, ne sachant pas s'il plaisante ou pas.

Sa question est si inattendue que les bouquets que j'avais repris en main après la cigarette deviennent intéressants... dans l'évitement de son regard. Néanmoins, il mérite une réponse. Quoique je ne comprends pas comment il peut dire que je ne veux pas puisqu'il ne me l'a jamais demandé.

— Tu ne me l’as jamais demandé, dis-je.

— Si.

— À moi ?

— Bon, okay, d’accord, c’était pas vraiment à toi, je peux pas dire ça. J’avais demandé à Esther...

— Esther ?

Je suis soufflée.

— Elle m’a dit qu’elle essaierait, mais qu’elle pensait pas que ce serait un oui parce que tu étais plutôt chébran Denis.

— Branchée Denis, moi ? Et elle t’a dit ça ?

Il répond par un hochement de tête, glisse ses mains dans les poches arrière de son jean et rive son regard sur le sac de jute entre ses jambes. Un passant à proximité sur la route cherche à éviter ses coudes. L’attitude de Jibril m’attire et me révolte à la fois subitement. Le col relevé de sa veste en jean délavé avec l’intérieur en peau de mouton, la cassure de cette teinte auprès de ses joues et de ses yeux foncés, l’épaisseur de ses cheveux impeccables, son assurance, tout cela, à la lumière de ce qu’il vient de m’annoncer, se déperit. Je l’imagine avec Esther sur l’une des barrières de la tour, elle avec une cigarette, volubile, se levant de temps en temps, et lui l’écouter principalement lui raconter quel genre de nana je suis.

— Okay, dis-je.

— Oui ?

Une énergie gonfle ma poitrine.

— Oui.

Il ramène ses deux mains et les frappe ensemble, puis d’une il m’attache à lui par la taille. Le mouvement est intelligent. Sa poitrine devient mon tambour battant, moi qui serre des deux poings les bouquets de muguet. J’ose le regarder. La douceur de ses lèvres sur les miennes l’immobilise.

— Ça me rend heureux.

Je ne dis rien et cueille un autre baiser. Puis je m'en remets, détends l'emballage froissé des mugets. Toute la peau de son visage se dégarnit. Je ne vois que ses yeux.

— Tu seras, hum, tu seras chez Louise plus tard ? Bon, ben, on se verra là-bas ? Je pense que j'y serai vers huit heures. Ça te va ?

Rendez-vous pris, il reprend sa route tant bien que mal parmi la foule.

Mon esprit est ramené à la réalité par les réactions et les visages ébahis de Marline et Louise : elles n'en ont pas loupé une.

Aux alentours de dix heures, les ventes décollent. Par moments, nous échangeons toutes ensemble d'un même geste de la monnaie avec nos clients. L'aspect modeste de notre stock est un avantage, certains clients nous le disent ; ils ne sont pas regardants sur la quantité et la qualité. Ils « respectent simplement la tradition », certains charmés par notre « bravoure » aussi.

De temps en temps, je touche ma poche qui se remplit, je me rassure. Et dès qu'il y a une accalmie, Louise et Marline se remettent à la confection des bouquets.

Avec l'heure du déjeuner, la clientèle se raréfie. Nous mangeons une salade de macédoine avec de la baguette et, dans l'après-midi, moins bondé, d'un commun accord nous nous séparons. Moi, je tiens le port pendant que Louise et Marline vont faire du colportage. Louise se tracasse un peu sur le résultat comparé aux moyens, car le colportage demande de la foi et de la patience, mais elle conclut qu'on sera ainsi plus vite informées de notre aboutissement.

— Après tout, ajoute-t-elle, le muguet est un symbole des vacances payées.

Dans son manteau mauve en coton, élastique à la taille et équipé de ficelles partout, aux poignets, au cou, et aux rabats qui peuvent se relever et s'attacher aux ficelles d'en haut pour former une veste courte style couveuse, avec des ailes ballantes du tissu replié, elle ressemble à une parfaite bohémienne.

Chaque fois qu'une de leurs connaissances me demande où elles sont (il serait remarquablement mystérieux d'apercevoir des gens de mon voisinage vu qu'ici c'est le centre et j'habite au nord), je suis pressée qu'elles reviennent. C'est comme si elles devraient être là et que ce n'est pas normal qu'elles n'y soient pas. Car bien que Louise ne laisserait personne lui causer un souci ou devenir un problème, il est tout de même délicat d'aller frapper chez les gens. Je sais qu'elles auront affaire à des personnes en pavillon et donc, à partir d'une certaine distance, mais quand même, je m'inquiète. Elles pourraient se faire attaquer, ne serait-ce que pour la somme d'argent qu'elles triment sur elles. Ou, par des *losers* stupides, bizarrement se faire attaquer pour les fleurs. J'espère en tout cas qu'elles rencontrent un succès plus intéressant que le mien. Mon stock diminue petit à petit. Quelques stands sont comme des squelettes, quelques pots sans la couleur blanche, et donc peu fleuris, sur des tables vides et abandonnées. Le long du trottoir où j'avais conversé avec Jibril, une estafette¹⁸ dénuée d'affichage commercial est stationnée avec ses deux portes arrière grandes ouvertes.

Elles réapparaissent et leur seau est vide. Les ailes ballantes de Louise ont grossi, je tends le bras pour les toucher, Louise recule et me dit qu'il n'y a rien dedans.

— On en a eu marre alors on est allé les donner à la clinique, dit Marline.

— La fin, dit Louise.

Je prétends l'étonnement. Louise plonge les mains dans ses ailes et sort les biftons.

— Ah, voilà ! Ça la même, ça a parlé ! dis-je avec un accent cainfre.

Au *Café du Centre*, assises à une table impopulaire près des water-closets, nous comptons et comptons, et faisons comptoir, en possession de plus de six fois la somme investie.

— Putain, ça fait plaisir !

— C'est génial.

¹⁸ Pour désigner un petit camion, je ne connais pas d'autres mots que ce terme de colo.

— Ouais, pas mal, dit Louise, déçue que nous n'ayons pas eu plus de stock. À cette heure-ci avec Paulette on aurait atteint plus de la moitié d'une patate.

Les pièces dans les mains, nous les échangeons pour des billets avec le barman. Je récupère tout, moi, celle à qui « on peut faire confiance », et nous quittons le café. Dehors, le jour tombe sur une animation éteinte. Les quelques marchands qui restent s'occupent à démonter et à remballer. Leurs mouvements sont adroits, tranquilles. Le cliquetis du métal de leurs stands s'entend entre le moteur intermittent d'un véhicule qui passe ou qui démarre. Nous nous engouffrons au *Prisunic*, laissons notre équipement près de la cabine Photomaton et allons acheter un dîner. Pâtes, steak haché et mousse au chocolat. Telle une convocation au bureau du directeur du collège, le rendez-vous avec Jibril pince les neurones¹⁹ de mon cerveau. Je n'arrive pas à me l'imaginer, et je souhaite en connaître déjà l'issue.

Arrivées à la tour, son jeune frère Touré vient me voir et m'annonce que Jibril ne viendra pas. Je lui demande pourquoi, et il hausse les épaules et me montre ses mains vides. Puis il repart. Pour le dire impassiblement : je suis étonnée. Que s'est-il imaginé qu'il allait se passer, m'enceinter ? On se voit à la tour des Tilleuls, pas au *Ritz*, sur une des barrières du parking on aurait causé comme les gens du quartier ou alors on aurait fait une petite balade et nos paroles se seraient envolées avec nos pas. Les amoureux vivent de ça, de confidences et d'aveux, comme ils disent dans les chansons. Mais de ce retrait, que dois-je penser ? Oh, puis finalement, c'est mieux qu'il ne vienne pas, au bout d'une journée de vente au marché c'eut été une corvée que de flirter.

¹⁹ Ma mère utilise beaucoup ce mot, mais je ne me souviens pas dans quel contexte ; sûrement pas celui-là. Ses contextes, à elle, sont soit négatifs, et donc dépréciatifs, soit moqueurs.

XI

Le temps est un fauve

Comme à l'accoutumée, je dépose notre gain dans le fond de mon placard rose. Trois mille francs ; est-ce suffisant pour un billet d'avion pour le Bénin ?

Le lendemain, je manque les cours, et le petit-déjeuner fini, je répands les billets sur le sac de couchage qui me sert de couverture sur mon lit. Je reçois un coup au gosier : à côté du chiffre « 100 » sont exposés des seins nus. Je suis déconcertée. Quel traitement de la femme dans ce pays, vraiment !

Je recompte. Deux tiers du salaire minimum. Je réfléchis, puis deux heures plus tard, je suis hésitante dans la boutique Air France sur l'avenue des Champs-Élysées. Je tripote des brochures et des feuillets sur les maladies tropicales et les vaccinations de rigueur. Un souvenir me vient en mémoire : une haute marmite remplie de feuilles et de vapeur. Mon père avait porté l'eau à ébullition puis y avait fait mijoter de gigantesques feuilles dont je devais inhaler la vapeur. Le paludisme, un parasite qui tue, s'était inséré dans mon système. Mais ce n'est pas de ça que j'aurais pu mourir ce jour-là. La tente de tapis tressés qui m'entourait, pour concentrer la vapeur, m'anéantissait doucement. Mes poumons recevaient moins d'oxygène. Mon cœur ralentissait. J'aurais été morte d'étouffement s'il ne m'avait pas surveillée de temps en temps et n'avait pas remarqué le calme dans la tente. Et puis il faut dire que l'odeur de ces plantes, l'amère senteur que j'étais forcée de respirer, je m'en étais détournée en me recroquevillant. J'avais failli mourir doucement.

Tout cela me revient en mémoire. Puis j'entends : « Mademoiselle, je peux vous aider ? » Un préposé de derrière le comptoir m'envoie un sourire avenant. Arrivée devant lui, je lui pose la

question du tarif d'un aller-retour pour le Bénin. Je lui donne des dates aussi, et mon cerveau s'éteint après sa réponse. Je me tourne en direction de la sortie. Quel prix a-t-il donné ? Pour être sûre de m'en souvenir, je lui demande de l'écrire. Je lis et, aussitôt, abandonne le papier et sors sans un mot. J'aurais pu chanter la somme escomptée à tue-tête. Juste en dessous de six mille francs, disons six mille, rien que six mille, mesdames, messieurs. Dans les transports, je n'ai pas la force d'extraire de mon sac *L'Écume des jours* de Boris Vian. La façon dont Colin et Chloé ont passé l'après-midi attendra. Je rêve sur les immenses cadres de publicité sur les murs des stations de métro, sur le visage des voyageurs qui attendent au bord du quai. Les formes et les couleurs m'hypnotisent jusqu'à l'effacement par le tunnel noir où soudain ma place se reflète. Je suis un carton dans une cellule de froideur, comme la Chinoise sur le parvis du Centre Beaubourg aux Halles qui s'enfermait dans une valise de carton dans un équilibre de contorsions.

Lorsqu'un autre métro stationne en face, je verse dans l'observation de mes genoux.

Avec indolence et irrégularité par rapport à ma routine, je vois les jours passer dans une incertitude grandissante. Nos vacances finiront-elles par se matérialiser ? Chaque soir, je décompte les jours qui restent jusqu'en août. Puis les journées s'allongent. Je profite de la douceur de certaines soirées avec les potes à la tour dans le parking sur les barrières ou au parc municipal sur le gazon près des arbres. Nous flirtons. Marline, avec un voisin nommé Namaan. Louise, avec son Fabio. Et moi ? Un jour Jibril me *déclare sa flamme* : « Je t'aime », qu'il me dit, et il me demande si moi je l'aime. C'est flippant des mots comme ça. Je réponds non comme quelqu'un qui sort un flingue. Il s'emporte (il n'aurait pas dû fumer). Il ressemble à un joueur confirmé bafoué par un petit jeune. Il me pousse à lui dire que j'aime plutôt Denis. Fabio et un de ses potes interviennent et lui proposent de venir faire un tour avec eux loin de moi. Loin de moi ? Je perds la boule ou quoi ? Ai-je bien entendu ? Louise m'explique : « Tu lui as mal parlé. » C'est vexant pour lui devant d'autres mecs. « Tu as été un peu agressive », constate-t-elle. J'ai honte. Et la honte gueule dans ma poitrine : tu fais toujours les mêmes conneries. Mais ce n'est pas de ma faute si c'est là-dedans que

j'ai grandi, dans l'agression de ce qu'il y a autour. Et là, le mot de ma mère me tombe sur la tête : *défensive*. « Quand tu n'es pas agressive, tu es défensive, tu es toujours sur la défensive » ; ou encore : « Tu commences toujours par dire non, après tu dis oui ». Avec les mecs, suggère Louise, *surtout devant des gens*, il faut d'abord montrer de l'hésitation ».

Jibril est absent lorsque Fabio revient avec son pote.

Le temps guérit. Nous jouons au tennis. Parmi les spectateurs, les garçons imitent Michael Jackson de la vidéo *Billie Jean*, et débattent aussi, pas seulement sur les effets spéciaux, mais aussi sur cette nouvelle maladie qu'on attrape en faisant l'amour. On parle politique et on crache sur le système, on fume, et quand on est chanceux c'est de la bonne beu, que parfois nous payons « nous-mêmes avec l'argent du muguet », dit Louise, et je rectifie : « Avec l'argent des vacances. »

— Alors, les filles... on se roule une fusée ?

Nous sursautons. Je rabaisse le joint au niveau de mes cuisses et le cache de mon autre main. Louise et Marline se placent devant moi et se retournent d'un coup sec. Une femme, vêtue d'une robe à fleurs bleues, qui lui pend jusqu'aux genoux comme suspendue à une corde à linge, aux bras nus et aidée d'une canne, nous regarde du trottoir d'en face. Putain, on a eu chaud ! Dans l'attente d'une réponse, stoïque, elle se tient droite comme par enchantement. D'un sourire elle nous montre une bouche édentée. Notre peur se convertit en amusement. La dame traverse la rue et nous rejoint. Entre-temps, je termine de rouler le joint. Louise me le réclame. Je le lui donne. Elle le présente à la dame et lui demande si elle désire l'allumer. La dame siffle, admirative. Nous autres on éclate de rire. Puis on se relève pour respirer.

— Mes amygdales salivent, dit la dame, mais non, mon trésor, je ne peux pas. J'ai laissé tomber ce genre de pompette il y a bien trop longtemps pour être capable de faire face aux conséquences.

Elle regarde aux alentours et reprend sa route en direction de l'endroit où nous avons acheté le matos. Nous nous demandons ce qu'elle a bien pu vouloir dire en parlant de conséquences. Nous

concluons qu'elle a sans doute fait référence au trip et à la descente. Ça peut être frustrant en solitaire.

Nous amassons l'équipement de camping – casserole, couverts –, nous empruntons une tente, un matelas pneumatique. Nous achetons des petits trucs nécessaires comme des piles pour la lampe, un petit réchaud avec ses petites bouteilles de gaz. (Nous ne voulons pas emprunter le gros réchaud que les mères Liliane et Paulette utilisaient.) Il nous reste à obtenir que nos parents veuillent bien payer le billet de train. Je suis la seule sans feu vert, la permission parentale. N'empêche, nous débarquons à Paris, direction « Tati, les bas prix » dans la rue de Rennes, et vas-y les minijupes – enfin, Louise et Marline, moi je préfère les shorts. Des tee-shirts viennent s'ajouter au panier, et des robes légères, des tongs, des sandales aux lanières tressées, un grand sac de plage pour tout partager. Lorsque nous nous retrouvons dehors, la rue grouille de monde. C'est la fin de l'après-midi. Les passants se pressent comme s'ils connaissent le quartier. Tout comme notre manque de discrétion n'avait pas échappé à la dame à la robe bleue, et dans une seconde de peur nous avions cru nous retrouver chez les keufs, dans la rue de Rennes un incident a menacé notre destin estival.

Nous avançons comme contre une vague parmi le flot d'êtres humains. Il faut que nous nous imposions d'une épaule dure, d'une jambe rapide ; nous empiétons sur des chaussures, faisons des coudées incessantes pour rester serrées toutes trois ensemble. Une femme en tailleur et sur talons soupire à notre intention et secoue la tête d'un air réprobateur avant de nous contourner. Une fille de notre âge, ou à peine deux ans de plus, bouscule Louise du côté du trottoir. Louise la regarde par-dessus l'épaule. La fille la toise puis descend du trottoir sur la chaussée en reprenant son chemin. Louise lui lance : « Les gens polis s'excusent. »

— Pas moi, dit la fille en se retournant.

— C'est parce que t'es une grosse connasse, rembarre Louise.

La fille s'arrête, nous scrute, puis couvre l'asphalte qui la sépare de Louise.

— J'ai bien entendu, tu m'as traitée de grosse connasse ?

— Oui, t’as bien entendu. Ça te fait chier ?

La fille lance un regard de fureur à un garçon derrière elle.

— Je ne l’avais pas remarqué celui-là, dis-je à Marline. Tu l’avais remarqué, toi ?

Il avait facilement une vingtaine d’années, assez grand, athlétique. Marline et moi nous nous tenons bien près de notre amie.

— Laisse tomber. Allez, viens ! lui dit-il.

— Je vais pas laisser un tas de merde comme elle me parler comme ça.

Elle défigure Louise du regard.

— Une merde qui pue comme de la vieille merde.

— Pas autant que ton entrejambe qui pue les égouts, rétorque Louise, et son regard se perd au loin, comme pour démontrer qu’elle n’a pas peur.

La fille fait un bond et se plante sous le nez de Louise. Aussitôt son pote lui attrape la main et l’attire vers lui.

— Lâche-moi, Samuel. Lâche-moi, je te dis. Putain, tu me lâche !

Et d’un battement de son second bras, elle se libère. Ses yeux sont devenus rouges.

— Ça en vaut pas la peine, Adèle.

Elle nous toise.

— Non, mais regarde-les... quoi ! On dirait des morpions.

— Des morpions. Ah ! répond Louise. T’en sais quelque chose, ça, c’est sûr. Non, mais regarde-toi. T’as sucé tellement de bites que tes lèvres ressemblent à un trou de cul de guenon.

La fille se met à crier.

— Quoi ? Mais, putain, tu te prends pour qui, espèce de traînée ? Allez, retourne dans ton pays d’où tu viens !

Le garçon a un regard stupéfait.

Louise secoue la tête avec dégoût dans un mépris évident. Je réponds à sa place :

— Va te faire foutre, connasse. Non, mais, franchement, tu t’es regardée ? Tu…

Je m’arrête, je me censure, pour finalement dire quelque chose aux antipodes.

— En fait, tu t’insultes toi-même parce qu’on est du même pays.

— Tais-toi. T’es pas très futée. On est visiblement pas du même pays, alors dégage, tu veux.

— Ça en vaut pas la peine, Cadenza. On s’en va, dit Louise.

Et elle remet un pied devant l’autre, se retourne et marche à reculons pour me dire de m’éloigner de cette dégénérée. Des filles comme elle sont contagieuses. Assurément parce qu’elle me donnait envie de me friter.

Les insultes racistes refroidissent Louise. Elle n’y décèle rien de loufoque, que de la revanche sur quelque chose dont elle ignore les tenants et aboutissants. Alors, j’obéis, et fais fi des mots de la provocation qui continuent en des mots de *lâche* et *t’as peur*.

— Tu vois. Tu vois comme elle cherche la bagarre. Elle savait que ça allait nous vexer et t’es rentrée dans son jeu.

— Je sais. Je pouvais pas croire qu’une fille de notre âge nous dise une chose pareille.

XII

Résistance

D’une volonté des plus tenaces, tenace pour ne pas céder à la colère, je m’attelle à convaincre ma mère, je la relance pour sa permission et pour le montant du billet de train. Je rencontre une

résistance de fer. Elle dénature nos rapports, me dépossède de toute affection que j'aurais pu avoir pour elle.

Le préposé au guichet de la S.N.C.F. m'avait informée du doublement du tarif quelques jours avant la date de départ. Pour bénéficier d'un tarif réduit, il valait mieux penser à acheter son billet au moins deux semaines à l'avance. Je répétais cette information à ma mère chaque fois que j'en avais l'occasion. Fin juillet, je n'avais toujours que l'espoir à ma portée, pendant qu'elle, elle me demandait de lui foutre la paix, moi et mes conneries.

— J'en ai rien à foutre de ce que tu veux. Tu veux que je te dise ? Tu me rappelles ton père. Comme lui, t'es tout le temps en train de me demander de l'argent.

Elle le dégrade constamment. Sans cesse sa seule façon de partager avec moi cette personne qui fut marquante dans nos vies à toutes les deux, est de le déprécier. C'est douloureux. Elle ne se rend même pas compte qu'elle se rabaisse elle-même par cette voie. Je la plains. Et je lui en veux. Je ne l'entends jamais insulter mes sœurs par des dénigrements de leur père, par cette assimilation à lui pour tous les maux. Jamais. Deux ou trois fois, Salomé m'a confié que Maman avait dit quelque chose de méchant, ou méchamment, au sujet de notre père. Son refrain habituel issu de la lutte des classes : celle qui travaille et celui qui contemple, comme quoi il était un fainéant. Dix-sept ans après l'avoir épousé, elle n'avait toujours rien compris de lui. Il y a des gens pour qui l'amour est plus important, aimer son prochain, aimer la vie, aimer l'amour, plutôt que de reproduire le modèle social. Et s'il y a quelque chose que ma mère ne possède pas, c'est bien cela : l'amour. Je le vois à présent que j'amasse ses insultes et les compare à ma perception d'eux deux. Je pourrais aussi exploiter la différence d'origine : mon père, du continent africain, et d'un pays où la température moyenne est de vingt-sept degrés Celsius avec des montées à cinquante-deux degrés et des chutes à pas moins de vingt-trois. La contemplation était culturelle pour mon père. Mais dans la tête de catholique modeste de ma mère, pour qui le travail est un devoir, cet argument est inadmissible. Il était fainéant et, selon elle, c'est tout ce qu'il était. Y voit-elle même son aveuglement ?

Il m'était surtout étrange de noter comme elle réagissait avec haine à l'idée de mes vacances avec mes amies. J'œuvrais à fond pour y aboutir, moi, une fille de quinze ans, indépendamment. Et ainsi, le *jusqu'au-boutisme* qu'elle me reprochait terriblement ne lui paraissait pas une qualité. Ailleurs, on le nomme la *persévérance*, non ?

Un soir après le dîner, la maison silencieuse vidée de mes sœurs qui jouaient avec d'autres enfants dans le parc de la résidence, je relance ma demande. Et dans la foulée, en désespoir de cause comme on dit, je fais usage de la métaphore de l'eau dans un verre qui représente le temps. Les jours passent et l'eau s'évapore, et ainsi toutes les chances de boire. Ma mère se pique et d'une façon plutôt paysanne me rembarre.

— Quoi ? De quoi est-ce que tu parles ?

Puis elle retire sa main de dessous sa tête qui y tombait lourde d'ennui.

— Tu vas pas de nouveau me faire chier, Cadenza.

Et j'ai dû survivre à cela.

— C'est pas moi qui le dis, c'est le vendeur à la S.N.C.F. Plus on se rapproche de la date de départ, plus le billet de train coûte cher. Si tu imagines que le temps c'est de l'eau, eh ben, il fuit à la seconde même où nous parlons. C'est intrinsèque²⁰ et pourtant c'est ma vie.

— Intrinsèque ! Ah ! Non, mais tu y mets ce que tu peux, hein, n'est-ce pas ? Tu cherches à m'impressionner avec ton vocabulaire, c'est ça ? Et tu sais même pas ce que ça veut dire.

— Moi, je ne sais pas ce que veut dire *intrinsèque* ?

Elle ne répond pas. Je poursuis.

— Et pourquoi j'utiliserais le mot alors ?

— C'est dans tes habitudes. Tu as tendance à utiliser des mots dont tu ignores le sens.

— Moi ?

— À ma connaissance, oui. Tu ne les utilises pas dans leur signification correcte.

²⁰ Parfois j'utilise des mots que j'ai entendus sans savoir véritablement ce qu'ils veulent dire, et celui-ci en est un exemple.

— Ben, pose-moi la question et tu verras si je connais pas la définition du mot *intrinsèque*.

— Okay. Cadenza, que veut dire *intrinsèque* ?

— En dehors de moi-même. À l'extérieur de moi.

— Hum ! Plus précisément d'une influence extérieure.

Depuis le début de notre conversation, je passais en revue les trente-trois tours qu'elle possédait.

— Vole, vole, petite vapeur d'eau.

— Qu'est-ce que tu peux être chiante !

— Vole le temps dans un vide sans fin que je ne connais point. Tu le connais, toi ?

Sa réponse est un regard glaçant décoré d'un sourire commercial.

Mes doigts tombent sur un double album de Frédéric Chopin. J'observe les images intérieures de danseurs et danseuses polonais en costumes d'apparat traditionnels. Ils me rappellent des petites poupées qu'on vend au marché. Je sors le disque de sa pochette, je dépose l'album, pose le disque, soulève le couvercle de l'électrophone et y ajuste le cercle.

— T'écoutes ce genre de musique, toi ?

— Je crois que le disque n'a jamais servi. C'est le tien ou celui de mon père ?

— Il me l'a offert peu de temps après qu'on se soit rencontrés. J'ai dû l'écouter une fois.

— Tu n'aimes pas Chopin ?

Je détourne la tête en soulevant le bras du tourne-disque.

— Pas vraiment, non.

Le trente-trois tours virevolte. J'y pose l'aiguille. Une série de grattements résonnent, suivis d'un violon sonore et d'instruments à vent.

— J'aime bien, moi.

— Ben alors, t'es bizarre. Entre ton Bob Marley, ton Renaud et ta musique de dingues que t'écoutes, honnêtement je vois pas qu'est-ce que Chopin vient foutre là-dedans.

— Pourquoi t'aimes pas la musique ?

— Qui est-ce qui t'a dit que j'aimais pas la musique ? J'ai jamais dit que j'aimais pas la musique. C'est pas parce que je n'en écoute pas que tout de suite il faut croire que j'aime pas ça.

— Okay, ben alors, pourquoi t'en écoutes pas ?

— Dis donc, tu me fous la paix, oui ?

— Quand est-ce que tu penses qu'on pourra aller acheter le billet ?

— Et c'est reparti.

— Bon ! Écoute. Je crois bien que t'as parfaitement compris qu'on va se les faire ces vacances, mes amies et moi. J'ai acheté mon sac de couchage, Louise a la tente, etc. Je vais partir. Tu comprends ? Alors, que tu me payes ou non le billet de train, pour moi ça fera pas de différence. Tu sais pourquoi ? Parce que ce qui va se passer c'est que je voyagerai sans titre de transport. Et si je me fais contrôler, je donnerai tout simplement ton nom au contrôleur. Voilà.

— Qu'est-ce que tu ferais pas pour arriver à tes fins. Ben, dis donc, heureusement que tes sœurs sont pas là pour t'entendre. Tu veux que je te dise ?

Elle se penche en avant telle une tortue sortant sa tête.

— Tu me dégoûtes. Voilà la vérité. Tu me donnes envie de vomir.

Je la scrute. Elle s'essuie la bouche des gouttes de tisane qu'elle a dû boire de travers. Les muscles de ma mâchoire se durcissent sur cette personne qui m'a mise au monde. Une pondeuse. Ma voix intérieure me commande d'arrêter là ; elle n'en vaut pas la peine. J'obéis, fait rare, et je longe le buffet jusqu'à la porte qui mène aux chambres.

— Tu éteins ta musique avant de partir, s'il te plaît. J'ai horreur de ce piano tapageur.

— Éteins-la toi-même.

— Tu reviens l'éteindre, tu m'entends ?

— Tu veux que je te dise ? T'es une vandale de l'âme.

Et j'entre dans « ma » chambre et brutalement pousse la porte qui va se claquer bruyamment.

Un petit instant passe. Puis la porte est poussée vers l'intérieur. Le rythme de la musique polonaise s'accélère.

— Qu'est-ce que tu peux avoir un sale caractère des fois, Cadenza. Et puis t'es tellement susceptible, on peut rien te dire.

Sympa. Insulter son enfant c'est ne rien lui dire.

Je continue de remplir mon sac d'école de quelques fringues sans lui prêter attention.

— Mais, qu'est-ce que j'ai dit de si mal ? dit-elle.

— Comme tu le dis souvent... c'est plus facile de voir une épine dans l'œil de l'autre que la poutre qu'on a dans le sien.

Au-dessus de ma collection de briquets, j'en cherche un qui correspond à ma fantaisie du moment. Puis je trouve le courage de lui dire un truc qui me turlupine depuis des mois :

— Je souhaiterais que tu me renvoies chez mon père.

Qu'elle me renvoie, précisément, en référence à l'occurrence première : lorsqu'elle le fit à mes sept ans. Pourquoi pas de nouveau ?

— Tu veux y retourner ?

— Chez mon père, oui.

Elle prend un temps avant de réagir.

— Mais ça va pas dans ta tête.

C'est ce qu'elle me dit. Elle a l'air sérieuse, de le penser. La pauvre Francine Farniak, ex-Palourd, qui sait parfaitement de quel bois se chauffe M. Palourd. Elle est déroutée.

— Aïe, merde ! Je me suis fait mal à l'œil.

Elle pivote et se dirige vers la salle de bains. J'entends l'eau couler et, à ma grande surprise, je la vois réapparaître.

— Tu veux peut-être retourner vivre au Bénin, mais tu ferais mieux de t'enlever ça de la tête.

Il en est hors de question.

Un flux de muqueuses a sonorisé cela dans sa gorge.

— Comment ça, hors de question ? dis-je

— Mais tu t'arrêtes jamais. Mais enfin. Tu te rends compte de ce que tu dis ? Ou bien tu prends plaisir à me faire du mal, à me torturer comme si j'étais une toupie.

Il y a longtemps que je n'avais pas entendu cette référence à ce bel objet qui me fascinait lorsque je suis rentrée du Bénin et qu'au premier Noël en France, sous le papier d'emballage étiqueté « Pour les quatre filles Palourd », un modèle en métal rouge décoré d'images de foire s'était révélé. « Toupie », « vache à lait », « souffre-douleur », j'arrête avec les termes avec lesquels ma mère se victimise en permanence. Comme réputation de choix à se créer, j'ai entendu mieux. Est-ce ce qu'on lui a enseigné au cours des thérapies psychanalytiques et des thérapies de groupe qu'elle suivait ? C'est étrange enfin de parler de soi de cette sorte ! Puis, moi, je ne voyais pas comment je pouvais la torturer et qu'elle se laisse faire ! Tout ce que je voyais c'était cette incommunicabilité sans fin.

— Vraiment, je n'y crois pas, dit-elle. Tu voudrais retourner vivre avec ton père malgré...

— Malgré, oui. C'est bien ça.

Elle n'a aucune idée de ses défaillances de parent, pour elle, ce qui compte c'est le toit, le couvert, le linge.

Elle est accolée au montant de la porte. Elle lève les yeux : un orage éclate dans ses iris.

— Pourquoi ?

Parfois, mon père avait ce regard. Je le défiais et une révolte s'éveillait en lui. Il était tendu comme un coq, et une flamme d'indignation me mettait au défi de dire un mot de plus, de faire un pas où que ce soit.

— J'aimerais savoir pourquoi, Cadenza.

— Parce que. C'est tout.

Avec mon père, je recevais de la tendresse.

— De toute façon, ça n'a pas d'importance puisque tu vas pas le faire.

Elle reste là, soudainement silencieuse, sans bouger.

Sur l'étagère près de mon oreiller j'attrape Vian et le fourre dans mon sac.

— Si je faisais pas attention avec toi tu me ferais prendre des vessies pour des lanternes²¹. Tu penses vraiment que je crois à tes salades ? Tu me dis ça par provocation, oui.

Et elle fait demi-tour. Je ne la suis que de ma voix portante.

— Tu crois ce que tu veux, ma pauvre. Je m'en tape de ce que tu penses. Mais si tu te souviens bien c'est pas la première fois que je te le demande. Moi, je sais que c'est ce que je veux. Si tu veux pas le croire, c'est ton problème. Mais le jour où je l'aurais, l'argent pour ce billet d'avion, ben faudra pas être étonnée. Tout ce que je fais dans cette putain de baraque c'est de m'occuper de tes gosses et de t'aider dans tes putains de tâches ménagères. J'en ai marre à la fin. Je dois m'occuper de tellement de choses que c'est toujours à moi qu'on se plaint. J'en ai marre. Et j'ai même pas un coin à moi, putain ! À Cotonou, pas de problème. C'est un appart entier que j'aurai pour moi toute seule.

— Quoi, avec ton père qui te battait ? Hein ? Ah, et ça te fait rire. Tu trouves ça drôle.

Son entrée subite à mordre à l'hameçon²² m'a désarmée.

— Mon père qui me battait. Il ne me battait plus au cas où tu l'avais pas remarqué.

— Parce que j'étais là. Il n'a...

— Ça, c'est ce que tu te dis. Moi, ce que je sais c'est que j'aurai une maison pour moi toute seule. Toute seule. Tu entends ? Sans putain d'enfants à garder et à nourrir et à discipliner. Et sans une putain de mère qui crie et... Putain, merde ! Tu comprends pas ça ?

J'agrippe la porte. Elle recule. Elle ne franchira pas le seuil une troisième fois devant moi.

²¹ Une autre phrase de son Top 5. Moi, je n'ai jamais compris ce qu'elle signifiait d'autre que, pour la personne qui le dit, cela équivaut à dire je préfère ne pas prendre de risque et rester dans ce que je connais, plutôt que de découvrir ce que, en conséquence ici, la nouvelle génération, tes enfants, apportent de différent.

²² Langage de Liliane, la mère de Louise.

Je suis enfant. Je dois avoir cinq ans. Ma main est logée dans celle de ma maman. Nous entrons dans une grande pièce éclairée par des bougies et garnie de lits partout. Chaque lit est occupé par une femme avec un enfant. Certaines femmes sont assoupies et leur enfant aussi près de leurs poitrines, d'autres plient des vêtements puis les rangent dans une commode, leurs bambins jouent avec un jouet sur le lit. Ma mère conserve ma main dans la sienne. Nous nous engageons dans une allée étroite entre les rangées de lits dans un couloir. Nous accédons à une autre pièce. De mur en mur, l'espace est plein. Pas un lit vacant. Dans une autre pièce, la vue est similaire. Nous poursuivons notre quête, à la recherche d'un coin à nous. Et ce rêve dérangeant s'arrête à ce moment-là. Une mère et sa fille en paix, une icône, en fait, qui reste une joie impossible pour moi.

Ce rêve m'arrive la nuit même que je passe chez Louise. Si l'appart des Capelli n'était pas déjà si bondé, j'aurais demandé à Liliane de bien vouloir m'accueillir pour quelques jours. Mais il n'est pas sûr qu'elle aurait accepté parce que lorsque je constate le traitement fait à Louise... Quoique, je mélange sans doute les contextes.

En ce jour du Seigneur, il fait une chaleur de paon nerveux.

Il devait être dix-huit heures lorsque je suis rentrée.

— Alors. C'était bien chez ta chérie de Louise ?

Je regarde Aïda d'un œil sévère et, sans parler, je continue tout droit dans la chambre. Plus tard dans la soirée viennent les appels à l'attendrissement.

— On savait pas où t'étais. Tu t'es pas... t'as pas... pensé à nous dire où t'étais partie.

— Ouais. T'es partie trois jours et t'as même pas téléphoné à Maman.

— Pourquoi t'as fait ça, Cadenza ?

Je ne les trouve pas mignonnes du tout dans leur perroquetage de la mère. Je déballe et range mes affaires. Je suis assez énervée comme ça maintenant, c'est sûr que Esther va venir avec nous en vacances. J'ai d'autres soucis en tête, et une profonde tristesse a réveillé mon spleen²³.

²³ Étude de Charles Baudelaire (1821-1867), second trimestre de ma classe de première. Un mot que j'ai assimilé sans obstacles.

Mes sœurs sont profondément endormies lorsqu'elle entre dans la chambre. Elle s'adresse à moi, me demande les dates de mon départ. Je suis éberluée. Je bégaye par-dessus mon livre ouvert, surtout en lui demandant si sa question signifie qu'elle est d'accord. Elle acquiesce, me dit qu'elle y a beaucoup pensé et ma foi n'y voit pas d'inconvénients. Je reçois sa voix différemment ; elle sonne moins forcée.

— En tout cas, j'espère que tu n'oublieras pas de m'écrire, dit-elle.

Je me souviens de ses enveloppes timbrées qu'elle joignait à la liste des linges dans chacune de nos valises pour les colos, une par semaine pour elle, et une pour son frère, et une pour sa mère, et une pour son amie Catherine. Je descends pour aller annoncer la nouvelle aux copines.

— Merci, maman, dis-je en passant.

Au moment où j'appuie sur la poignée de la porte d'entrée, je fais demi-tour et attrape le téléphone ; je l'avais oublié dans mon joyeux emportement.

DEUXIÈME PARTIE

Liberté chérie

Aux beaux jours, des hommes et des femmes mourraient de suffocation. Mais pour nous, le soleil alimentait une peur, la peur de rater l'essentiel.

Dans le dédale des étages à gravir et des escalators trop étroits pour nos bagages, Louise, Marline et moi sommes en alerte afin de ne pas perdre notre chemin. Le sac plein de provisions de route nous casse bien les bonbons aussi. Mais nos visages brillent d'animation. Au quatrième étage, un grand mur s'étend entrecoupé d'arches servant d'accès aux quais. À cause de tous ces escalators que nous avons pris pour atterrir au hall des départs, nous nous attendions à ce que les rails soient en pente et que nous soyons en haut d'une colline. Il n'en est rien.

— À mon avis, c'est le métro, dit Louise. Ils ont dû le construire super loin sous terre.

Des jetées incessantes dans l'espace font mouvoir les pupilles. Des gens déboulent de partout, stationnent et jettent des regards furtifs, ici et là. Certains s'accommodent de s'asseoir par terre. Des garçons de café, avec des bras amples, déplacent des bouteilles. Des mains font au revoir. Des livreurs déposent des cartons de boîtes. Louise et moi jetons un coup d'œil en même temps à Marline, et nous vérifions que le sac banane qu'elle porte autour de sa taille, et qui contient les clefs de notre vie du moment, est toujours sur elle. Sur le tableau d'affichage où les lettres changent comme un jeu de cartes dont on effleure toutes les cartes du doigt, notre train est indiqué pour la voie n° 44. N'empêche, à l'entrée de la voie, je demande au garde si ce train vert bouteille et rouge foncé est bien le train pour Bordeaux, le train numéroté sur nos billets. Sous le haut plafond de verre, la chaleur devient humide. Notre passage au creux d'une foule le long des wagons à moteur me chauffe encore plus les oreilles. L'heure de départ est dans deux minutes. Je suggère de rentrer dans n'importe quelle voiture et de chercher nos places réservées après. D'un mouvement commun, Louise et Marline se retournent vers moi, oscillant avec leurs bagages, et me lancent que ce serait

pire. Par chance, nous arrivons à temps, mais trouvons nos sièges occupés. Preuves en main, nous en informons les occupants ; ils s'en vont sans faire de bruit, à l'exception d'une femme collée à la fenêtre comme un sac de riz. Marline s'assoit en face d'elle, Louise à côté d'elle, et moi en sa diagonale. Le train s'ébranle, ses roues enchaînent un mouvement. Un instant plus tard, des poteaux télégraphiques, des immeubles et des panneaux publicitaires s'échappent de la vue. La passagère de notre tablée semble dormir contre la vitre. J'insère une cassette dans le poste qu'on a posé sur la table avec le jeu de cartes et le bloc de papier et les stylos.

— Tu vas pas jouer de la musique maintenant, Cadenza.

— Et si, pourquoi non ?

Elle bat les cartes. Marline aligne chaque objet en accord avec sa géométrie intérieure. Nous n'avons pas encore décidé du jeu que déjà il est menacé par la mémé.

— Je voudrais dormir, si cela ne vous dérange pas, dit-elle en s'attardant sur moi.

Je jette un œil à Louise. Elle grimace. Je regarde à nouveau la mémé.

— C'est bien ça, oui, dormir. J'ai une longue journée qui m'attend demain.

Elle garde son orbite sur moi. Je lève les yeux par-dessus mon épaule. Un couple plongé dans la lecture de grandes feuilles luisantes. Personne d'autre que moi dans son orbite.

— Mais c'est à vous que je parle. Mais oui. Vous avec le lecteur de musique et la casquette.

La femme est tenace. Elle se penche. Sa main fleurit au-dessus de la table.

— Oui, vous.

Mes amies se marrent. Une bouffée de chaleur me monte au visage, mais je sais que je suis la seule à le savoir. Et ceci durcit mon intention.

— J'en ai rien à foutre, moi, que vous ayez besoin de dormir.

Et je presse le bouton *Play*.

« *Sa kookoo kasa koo.* »

— Vous pourriez être gentille et montrer un peu de sollicitude, implore la dame.

« *Guela nasin pata pata.* »

— Il est à peine seize heures passées et vous me parlez de dormir ? Mais au contraire, madame, c'est l'heure de se réveiller.

« *Heya mama heya ma. Nasin pata pata.* »

— Écoutez quand même. Je vais arriver à onze heures à ma destination.

« *Heya mama heya ma. Nasin pata pata.* »

Je ramasse les cartes distribuées à mon intention.

— Je voudrais bien dormir un peu avant d'être arrivée. Comprenez cela.

— Elle est un peu cinglée, tu trouves pas ? dis-je à Marline.

« *Pata pata, is the name of a dance.* »

— Bon, on joue à quoi ? demande Marline.

— On joue au rami ? dit Louise.

— Vous allez éteindre cette musique, oui ! Je te jure.

Je presse sur *Pause* et la regarde bien en face.

— Madame, si vous voulez dormir, voyagez dans le compartiment couchettes. Il y en a dans ce train. Je les ai vus en venant jusqu'ici.

Puis je lance mon bras au-dessus de nos cheveux et j'ajoute :

— Dans cette direction.

Et aussi fermement que j'ai parlé, je me tais d'un coup. En guise de réponse, elle maugrée²⁴, rembobine son cardigan en une boule, le place tel un oreiller contre la vitre, et ne dit rien. Son gabarit ramassé couvre le paysage à moitié ; agglomérations et champs de culture se jettent sur sa coupe. À l'instar²⁵ d'un endoctrinement en terre inconnue, le chant étranger fuit insidieusement.

— Cadenza, on chanfangeufeu la zicmu ?

²⁴ Mot de ma grand-mère : « Arrête de maugréer. »

²⁵ Tiré de Renaud Séchan (né en 1952), chanteur.

— *Je suis malade* ou *Comme un bateau ivre* ou *Amour défendu* ou...

— C'est bon, j'ai compris. T'as ramené tout ça ?

— Tu pourrais pas les écouter sans t'empêcher de chanter, hein, Louise ?

— Putain ! J'avoue, ça serait difficile.

— Alors Miriam Makeba est parfaite en attendant de pouvoir chanter.

Une paire d'hommes en uniforme de la société des chemins de fer avance à petits pas en s'arrêtant à chaque siège. Je le signale à Marline pour qu'elle sorte nos papiers. La dame m'entend et en profite pour déclarer qu'elle profitera du contrôle des billets pour se plaindre de notre musique.

— Oh, oh, j'ai peur, lui dis-je.

Nous examinons chacune les documents que nous passe Marline, vérifions que nous possédons bien la carte d'identité, l'autorisation de voyager non accompagnées signée des parents (Marline et moi qui avons moins de seize ans), et notre billet aller. Je fais un tas de mes trois documents dans ma main et attends avec le sourire.

— Vous pouvez arrêter la musique pour un instant ? me demande le contrôleur.

Et il prend la liasse de documents que Marline lui tend. Il examine la carte, examine son visage, incline la tête alors que sa main redresse son papier, il vérifie que le nom sur le billet est identique à celui de la carte, lit attentivement sa lettre d'autorisation, puis lui rend le tout. Ensuite, il prend les miens, les examine, me les rend, prend ceux de Louise et là, il remarque qu'il manque la lettre, mais il réagit en notant qu'elle a passé ses seize ans. Après quoi, il tend la main vers le billet de la dame. Au lieu de lui tendre son titre de transport, elle se plaint de notre musique. Ce à quoi il tire une conclusion tout à fait inattendue : il ne relève pas de son autorité d'interdire la musique, mais de celle des passagers. Si la musique les dérange, il leur revient de demander qu'elle cesse. La pauvre ! Elle aurait sans doute collecté des supporters de son côté si elle n'avait pas présenté un billet valide pour le prochain train. Le long du couloir, entre les passagers, des murmures s'élèvent.

Mes amies et moi ne savons si leurs murmures sont en réaction à son infraction ou une action collective se préparant contre nous. Le contrôleur lui offre de changer de place pour une dont il est certain qu'elle restera disponible jusqu'au terminus. Son refus intensifie les bavardages, qui nous désespèrent. Nous attendons patiemment que ça cesse. Après le départ du contrôleur dans la voiture suivante, la dernière, je crois, dont la porte se trouve deux sièges derrière nous, je remets la musique. Pas une récrimination ne nous arrive. Je jette un œil vers la dame près de la fenêtre ; elle remet son chéquier et son stylo dans son sac. Unique en son genre.

D'arrêt en arrêt, les voyageurs se lèvent et récupèrent leurs valises au-dessus de leur tête puis quittent le train, et de nouveaux passagers montent et déposent leurs valises au-dessus de leur tête puis s'abaissent derrière un siège. Nous jetons des Treets dans nos bouches, voyons défiler la gare, puis la ville de Chartres avec ses façades unicolores crème et ses toits assez pointus, qui diminuent dans l'encadrement de la vitre. Nous froissons nos paquets de Treets vides puis les coinçons dans notre sac-poubelle que Louise tient à ses pieds. Nous allions reprendre notre jeu de cartes lorsque Marline suggère le jeu du baccalauréat. L'envie nous gagne toutes. Mais nous perdons un temps considérable à décider des catégories, puis à dessiner nos grilles de réponses : prénom, sports, fleurs ou plantes, animaux, métiers, chanteurs ou acteurs, jeux, maladies, pays ou capitales, parties du corps. Ces catégories, en colonnes, commencent par une colonne *Lettres* et se terminent par une colonne *Points*, cela en fait douze à tracer. En guise de règle, Louise utilise la boîte des cartes à jouer, Marline se sert du bloc de papier, et moi de mon œil. Marline rétablit les règles et le comptage de points.

— Ça sert à rien ce que tu fais de toute façon, Cadenza va gagner et moi je serai la dernière comme d'hab, dit Louise.

— C'est moi qui ai perdu la dernière fois, Louise, dit Marline.

— Ah bon ?

— Rappelle-toi.

— Je m'en rappelle pas. Ben, ça va, j'ai une chance alors !

— T'es prête ?

— Chuis prête. Vous êtes prêtes ? Okay. Start.

Et par ce mot anglais, nous savons qu'elle a commencé à réciter l'alphabet dans sa tête.

J'étudie son faciès pour une idée de sa vitesse, pour deviner à quelle lettre elle en est. Je les récite aussi dans ma tête. Puis je dis :

— Stop.

— *V*, dit-elle.

— Putain ! dit Marline. *V* ? Tu les as dites vite, les lettres.

— Très vite. Mais je pouvais toujours les entendre.

— Louise, tu serais pas en train d'inventer par hasard ? insiste Marline, à présent foncièrement dégoûtée. C'est la seule qui se souvient chaque seconde que Louise est une grosse menteuse.

— Pas du tout, répond Louise.

— Bon, ben, tant pis, hein.

Pour Louise, il est inutile de se chronométrer. Elle émet un rire de baryton.

— Deux minutes ? Je vais même pas en trouver cinq.

— Et si on s'arrête quand une d'entre nous a rempli toute sa grille ?

— Ça prendra la journée, Cadenza.

— Tu plaisantes, Louise, lui dit Marline, Cadenza aura trouvé tous les mots bien avant.

— Mais je sais très bien, Marline. Je rigolais. Je me moquais de moi-même.

La bonne humeur passe alors qu'on s'attelle à remplir notre grille. Mon stylo est un lézard à l'affût de blancs dans les cases. Il fait halte de nouveau sous le mot *Jeux*. Je lève le regard, cligne sur les feuilles de l'opposition. Louise et Marline partagent deux réponses. Elles auront zéro à ces réponses.

— Tu regardes pas mes réponses, s’il te plaît, dit Louise.

Je souris, amusée, puis lui dit :

— Tu sais que je vais pas copier, que je veux pas un zéro.

— Ouais, mais tu pourrais le faire rien que pour que j’aie un zéro.

— Oh, là, là ! Donc, toi, c’est ce que tu as l’intention de faire ! Je ferais mieux de cacher mes réponses, alors.

— Ben, ouais, tu le sais bien, dit Marline.

— Ouais, mais à chaque fois j’oublie.

— J’en ai déjà vu une.

— De quoi ?

— De tes réponses.

— Ah, ouais, laquelle ?

— Je te le dirai pas.

— Je te crois pas.

— Ben, tu verras, renchérit-elle.

Mais quelle joueuse ! Le jeu, pour elle, c’est que de la tactique et des stratégies. Et elle est comme moi, elle veut gagner, même à un jeu dans lequel elle est faible. Un mot me vient à l’esprit. C’est un jeu de garçons auquel ils jouent n’importe où où ils se trouvent. Je l’écris très rapidement puis m’écrie : « Stop ! »

Un juron leur passe par la bouche à toutes les deux. Elles réclament plus de temps. Je refuse et démarre.

— Prénom : Valentin. Sport : volley-ball. Fleurs ou Plantes : vanille (là elles expriment un dégoût prononcé parce qu’elles n’y ont pas pensé). Animaux : vipère. Métiers : valet de chambre. Chanteurs ou acteurs : Vartan Sylvie. Jeux : se vanter (je bataille pour le faire accepter) Maladies : vérole. Pays ou capitales : Venezuela. Parties du corps : les vaisseaux sanguins.

Et aucune de mes trouvailles n'est reproduite ! C'est un knock-out. J'obtiens le score maximum : vingt points, et, puisqu'aucune de mes réponses n'est en double, j'ai droit à cinquante points. Extra ! Fièrement, je l'écris dans la colonne des points, et je le dis : « Soixante-dix. » Après un tel score, je ne peux que baisser. Quant à Marline et Louise, elles ont en commun : Vincent, voile, ventre, et des cases vides. Marline obtient un petit score. Et pourtant elles sont d'accord pour continuer, se défient l'une l'autre, pendant que moi, pour les affronter, je n'ai que mon propre score.

Les heures découpent le temps sans qu'il résiste ; et le temps disparaît sans encombre.

Nantes, la prochaine gare, est annoncée. Nous remballons nos plaisirs et nos victuailles, assemblons nos bagages et faisons la queue dans le couloir. Un monsieur d'un certain âge, charmant, celui-là même qui nous amusait lorsque Louise et moi allions fumer une cigarette près de la porte avec sa fenêtre ouverte, nous aide et descend nos bagages sur le quai.

Nous nous dirigeons vers la gare routière. Une mauvaise nouvelle affecte l'avant-dernière étape de notre voyage. Le car que nous devions prendre a subi un accident de la circulation à la périphérie de Paris. Un car de remplacement a été alloué, mais étant donné son retard il a embarqué des passagers du car suivant, et donc il était impossible de dire s'il y aurait de la place pour nous à son arrivée ici. Et non, la compagnie n'avait pas, pour le moment, les moyens logistiques de faire partir un car de Nantes. C'était le dernier car de la journée. Nous y montons avec deux heures et dix-sept minutes de retard sur l'horaire prévu. Nous y montons la mort dans l'âme, comme l'a écrit Albert Camus, certaines d'avoir manqué le ferry.

Une perspective merveilleuse se développe au-dessus de la mer : un pont reliant un éclat urbain. Sa structure immobile dans le noir touche un terrain de mille lumières. Je me redresse sur mon siège. La dernière fois que j'ai vu ce pont, c'était à la fin d'une journée de balades en ville avec mes copains et mes copines de la colonie de vacances de La Barre-de-Monts. J'entends les commentaires de Louise et Marline. Elles croient que c'est un pont qui relie l'île d'Yeu. Je leur explique qu'il n'y a pas de pont qui relie l'île, et qu'ici, de toute façon, ce n'est pas Fromentine.

Mais il faut l'intervention du monsieur assis à côté de moi pour leur faire entendre la vérité. Il nous dit le nom du pont : Noirmoutier. Et là, mon esprit s'esquive. Le nom évoque en moi tellement de bons souvenirs, des souvenirs oubliés, si bien que je n'interviens plus dans leur conversation. Je pense à Patrick, Patrick, la première sculpture black de mon imaginaire devenue réalité à La Barre-de-Monts. Je pense à Hélène et sa soif d'attachements, à Juda dit Juju, douce Juju avec ses châteaux de sable, à Simon et à notre premier baiser, Caroline, la tranquille aux longs cheveux bruns de poupée. Je pense à Dominique dans son bureau de dirlo, Dominique que Hélène préférait, et son assistant Bernard que moi je préférais.

— Après Noirmoutier devrait venir Fromentine, dis-je, et le monsieur confirme.

— C'est un très joli petit village, Fromentine, ajoute-t-il. Sans doute le plus sympa de la Vendée.

Avant de permettre la descente des passagers, un monsieur s'adresse dans un micro et nous informe qu'il a à notre disposition deux noms d'hôtel et un formulaire de demande de remboursement des frais d'hôtel. En passant près de lui avec nos bagages qui réveillent les douleurs d'épaules et de doigts, nous nous renseignons sur les délais du remboursement. Pas assez tôt. Nous négligeons le formulaire et nous nous mettons en route vers le bosquet que j'avais aperçu lors de la dernière ligne droite du car. Nous nous blottissons le long de l'avenue. Les phares jaunes et rouges des véhicules entachent la nuit sans lieux de résidence apparents. Qu'il est étrange d'arriver de nuit sur une terre inconnue, distincte par son aspect étranger.

Ce que nous nous apprêtons à faire est synonyme de risque, danger, peur. Aucune de nous n'en admet un seul. Marline dit que ça va être curieux, intéressant, pas plus. Louise répète qu'elle l'a fait de nombreuses fois, seulement ses parents dormaient pas loin. Moi, je ne sais que choisir de leur dire. J'ai dormi à la belle étoile tant de fois au Bénin que cela ne me dit rien de spécial. Je suis plus troublée par cet accident de parcours, ce défi imprévu, cette mauvaise intervention du sort dont j'espère que personne ne sera puni, ce qu'un sentiment d'appréhension me fait croire.

De sa trajectoire à nos pieds, la lune embaume les bois de mystères épiques. Nous retenons nos pas et nous nous regardons. Pas un son et pas une voix ne s'envolent des branchages.

— Il fait froid, hein ? dit Marline.

— On aurait mieux fait d'aller au bord de la mer, dis-je.

Le bruit d'un moteur se rapproche puis passe. Nos pieds de nouveau écrasent le sol boisé. À une distance étudiée que nous imaginons prendre en cas d'appel de la nature (arrêt pipi en voiture), nous tombons d'accord, et au pied d'un arbre nous étalons la toile de tente. Nous ne perdons pas une minute, nous prenons notre situation très au sérieux, et pourtant nous nous sentons vulnérables. À une époque ancienne, des villes interdisaient l'entrée aux étrangers après une certaine heure. À Amsterdam, par exemple, c'était au crépuscule. Il nous semble que cette règle nous soit appliquée.

Pour échanger, nous murmurons. Nous déroulons nos sacs de couchage sur la toile, puis, chaussures et cardigan comme oreiller, nous nous y allongeons.

— J'ai faim, dit Marline.

— Moi, ça va, dit Louise, une joue sur sa veste de poule, la cigarette pas loin.

Moi aussi je fume, à sa gauche. À l'inverse de Marline, j'ai horreur d'être allongée sur le dos, j'ai essayé, je ne tiens pas deux secondes, et j'aime bien savourer consciencieusement ma dernière cigarette de la journée, comme ma première, d'ailleurs. Un bleu profond contourne la courbe des feuilles. Marline commente le petit nombre d'étoiles dans le ciel qu'elle peut voir entre les cimes des arbres.

— Vous vous rendez compte qu'une étoile pourrait nous tomber dessus, là, maintenant ?

— Jamais.

— Ben, t'en sais rien, Louise, ça se pourrait, conteste Marline.

— Vous trouvez pas que le vert est plus noir que le bleu ? dis-je.

— Y a que les étoiles filantes qui tombent, dit Louise. Alors, steuplait, heu...

— Ben voilà, tu peux appeler ça une étoile filante.

— Ouais. Et c'est quoi une étoile filante ? Louise relève la tête comme pour mieux se faire entendre. C'est une étoile mourante ou pas ?

— Ah, ouais, merde ! T'as raison, Louise.

Et Marline rigole de son oubli passager.

— Qu'est-ce qui se passe alors si l'étoile rentre dans un vaisseau spatial ?

— Oh, la question !

— Ils envoient bien des vaisseaux dans l'espace, Louise. Ça ferait un de ces feux d'artifice... !

Bien des heures plus tard, Marline se réveille sous un dôme laiteux gribouillé de troncs d'arbres et traversé d'une lumière bleutée. Les troncs d'arbres lui apparaissent violets. Elle s'assoit, frissonne dans l'aube humide. Son cerveau prend un moment pour se reconfigurer les choses : où elle se trouve, la raison de ce lieu. Le poids d'un engin secoue le sol sous ses fesses. Elle se souvient de la route pas très loin, et entend le chaos du poids lourd.

— Cadenza ? Louise ? Vous êtes réveillées ? Allez, debout !

Était-ce une piste de décollage cette route poussiéreuse bordée d'arbres miteux qui se fanaient dans le ciel ? Si oui, une piste de décollage pour l'enfer.

Marline regarde ce bout d'horizon avec peine et suggère l'auto-stop. Louise et moi nous sommes tentées, mais nous nous y opposons. Si c'est un dingo matinal qui nous prend en stop, il va nous faire perdre du temps et nos bagages feraient empirer les choses à vouloir s'échapper. Victimes faciles. Alors tant bien que mal nous nous efforçons de tenir. Nous ne parlons que de temps en temps. Un véhicule filant à toute vitesse, par de longs intervalles nous pousse un casque frais de mèches rebelles hors du crâne. Plus loin devant nous, bien avant l'horizon, la rangée d'arbres est interrompue par un parvis, puis au fur et à mesure que nous avançons, se détache ensuite une bordure de trottoir. Et ensuite, resplendissant dans toute sa splendeur matinale et silencieuse : une station-service. Nous ne l'avions pas remarquée la veille. Derrière les pompes se dessine une

fenêtre. Les lumières sont allumées. Nous lâchons nos sacs et bagages et nous poussons la porte. De mes mains, je presse mes épaules. La vue de bouteilles de coc au frais dans un grand réfrigérateur nous émerveille. Ce gaz-ci il est pour nous !

Le bout de la route fugue. Puis une luminosité frappante nous accueille, une clarté alliée à une légèreté de l'air. Mes narines s'élargissent en symbiose avec la vue. La surface de l'eau est plate tel un lac, son ressac est une fine roulade sur un sable calcifié par la popularité. Sa couleur fait plus penser à du bois qu'à la mer. Je me demande si ceci est vraiment l'océan Atlantique, celui-là même qui, en vagues lamées, touche la terre béninoise.

— Elle fait plutôt pitié, dit Louise.

Sur notre droite, une évaporation laiteuse ceinture la végétation de l'île de Noirmoutier, la tient comme l'amour. Quelques flotteurs ici et là semblent signaler un filet de pêche. À Ahouandji, chez mon grand-père, leur émergence sur l'eau signifiait le retour des pêcheurs. Et alors les hommes et les femmes qui le savaient ou qui attendaient se rapprochaient du rivage, et selon les ordres ou les propositions des assistants des pêcheurs, les badauds s'alignaient pour aider à tirer le filet. Ils étaient à la queue leu leu le long de la corde maintenue raide par le chef au bout de la file se transformant en une grille de jambes qui étaient rythmées par le chant de leurs gosiers. Aux ultimes tractions²⁶ leurs épaules frôlaient le sable. À l'étendage du filet, le drame des petits poissons qui frétille, et des pêcheurs et des assistants-pêcheurs contre les bras de voleurs, animait le rivage. Seuls les billets étaient acceptés – les pièces de monnaie tombent et se perdent facilement dans le sable d'une plage, aussi le travail n'était pas fini pour ces travailleurs.

— En tout cas, on la voit pas, l'île d'Yeu, dit Louise.

— C'est bien à une heure de bateau, tu sais, lui dis-je.

²⁶ J'ai mis des jours à dénicher ce mot. Je suis partie du verbe *tirer*, je suis passée par le dictionnaire des synonymes, à *tracter* pour arriver à *traction*, un mot entendu mais que je n'ai jamais pensé à utiliser dans ce contexte.

Nous ramassons nos bagages, reprenons notre marche et traînons vers le port maritime. Une heure avant qu'il n'ouvre. Nous repartons sur le remblai et nous arrêtons à la *Brasserie du Marais salant*, en terrasse, malgré un petit vent. Puis nous changeons d'avis et allons en salle.

— Bonjour, lance Marline.

L'endroit est désert, si ce n'est le barman derrière son comptoir.

— Mesdemoiselles...

Nous occupons une table dans un coin. Louise allume une cigarette. Moi aussi. Les lampadaires aux plafonds sont nombreux, mais peu sont allumés. Un grand type en garçon de café débouche de l'aile arrière avec une petite tour de paniers en osier entre les mains. Il les dépose dans un recoin sur un genre de secrétaire et s'affaire.

— S'il est pas pressé, alors moi non plus je ne suis pas pressée. On verra ça quand ce sera mon tour, dit Louise.

— Ton tour de quoi ?

— Chais pas. Quand il faudra payer, tiens.

— Et s'ils disent qu'ils veulent pas nous servir ? dit Marline.

— Comment ça ? N'importe quoi, toi. Eh ! Louise se penche jusqu'au milieu de la table. Je vais vous dire ce que je ferais. Je poserais le billet sur la soucoupe tout en surveillant pour voir s'il arrive. Et au moment où il arrivera...

— Mesdemoiselles, bonjour.

Surprises, nous nous reculons toutes trois d'un coup, en nous retenant pour ne pas rire. Une serviette blanche immaculée suspendue à son avant-bras, il a un air impeccable, ce garçon ; sa tenue noire et blanche est éclatante et lui sied à ravir. Sa main est plaquée sous un plateau de bois parallèle au sol. Il nous demande ce que nous désirons.

— Un poisson frais de la mer, frit, s'il vous plaît, dis-je.

Désir possible d'exaucement, mais pas à une heure pareille.

— C'est au déjeuner que nous servons les poissons, mademoiselle. Faut revenir à midi.

II

Le premier jour

Le paquebot *Vendée* glisse précieusement à l'approche d'un dédale de petits murs en ciment pour l'amarrage des bateaux. La réalité de notre arrivée sur le territoire des Ogiens est indéniable. Louise plisse du front comme si elle repoussait un chapeau avec incrédulité. Marline sourit tout simplement. À Terre, au bout de l'embarcadère, nous contemplons ce qui nous entoure. La jetée se poursuit en un virage par un mur d'où s'élève un large escalier qui descend jusqu'à une statue érigée au-dessus d'une fontaine. Sur un mur en face est écrit « Place de la Libération » – spacieuse –, à côté de quoi s'étire le fronton *Café de la Place*. Une large terrasse s'étend presque jusqu'au coin avant le virage. Nous ferons de la fontaine et des escaliers nos points d'attache les jours de temps nuageux.

Nous demandons notre chemin à un passant qui nous informe qu'il n'existe qu'un seul camping ici, un camping municipal, et pas tout près. Il nous faut prendre la route qui traverse un champ d'herbe, rejoindre une route perpendiculaire, traverser une agglomération par son artère principale jusqu'à une intersection avec le mur du camping. Nous débouchons juste devant sa porte, pratique, mais le dos et les mains endoloris par les bagages, furieuses d'avoir eu à marcher autant.

Déballage de la tente et dégagement des pièces d'équipement. Deux personnes nous font une petite visite. Ils sont de taille identique, portent un maillot de bain, lui, noir et rond, avec une serviette de bain pendue au cou. Elle, blanche et mince, avec une serviette de bain pendue au bras, et un tube tout orange coincé dans la main. Leurs visages resplendissent de bonheur dans chacun de

leurs regards. Ses grosses joues à lui nous éclaboussent avec son sourire. Et elle, de grands yeux sombres et bleus s'attendrissent dès qu'elle parle. Ils nous souhaitent la bienvenue, se présentent, Hervé Bertin, Lucie Lepivert, et font la tournée des poignées de mains.

— Vous avez besoin d'aide avec la tente ?

— Non. Ça va aller, dit Louise.

— T'es sûre ?

— Je l'ai déjà fait et jusque-là pas de problèmes.

— Okay. Ben si vous avez besoin de quoi que ce soit. Si vous manquez de clous, par exemple.

Ou je ne sais pas. N'hésitez pas. Notre tente est juste un peu plus loin là-bas. Vous la voyez ? C'est la petite rouge à côté d'une grosse verte.

Nous regardons toutes, mais seule Louise répond :

— Ah, oui ! Je la vois.

— Vous effrayez pas des tentes vertes, ce sont des tentes municipales. Elles sont vides maintenant. Mais la semaine dernière, par contre. Hein, Lucie ?

— Oui, Hervé.

Il lui sourit.

— Y avait une colo de gamins. Ils sont restés toute la semaine. Je vous dis pas. Ils venaient de Rennes, mais on aurait pas cru, hein ?

Alors qu'ils se regardent amoureusement pour avoir survécu au chaos de la jeunesse à l'air libre, Marline remarque quelque chose et le fait savoir :

— C'est parce qu'il est super grand ou c'est moi qui le trouve vide ?

Hervé veut répondre à sa question. Il regarde alentour puis annonce qu'il s'y trouve trois points de douche. Cela devrait nous donner une idée.

— C'est pas un mauvais camping pour un camping municipal. Mais voilà, il est possible de louer pas cher au centre-ville, et donc les gens préfèrent s'offrir une petite location.

— Génial. On pourra faire tout le bruit qu'on veut, dit Louise, et elle y enchaîne un rire.

— Ah, ça ! C'est l'attitude qui nous manquait.

— Tu vois pas ? Elles ont apporté un poste de musique.

— Bon. Peut-être à plus tard. Sur la plage, peut-être.

— Salut.

Nous nous attelons de nouveau à l'urgence, enfin, surtout Louise. Elle pilote l'enchaînement des actions : étale bien la toile intérieure de la tente, enfonce bien les clous dans le sol, mais qu'à moitié. Elle nous démontre la position du tube central et nous demande de le tenir en place pendant qu'elle y fait des nœuds le reliant à la tente. Elle tire pour s'assurer de la solidité de chaque nœud, martèle les clous complètement, elle recouvre ensuite avec la toile la plus épaisse, défait et renoue des ficelles, martèle, vérifie la résistance du montage par des coups secs et vifs, déplace deux, trois clous et recommence, puis recule et l'observe.

— Jette-toi sur les côtés de la tente, Marline.

— Non, mais ça va pas, pourquoi tu veux que je fasse ça ?

— C'est le meilleur moyen de savoir si elle est bien montée.

Marline s'y laisse choir sur le ventre, mains en avant, ce qui amorti son poids. Le flanc tendu rebondit tel un trampoline. Marline se retourne et glisse, et de la position accroupie se redresse. Je vais à l'intérieur et elles me suivent. Avec des « Ouais, ça à l'air bon », Louise tamponne le plafond et les recoins d'approbations. Nous amassons nos affaires de douche. L'état des lieux scelle notre satisfaction générale.

En sortant de la douche, nous nous découvrons habillées de façon identique : un maillot de bain, une large chemise, une minijupe, des tongs, dans une variété de bleus de blancs de rouges. Nous pourrions aller au bout du monde vêtues ainsi.

Les tongs déjà enfourchées nous nous mettons à la recherche d'un truc à manger. Puisque nous connaissons plus ou moins le chemin qui nous a menées au camping, nous en prenons un

autre, tout de suite à droite après la sortie, un chemin rocailleux, ensablé, et bordé d'arbres très anciens à la vue de leur circonférence et de leur ombrage qui se projette par-delà le haut mur. Nous ne voyons qu'à peine le soleil de ce début d'après-midi. Le boucan de nos tongs exacerbe le silence alentour. À cause du sable, nous nous accordons à penser que le chemin mène directement à la plage. Nous nous souvenons du *Café de la Place* et rebroussons chemin. Sur l'asphalte, le boucan devient des claques. La cloche d'une église invisible résonne. L'air est sec, comme au Bénin. Un cycliste à moitié dénudé chevauche vers nous, son ombre forme un matelas noir sur la route, puis il passe et nous salue, le frimeur. Nous marchons plutôt vite. La place de la Libération, tantôt exubérante d'allées et venues incessantes, reflète une heure de la journée bien tranquille à présent. Personne à la terrasse du café, personne nulle part. Un silence de cataclysme²⁷. Nous scrutons à la volée chaque angle. Les portes de l'embarcadère sont fermées. Un vélo est attaché à la rambarde de l'escalier, sa roue arrière dépasse comme une invitation à être attrapé. Nous reprenons notre marche dans le virage. Une rue s'écarte sur notre gauche, nous l'empruntons. Le soleil y balaie ses rayons de plein fouet. Des magasins en tout genre bordent les trottoirs. Au lieu d'entrées évidentes invitant à fouiner, les portes sont toutes fermées. Au-dessus de nos têtes se dressent des maisons toutes blanches. De certaines fenêtres ouvertes dégoulinent des cliquetis accompagnés d'accents de voix. J'en reconnais une. C'est un homme. Une tonalité télévisuelle l'accompagne. Le treize heures ! Le journal de Jean-Claude Narcy ! L'intervalle du déjeuner. Nous ne savons que faire.

Contre notre meilleur jugement, place de la Libération, nous nous résolvons à prendre un croque-monsieur au café. Alors que nous zigzaguons entre les tables et les chaises pas remises en place à la suite du départ des clients, une femme fine et longue avec un panier en rotin au bras émerge des profondeurs du café. Elle sourit à Louise qui est à l'avant. Je la juge amicale. De toute façon, me dis-je, si elle me répond sèchement ou froidement je le supporterai mieux que l'expérience, je pense, de manger dans ce bistrot, terrasse ou pas terrasse. Et je ne dirais rien parce

²⁷ Apparition du mot à mon insu, il s'avère adéquat.

que je ne voudrais pas non plus que le tenancier refuse de nous servir à cause de la manière dont nous lui aurions parlé à cette petite dame qui est sûrement une habituée.

Dans son panier de bien maigres achats : un Cantalou et quelques petits paquets de papier scotchés et marqués de prix gribouillés au stylo – méthode des charcutiers, fromagers, bouchers.

— Excusez-moi, madame.

— Oui ?

— Y aurait pas une supérette ou un épicier par ici ?

— Euh... oui. Mais il n'y en a qu'un seul.

— Et il se trouve où s'il vous plaît ?

— Vous avez de la chance, il reste ouvert toute la journée.

Et gardant son éclat – toute souriante – elle nous explique la route à prendre. À ses mots : « Pas loin du camping municipal, vous verrez », j'échoue à retenir les gros mots dans ma bouche.

En passant devant le camping, je lance un regard à travers l'ouverture. Des rugissements félins grouillent dans mon estomac. Sur le chemin graveleux, le bruit de nos pas me rappelle le bruit des mastiqueurs à table.

— Je crois que je vais mourir, dit Marline.

— On devrait plus être loin. En fait, j'avais oublié, mais y a toujours un petit magasin près d'un camping. C'est toujours comme ça, dit Louise.

Une brise se fait entendre dans les feuillages, excite une balade de branchages. Puis en face de nous, de l'autre côté de la route, se tient la supérette. Ironie du sort : elle s'appelle *Bravo*. Sous le store, un garçon d'environ dix-huit ans, plutôt pâle, et habillé d'un tee-shirt polo et d'un short moulant à la McEnroe, se tortille de gauche à droite en mouvements d'étirements. Le store ne protège pas des fruits et légumes comme à Paris, mais des affiches de pub collées à la vitrine. Nous le saluons et demandons si c'est ouvert. Le gars daigne à peine nous répondre et hoche froidement la tête. En le dépassant pour entrer, de son corps et de ses yeux coule la prétention territoriale des

propriétaires, un « je te défie de venir ici » que les prétentieux ou les racistes exaltent d'un regard. Il me colle aux talons, puis s'en va vers les escaliers au fond du magasin. En haut de la dernière caisse dans une cabine élevée tel un poste de garde au-dessus du vide, il se pose derrière une vitre.

— Dis donc, j'ai l'impression qu'il nous a à l'œil, celui-là, dit Louise. Il a de la chance que j'ai faim et que j'ai autre chose à faire.

Le chariot nous relie, et dedans nous y amassons du beurre pour les tartines du petit-déj, des Velouté Nature non sucrés parce que j'aime mes yaourts sans le sucre, du fromage râpé, du jambon, des merguez, du café en granulés, un pot de confiture de fraises, celle que tout le monde tolère. Je ne résiste plus, je détache un yaourt et demande à Marline de me le percer, et elle et Louise s'en prennent un aussi et nous voici toutes les quatre à sucer le cul d'une vache. Le Caddie se remplit : sel, poivre, moutarde de Dijon dans un verre à boire (habitude de la mère de Louise), des paquets de spaghetti, des conserves de thon, de ravioli au bœuf, une brioche tressée que j'ouvre et d'où j'arrache une comète, un quatre-quarts, du pain de mie en tranches, un ouvre-boîte. Nous sommes toujours en train de sucer du yaourt et de dévorer une mie sucrée et vaporeuse lorsque le jeune gars vient nous dire qu'il est interdit de manger avant de payer. Moi qui croyais que c'était une manie française ! Il veut nous faire croire qu'elle est parisienne ou il a un problème ?

— Faites voir ce que vous avez ouvert, s'il vous plaît.

Marline pousse le chariot jusqu'à lui. Il y plonge sa vue, inspecte, se veut méticuleux.

— Je dois vous prévenir : si on trouve même un chewing-gum sur vous que vous auriez volé, on appelle la police. Faut que vous le sachiez.

Louise crâne du cou.

— On n'est pas des voleuses, non mais, pour qui vous nous prenez ?

Il s'éloigne en disant :

— Et vous mettez vos pots vides à la poubelle. Je veux pas les voir dans mes Caddie.

— On verra bien qui aura le dernier mot. Ça oui, dit Louise.

Aux articles déjà amassés, nous ajoutons un gros kilo de bonbons, deux grandes bouteilles de Pemberton, et un jus d'orange en brique. À l'annonce du total à payer, cent quatre-vingt-trois francs et cinquante-six centimes, d'un mouvement nous nous regardons, les yeux exorbités.

Serviettes de plage dans le gros sac en bandoulière, nous passons la sortie rivage du camping, et empruntons un chemin sableux au centre de broussailles. La chaleur modérée relève des senteurs de varech²⁸.

Les vacances. Effluves du large, sous-bois, grains de sable chaud. Les odeurs se mêlent comme dans un four en chauffe.

Lors de mes deux étés précédents dans les montagnes rudes et rocailleuses des Alpes-de-Haute-Provence, auprès de versants fertiles en petites fleurs fuchsia et en petites étoiles mauves, s'il arrivait que nous passions par un couloir de roches et d'arbres bordant le précipice, et que la face rocailleuse ne renvoyait pas les rayons du soleil, la peau de nos bras et de nos visages se refroidissait. La monotonie des arbres et des pierres endormait nos esprits alertes à la nature. Moi je rêvassais, poursuivais peu la conversation avec les potes ou les moniteurs. L'air subitement cool me portait à la rêverie. Une fois, quel ne fut pas mon étonnement de sortir du rêve et de tomber dans une vision idyllique ! L'immense prairie trouvée au sommet, sous la clarté éblouissante du soleil, et couronnée au loin par une rangée de montagnes. À mesure que nous avançons, d'innombrables fleurs épanouissaient mon regard. De larges rectangles marrons se transformaient en un troupeau de vaches. Leurs yeux se levaient, nous épiaient. Et au bout du gazon qu'elles broutaient se tenait un joli petit pont de bois de la taille d'une déesse, s'arcbutant au-dessus d'un ruisseau haut comme ma cheville. Quelle récompense pour nos efforts ! Mais quel labeur ensuite pour les moniteurs pour nous déloger et repartir. Je me souviens ils avaient déclaré que la prochaine fois ils s'y prendraient une heure à l'avance !

²⁸ Il m'est venu tout seul, ce mot, et je crois bien l'avoir entendu dans une chanson, de Jacques Brel ou de Léo Ferré, disques appartenant à ma mère que, moi, j'aime écouter.

De la même façon, à l'approche de la côte de l'île, au bout cette corniche, derrière Marline après Louise, je me prépare au souffle d'un spectacle. Le grand air, dixit ma grand-mère, le grand large, selon les livres d'aventures. De la hauteur de notre dune, comme ça, inattendue, la vue matérialise l'immensité de ciel. Nous quittons la végétation. Nos pieds s'enfoncent. Moi, j'enlève mes tongs. Et creuse la fonction massage.

Le ciel et la mer sont en fusion de pâleur, décolorés et secs. Les contempler fatigue les pupilles. Une infinité, certes, mais immobile, et pas un vent pour garnir l'éloignement. Même le sable aspirant la mer temporairement, jonché ici et là d'épaves que forment des rochers massifs, ne dégage pas de bulles poussiéreuses ; il n'y a pas de ressac.

Louise repère de grands signes sur notre gauche ; Hervé et sa copine.

— C'est votre heure habituelle d'arriver quand les gens partent pour s'apprêter à aller dîner ? nous demande Hervé, sur pied.

Nous nous joignons à eux, étendons nos serviettes, mais toujours debout, Louise raconte notre supplice à dégoter de la nourriture. Lucie se lève et s'appuie sur l'épaule de son mec. Puis un groupe d'hommes et de femmes, mais alors là carrément parce que je suis sûre que certains avaient bien la trentaine, « Des Val-de-Marnais, du département le plus sage de la banlieue de Paris, le quatre-vingt-quatorze », selon Hervé, viennent leur dire leurs adieux. Ils rentrent à Paris dès l'aurore. Quelques-uns nous saluent. Le grand avec un air des plus âgés, c'est-à-dire mi-sérieux, mi-moqueur, démarre une conversation avec Louise, veut savoir notre département d'origine et le temps que nous allons rester.

Je regarde Marline et lui fais signe des yeux. Marline secoue la tête, la bouche tendue. Pas lieu de s'inquiéter. C'est vrai qu'il n'est pas du genre de Louise de balourder nos règles, et ne pas dévoiler notre département de provenance, est une règle surtout en rapport avec sa réputation égrénée aux Sables d'Olonne.

— On vient de Blancaca, dit Louise.

Je souris à Marline. Une nana examinant le bout d'une de ces mèches dit :

— Thomas ? C'est où Blancaca ?

J'ai cru qu'il dirait : « Blancaca n'existe pas. » Il lui dit :

— Au nord, dans la Seine-Saint-Denis, je crois. C'est ça ?

Et Louise acquiesce ! Je m'attends à une vanne. Personne ne fait de commentaire. Le grand type reprend la conversation.

— Le soleil se trouve derrière l'île maintenant, et la marée est super basse. Qu'est-ce que vous allez pouvoir faire à cette heure-ci sur la plage ?

— Y a pas d'heure pour nager, dit Louise, dans un timbre de voix masculin, inattendu. Puis elle sourit, toute fière.

— Pourquoi tu souris ? lui demande un gars bien bâti mais gâché par des yeux mélancoliques.

Un gars bien bâti mais gâché par des yeux mélancoliques, lui demande la raison de son sourire. Elle ne veut pas le dire, puis elle finit par le dire.

— Parce que, je me dis que ça a dû vous en boucher un ce que j'ai dit, personne n'a réagi.

— On a faim. C'est pour ça, lui dit le grand mélancolique.

— T'as pensé à bouffer quand elle a parlé de bain de minuit ? dit un petit toqué.

— Mais elle n'a jamais parlé de bain de minuit, Geoffroy.

— Ah bon ?

— Ben, non.

— Ben, j'ai dû sublimer ses paroles alors, avoue Geoffroy.

— Toi aussi tu souffres de faim ?

— Oui, allez ! On y va ?

— Vous en avez pris un ici ? dis-je.

— De quoi ?

— De bain de minuit.

— Euh... non.

— Il préfère les images subliminales, dit la fille qui a lâché sa mèche.

— Moi, j'aurai cru que c'était une habitude chez les gens de votre âge, dit Louise.

— Et vous ? demande le mélancolique.

— On vient d'arriver, dit Marline, répondant à la place de Louise.

— Mais vous pouvez imaginer l'effort, vous, de se baigner nu dans la mer sous un ciel noir ?

dit Geoffroy, le regard tourné vers sa troupe.

— Ouais, ça doit faire flipper, dit Marline.

Un garçon jusque-là taiseux s'avance vers elle.

— Je peux te donner une initiation si tu veux.

— Oh, le Fabrice ! s'élève Geoffroy.

Des rires noient les commentaires. Une fille, un magazine ouvert entre les mains, relance :

— Bon ! On y va maintenant.

— T'as pas eu ta réponse, Fabrice, dit le mélancolique.

Fabrice porte son regard sur Marline, un petit sourire au coin des lèvres.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Bin... je dis non.

— Okay. Je vais demander à quelqu'un d'autre.

Il se décale un poil vers moi et me tend la main.

— Ça te dirait de prendre un bain de minuit avec moi, Lula ?

Un détraquement a dû l'atteindre à la tête subitement. Je jette un coup d'œil à Hervé, le pivot de cet attroupelement. Bon enfant, j'éclate d'un petit rire, prends la main de Fabrice et la secoue.

— Enchantée de faire ta connaissance. Je m'appelle Cadenza.

— Ah ! Moi, ça me va. Je prends ça pour un oui.

On se remue, on se reedit au revoir.

— Alors. Je viens te chercher à ta tente à minuit moins le quart. Hein ? Ça te va ?

Je recule, effrayée par son sérieux.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? dit Fabrice.

— C'est bon, dis-je. On se connaît ni d'Ève ni d'Adam, alors, s'il te plaît.

— Elle se fâche ! T'as raison, on se connaît ni d'Ève ni d'Adam. D'ailleurs, je suis pas sûr que les tiens portaient ces noms-là.

Une rumeur parcourt les statues comme dans une foule. Je devine qu'il m'a taillée, mais n'ai aucune idée par quoi, à quel moment, rien. Et puis surtout, ce changement soudain me désoriente, je néglige de me rejouer dans la tête ce qu'il a dit, mais trouve une insulte banale.

— Eh ben, en tout cas, t'en fais un beau bouffon de la bande.

Le grand, paraissant être l'un des plus âgés, lève le regard vers moi avec un sourire. Une telle tendresse anime son regard, je m'en souviendrais et comprendrais un jour qu'il pensait que j'avais deviné juste.

Les discussions reprennent. Geoffroy et ce type, Fabrice, se marrent, puis l'un bat des bras devant l'autre. Hervé et Lucie causent avec Louise et le grand bonhomme. Fabrice s'approche.

— Je vous ai donné ma main, chère et belle Lula, et vous l'avez jetée aux rochers comme une peau de banane.

— Ça va, Cadenza ? dit Louise qui me rejoint avec Marline.

Fabrice salue comme au théâtre.

— Mesdemoiselles.

Il se redresse, et avec des manières lénifiantes, ajoute :

— Vous avez été témoins d'un acteur en herbe qui, à présent, doit réapprovisionner ses boyaux pour plus d'aventures. En attendant...

Il soulève un chapeau qu'il ne porte pas et s'en retourne vers ses amis déjà assez loin. Son allure de pantin sur skis de fond moulinant des membres me captive. Il s'achemine comme il a joué de moi, libéralement. Et lorsque j'entends la voix de Marline, je me retourne, sors de l'hypnose.

De mes seize à vingt ans, j'en ferai beaucoup de connaissances de clowns de sa frappe.

III

Une perte

Le matin suivant, j'ouvre les yeux et me dresse sur mon coude. Une sensation d'étouffement pince mes narines et ma gorge. Marline a l'air de ne pas avoir bougé, ce qui me surprend, car elle a souvent le souffle court.

J'étire le bras vers la fermeture de la tente et la remonte à fond. Par l'ouverture, l'aération venue du vaste camping bénit d'une caresse liquide mon visage et mon cou. Le feeling me bonifie, me rappelle la bonté. Je ferme les yeux et savoure. J'ouvre les yeux et constate une étrangeté dans le sol du camping : on dirait du verre blanc. La chaleur et la lumière sont au rendez-vous de nos vacances. Nos vacances ! Sans la connerie des adultes ! Sans demandes à satisfaire ! Révolue la tyrannie de la famille, des profs, des monos de colo. Nous n'avons à répondre de personne. C'est la meilleure sorte de totalitarisme.

La position de sommeil de Louise et Marline n'a pas changé : l'une fœtale, l'une sarcophage. Je cherche la bouteille d'eau remplie la veille et la trouve dans un recoin. Elle est un peu chaude,

mais tant pis, j'en déglutis une bonne gorgée. Louise et Marline bougent, se tâtent mentalement, finissent par ouvrir les yeux. Et Marline d'annoncer que sa montre marque onze heures trente-trois. La moitié de la journée effilochée²⁹. Tant pis. Gardons cette indolence. Nous récapitulons les expériences de la veille. Nous chahutons. Louise veut nous faire croire qu'une colonie de fourmis va et vient par les dents de la fermeture Éclair de nos sacs de couchage. Et elle se gratte les jambes pour nous pervertir, car de la voir se gratter nous nous grattons aussi, enfin, surtout Marline. Il me vient l'idée de lui balancer de l'eau.

— Tiens, ça t'empêchera de te gratter, ça te rafraîchira !

Aussitôt fait, à l'une et à l'une, elles crient, d'abord comme des canards puis en des « waouh » d'euphorie. Après quatre ou cinq giclées, Louise demande à Marline de récupérer la bouteille. J'ai juste le temps d'y coincer mon pouce. Ce n'est pas la première fois que je provoque ce jeu-là. J'y coince mon pouce et serre la bouteille de verre très fort contre moi. Louise se jette sur moi, Marline aussi. Elles s'acharnent à vouloir m'arracher la bouteille des mains puis abandonnent, se plaignent de ne pas avoir eu un tour puis prétendent avoir soif, etc., jusqu'à un moment d'entourloupette de la part de Louise qui se saisit tout net et dit :

— Je l'ai fait.

— Fait quoi ? dis-je, sur mes gardes.

— Avec Fabio.

Marline saute et s'assoit.

— Quoi ? Vous l'avez fait... dit-elle, l'excitation au comble, la voix éraillée.

Louise opine du chef.

— Quand ça, où ça ? poursuit Marline. Vous l'avez fait chez toi ou chez lui, Louise ?

— Ben, attends. Laisse-moi parler, dit Louise. D'abord, euh... Bien sûr qu'on l'a fait dans un lit, euh, ça, c'est sûr.

²⁹ Il s'avère que ce mot convient bien à cet emplacement ! C'est incroyable, il m'est venu en tête comme ça, de nulle part !

— Quand ?

— Ben, euh... il y a trois jours.

— Où ça ?

— Dans le lit de Esther. Chez ma mère donc.

Ma voix s'élève.

— Je me souviens de Fabio qui nous regardait par la fenêtre le jour de notre départ.

Bouche bée, elles me fixent du regard. Marline veut savoir de quoi je parle. Je scrute Louise. Elle approuve. C'était une intimité qui m'avait été donnée à mon insu, car après tout, Marline aussi était là avec moi, en bas de la tour, au bas de cette fenêtre. Un bonheur resplendissait sur le visage de Fabio. Cela m'avait semblé étrange. Sa meuf partait pour un mois sur une île, allait passer ses journées à la plage et ses soirées en boîte, et lui, il rigolait, il souriait, il regardait ça d'en haut, satisfait. Et cette image m'avait laissée perplexe. Je l'avais inconsciemment refoulée et je venais d'en faire une super trouvaille. Je ne savais pas ce que je disais au moment de le dire. Mais j'ai réalisé que j'avais rendu public ce qui appartenait à eux deux, les amoureux.

Louise ne fait pas cas de mon indiscretion. Encore moins Marline : elle la tiraille³⁰ pour savoir comment cela s'est passé entre elle et Fabio, elle insiste ouvertement sans gêne ni tic d'embarras, bien au contraire. Et Louise évite les manières.

— J'étais, euh... dans le lit. Comme ça, allongée. Puis il a essayé de... ahahah ! Louise éclate de rire. Oh. Donc je disais, il a essayé de le faire entrer entre mes jambes, mais ça voulait pas se faire. Je sais pas pourquoi. Puis ensuite, euh... il a essayé de... ahahah... j'y arrive pas. Ahahah... j'arrive pas à m'empêcher de rire ! Putain, je vais craquer !

Marline et moi, nous nous regardons en grimaçant.

— Okay, okay ! Hum... Faut pas que je craque. Bon, alors ! Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Ah, oui ! Il m'a demandé de lever les jambes. Ahahah... Je vous jure. Alors, tu vois...

³⁰ Répertoire maternel.

Elle se balance sur son arrière-train et, comme pour un accouchement, agrippe ses jambes pliées.

— Et là, il a... je l'ai senti.

— Putain, ça a dû faire mal ! dit Marline.

— Un peu.

— Tu l'as repoussé ? dis-je.

— Ouais, mais par accident. C'était mes jambes. Y en a une qui s'est tirée de ma main. Je vous jure. Parce que je m'accrochais à mes genoux. Tu vois, comme ça. Et ma main a glissé et la jambe est partie, je te dis pas, elle est rentrée dans son ventre, j'étais ébahie.

— Ben, putain !

— Il a eu mal ? Il s'est plaint ?

— Non. Il m'a demandé si je voulais qu'il arrête !

— Et t'as répondu quoi ?

— Je sais plus. Je crois que j'ai rien dit. Je me rappelle qu'il a dit que c'était mieux que j'encaisse la douleur. Alors, je l'ai laissé faire. Et ça va, hein, ça a été après.

— Quoi, et t'as pas saigné ?

— Bien sûr que j'ai saigné. Mais ça n'avait rien de dégoûtant. Fabio m'a même aidé à refaire le lit.

La tente se gonfle d'un profond silence de filles pensives.

— Moi, ça me fait peur, dit Marline.

— C'est comme une malédiction, dis-je.

— Et j'ai même pas en tête avec qui le faire, dit Marline.

— Tu voudrais bien le choisir, dit Louise.

— Il faut, dit Marline.

— C'était Toufik à un moment donné, non ? dit Louise. Et sans attendre la réponse, elle poursuit. Moi j'ai toujours pensé que ça serait Xavier. Tu te rappelles, Marline ?

— Et c'est quoi qui t'a fait choisir Fabio ? Quels critères ?

— Ah ben, maintenant je peux dire l'amour.

— Oh ! J'aimerais que ce soit grand, dis-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? dit Louise.

— Je veux dire... euh. Ben je sais pas, en fait. Je suis pas sûre. Je crois que je veux tout simplement pas le faire juste pour le faire.

— Y a un mec qui te l'a demandé, Cadenza ? dit Marline.

— Non. Aucun. Enfin. Denis m'avait demandé de dormir avec lui comme des copains. Il a bien dit dormir. Comme il fait avec Esther, parfois.

— Et Louis, il ne te l'a jamais demandé ? dit Marline.

— Je m'en rappelle pas, non. Mais tu vois, c'est ça le truc. Aucun des trois. Ni Denis, ni Louis, ni Jibril, je me vois le faire avec.

— C'est normal, Cadenza. C'est comme ça en général. Moi non plus, hein, je me voyais pas le faire avec Fabio. Je pensais pas que ça serait lui. Mais je suis tombée amoureuse. Plus tard.

— Pas au début ?

— Non.

— Euh ! Il est tellement mignon, je croyais que ça avait été instantané ! dis-je.

— Ouais, ben, je le trouvais pas mignon, moi, au début. Ça a mis du temps. Le temps qu'il faut pour connaître une personne. Parler avec lui. L'embrasser. Aller au restau ou autre. Faire des trucs ensemble. On a passé tellement de nuits à parler, putain, je crois que j'ai jamais autant parlé à un mec. Puis avec Fabio aussi, quand j'ai fait la connaissance de sa mère ça a changé des choses. Je l'ai vu différemment. J'ai plus vu ses charmes.

— C'était quand ça ? dit Marline.

— C’était, euh, ben le mois dernier. Et là je suis vraiment tombée amoureuse.

— Moi, j’ai toujours cru que l’amour s’abattait sur toi dès que tu faisais la rencontre du mec, dis-je. La première fois que j’ai rencontré Simon Bana, j’ai ressenti cela. Et aussi la première fois que j’ai rencontré Patrick Galin.

Je lève les yeux. Elles étaient deux photos me regardant.

— C’est qui ? Je les connais pas, dit Louise.

— Des connaissances de colo.

— Ah !

— Si seulement je pouvais les rencontrer maintenant et non quand j’avais onze ans et que j’étais pas du tout branchée sur les mecs.

— Ouais, mais t’as eu tes règles à onze ans. Alors que peut-être que, sans le savoir, dans le fond de toi tu étais en fait branchée là-dessus. Regarde, Marline. C’était la même chose entre elle et Namaan. C’est pas vrai, Marline ?

Mon propos était que, à présent que j’étais en âge, pas un regard de mec ne m’avait frappé telle la foudre. Et selon moi, si c’est différent de cela, alors c’est du travail, un labeur comme pour une terre, une imagination à peupler que je ne possédais pas. Je connaissais des couples qui étaient ensemble depuis longtemps : mes cousines, deux nanas dans ma classe, un garçon de ma résidence. Leurs histoires duraient depuis des années – chose impensable pour moi. Je ne me voyais pas dans un tel cadre bien défini, dans cette construction où la fille se comporte comme une vraie petite amie affectueuse – ce qui rend le garçon un vrai petit ami –, attentionnée. Féminin-masculin, dans la décence et la mesure, contrôlés, ensemble, toujours ensemble, conformistes, encouragés par-dessus le marché, invités aux déjeuners du dimanche chez la famille de chacun, tout bien ordonné et présentant un front commun. Je vois ma cousine Karine et son fiancé, qu’elle avait rencontré à l’université, assis sur le canapé de ma grand-mère, se tenant la main, acceptés, que dis-je, choyés, car les adultes le transmettent de génération en génération. Les regards et les discussions autour

d'eux à leurs propos surfaient loin de mon imagination. Déjà, je ne pense pas que je saurais survivre à tant d'attentions. Et à cette certitude que cela est ma vie et rien d'autre, pas une autre, celle-là même de l'accouplement, de la procréation, de s'encercler de graines qui grandissent et forment des familles. Ne serait-ce que pour la raison que les couples sont admirés, ou tendrement regardés, rapportés. Ils sont adulés. Karine et Anne ne débarrassaient plus la table chez ma grand-mère au déjeuner dominical depuis qu'elles y venaient avec leurs mecs. Elles n'y faisaient plus la vaisselle, leurs nouvelles vies étaient respectées, comprises. Leurs plans pour leur futur les accaparaient déjà bien assez. Alors que, moi, je pensais qu'il fallait de l'intensité, de l'excès sans suspension autre que le sommeil nécessaire. Je préférais une course plutôt qu'une promenade. Ce à quoi ça sert, plutôt que ce que ça permet. Enfin, bref. De toute façon, que connaissais-je de l'amour ? Tout avait été d'une telle lenteur pour moi. Assurément à cause du joug du péché sous lequel mon père m'avait inculqué une dureté d'esprit, j'étais coincée. Et ma conscience tout autant. Pour sûr, j'aurais pu l'enterrer, cette moralité, même la transformer, tout comme je transforme ces phrases que les adultes vous servent à tout bout de champ : La beauté est la première à partir, la laideur s'estompe avec l'âge. Ta gourmandise fera ta perte, ma gourmandise me rendra riche. Imposer ma version. Tout comme cette fille à La Condamine-Châtelard : on l'avait chopée dans un lit du dortoir des garçons au milieu de trois garçons en plein acte sexuel. Certaines filles se prenaient ainsi par la main sans sourciller, faut croire, et amenaient leur mec dans les dortoirs, mais jamais chez les mecs. Et cette fille-là avait vraiment enfreint la règle. Trois jours, sur un séjour de quatre semaines, lui avaient suffi pour séduire et convaincre trois mecs. Je ne suis ni chrétienne ni communiste. Je suis Jésus-Christ, avait-elle dit, selon la rumeur, pour expliquer ses raisons d'un tel excès dans le but de se faire virer d'un endroit où ses parents l'avaient envoyée de force. Ni chrétienne ni communiste, mais Jésus-Christ, parce qu'elle s'appelait Christelle. Quel sacrifice tout de même pour sa liberté ! Et là résidait sa seule conscience : liberté. Mais dans une insouciance dont je n'avais pas la luxure. Moi, ma conscience était une plage sur laquelle seul un grain de sable pouvait se reposer. Sans

faïlle, les pailles de la pensée des autres grossissaient dans mon œil, me cachaient la vue de mes vrais sentiments. Je ne voyais que leurs jugements. Et pourtant, tant que le fil n'était pas cassé, je n'allais pas m'endormir sur mes lauriers. De toute façon, la Carole de cinquième sept l'emportait sur toutes les autres. Elle était si transformée en l'espace des vacances d'été. Cheveux courts et décolorés blonds, khôl noir autour des yeux et mascara aux cils. Son corps fut un choc ; elle avait fondu, pour « sveltesse incarnée » comme il est écrit sur les pots de yaourt à zéro pour cent de matières grasses dont se nourrit ma mère des journées entières pendant une semaine chaque année à sa sortie de l'hiver. Tout le monde dans la cour – sauf les nouveaux – la zieutaient, interloqués. Les cinquième qui l'avaient connue pour ses cris contre ses tourmenteurs ; les troisième qui l'avaient tourmentée, ou défendue, ou rejetée, lorsqu'ils étaient en quatrième – et aucun n'aurait souhaité un tel changement alors qu'à eux il ne leur était rien arrivé ; et nous, comme elle en quatrième et espérant de tout cœur vivre ce qu'elle avait vécu. La beauté sortie de sa chrysalide, disent les scientifiques. La pute, disaient d'autres aussi, lorsqu'ils réussirent à lui sortir les vers du nez et à s'imaginer les détails. Moi, tout ce que je retenais c'était sa grâce et sa minceur. Certaines, dans la cour, disaient que cela allait nous arriver à toutes, que c'était notre destinée de nous embellir. J'étais impatiente. Ma grosse corpulence, j'en veux pour cas mes robustes cuisses de joueuse de rugby de personne qui fait barrage dans la mêlée alors que je les voudrais sveltes pour un *slam dunk* de basketteuse. Deux ans que j'espère m'appliquer l'expression de l'époque de Carole : « Elle a vu le loup et le loup lui a dévoré tous ces morceaux gras. » Avec, depuis, cinq kilos en supplément, le loup reste hors de ma portée.

Mais pas hors de la portée de Louise.

— Tu t'es protégée ? lui demande Marline.

— Protégée ?

— Ben, oui, tu sais. Avec un condom quoi.

— Non. Fabio m’a dit que j’avais pas à m’inquiéter de ce côté-là et, de toute façon, le sida, y a que les homosexuels, hein, qui l’attrapent.

— C’est pas ce que dit ma belle-mère.

— Ben, tant mieux pour elle.

— Te vexes pas, Louise. C’est juste qu’elle m’a dit qu’on devait quand même faire attention parce qu’un mec peut très bien l’attraper d’une meuf. C’est tout.

IV

Grosse chaleur

La houle, absente hier, est fracassante en ce samedi, et d’autres bruits s’y ajoutent, des exclamations d’enfants sans cesse emportés dans le ciel avec des cris d’oiseaux.

Nous parcourons la plage en quête d’un coin de sable. Les endroits secs et vacants sont en filigrane.

— Je plongerais bien là tout de suite, directe, dit Marline.

— Moi aussi, dit Louise. Elle a l’air bonne.

— Moi, je veux fumer le oinj et regarder les gens passer, dis-je.

— Si on fume maintenant on va être dans le coaltar et on va profiter de rien, dit Marline.

— Ouais, c’est vrai ce que tu dis, ça va nous déchirer, dit Louise.

J'aperçois une bouteille en plastique écrasée dans le sable, et je me dis : « Nous déchirer comme des bouteilles écrasées que la mer emportera. »

— Je vois le teint mat de Elvis, dit Louise.

— Elvis ?!

— Elvis ! Ah ! N'importe quoi, moi. Je parlais de Hervé, bien sûr.

En effet au milieu de la paella de pescos sous l'astre brûlant, au milieu des couleurs du bronzage atlantique, se tient assis en yogi l'homme d'hier avec sa copine. Louise part en tête. Lorsque nous nous approchons de la masse, nous faisons attention à éviter serviettes, jambes et jouets qui sont souvent coupés par des parasols. Nos pieds félins n'arrangent pas l'affaire.

— Eh, oh ! Ça va pas, non ? vient le cri d'une personne éclaboussée par nos tongs qui giclent.

— Vous pourriez vous excuser tout de même, renchérit un pépé au gros ventre.

Halte ! Louise nous désigne quelque chose : Hervé et Lucie s'embrassent. À présent que nous sommes près d'eux, j'inspecte les alentours à la recherche de Fabrice et de sa troupe.

— Ça me rappelle quand je dois réveiller mon p'tit frère, dit Marline.

— Moi, ça me dérangerait pas, dit Louise.

Quant à moi, mon commentaire, je ne le dis qu'ici : c'est comme m'octroyer un père et une mère réunis.

Nous les dépassons.

— Alors, on dit pas bonjour ?

La phrase qu'on espérait.

— On voulait pas vous déranger, dit Louise.

Lucie se positionne sur son estomac. Nous échangeons quelques banalités, sur le temps, la plage bondée, et tournons pour partir lorsque Hervé nous apprend que la troupe d'hier organisera une soirée plus tard. Puisqu'ils ont fait notre connaissance, il pensait nous amener avec lui. Il leur en parlera et nous tiendra au courant. Nous acceptons par principe et repartons à la chasse d'un coin

où s'étaler. La moitié de la foule s'étend derrière nous lorsque nous nous calons contre le mur du parking. Posément et avec attention, nous allongeons nos serviettes, y plions nos vêtements dont nous nous débarrassons et au sud logeons nos tongs. Marline salue les gens dont elle a discerné les yeux nous observant.

Ah ! Se jeter dans l'océan et en émerger sonnées sans savoir qui on est.

Notre bain dure jusqu'à ce que nous soyons fatiguées, jusqu'à ce que notre propre souffle nous coule. Puis nous nous approprions nos serviettes, étalons nos corps de beauté à la beauté insouciant de soleil. Une fois nos maillots secs, nous allons nous cacher contre le mur une fois passée l'entrée béante du parking et, les pieds dans l'herbe qui borde un chemin menant à une maison du littoral, Marline a l'honneur d'allumer le joint. De temps à autre, lorsqu'elle n'a pas le joint entre les doigts, elle tient pour quelques secondes le rôle de sentinelle à l'angle du mur. Elle s'imagine que quelqu'un s'est déplacé jusqu'aux gardes de la côte, je ne sais où, et les a alertés de ce que nous faisons. Comme si cette personne aurait connu notre plan en nous voyant partir.

— Eh ! On laisse les ripnols pour quand on ira en boîte, hein ? Ça me dit rien de me retrouver à raser le sol jusqu'à minuit ici, dit-elle.

— Alors, moi, ça me dérangerait pas. J'adore dormir sur la plage, dis-je.

— Le joint, Cadenza, dit Louise.

Au moment où je le lui passe, se pointe Hervé.

— Je vous cherchais.

Il voit le pétard.

— Bon, ben pour ce soir je crois que ça le fera pas. Sincèrement, vous devriez pas les filles, et il s'en retourne.

— Quel petit mec ! dit Marline.

— J'ai bien envie de le rattraper, mais je pense que ça servira à rien, dit Louise.

— *The biggest man on earth was once a baby.*

Elles éclatent de rire.

— Si vous voulez, je peux essayer, dis-je.

— Ben, c'est toi qui vois, Cadenza.

— Moi, je dirais oui.

À ce mot, je m'élançe. Les corps des vacanciers sur la plage forment une mer avant l'heure.

Je le remarque, court un peu, pas trop pour ne pas cogner ma tête d'efforts, puis je l'appelle.

— Qu'y a-t-il de mal à fumer un pétard ? lui dis-je, après les préliminaires courtois.

Sa réponse est sans appel :

— Ce avec quoi il est coupé. Tu sais qu'il y a des gens qui perdent la raison à cause de ce machin ?

Son regard est intenable.

— Mais c'est pour le fun. Et puis, on est en vacances. Faut comprendre.

— Ben, écoute-moi, je les vois toutes les semaines. Des adultes paumés qui n'ont que ça dans leurs têtes. La came, la came, la came.

— Mais il nous arrivera pas ça à nous. On n'est pas comme ça.

— C'est ce que tu dis maintenant. T'en sais rien.

— Je peux te demander ? T'en as déjà fumé ?

— Non. Non, je suis pas d'accord avec cet esprit-là. Donc je n'y touche pas.

Comment, alors, se débrouille-t-il avec les plaies de notre société comme la pauvreté, le racisme, l'injustice ?

— Tu sais ce que les ancêtres disent de la drogue ?

— La drogue, la drogue... C'est pas une drogue, le shit.

— Mais si, c'est une drogue. Les ancêtres disent qu'on y perd sa sève. C'est ce qu'ils disent.

Le haschisch absorbe le meilleur de toi-même et en même temps te fait te poser la question :

« Pourquoi je me fais ça à moi-même ? »

— Écoute, euh... peut-être, mais pas moi.

— Ça viendra. Tu verras.

— Moi aussi j'ai une phrase pour toi. La variété existe en toute chose. Tu veux un exemple ?

— Je dois y aller.

Et moi, la salive me manque. J'ai la bouche sèche. Néanmoins, j'insiste.

— Tu connais le grain du millet ?

— Tu connais le millet !

Sa surprise est une joie.

— J'avais une tante qui en vendait au marché.

— Et ?

— C'était une de ses spécialités, avec le maïs. Elle avait une dizaine de gros sacs comme ça et grands jusqu'aux cuisses. Et quand je me penchais au-dessus et que je regardais ces grains, dans chaque sac il y avait une différence. Et les noms aussi étaient différents. Il y avait le millet de qualité, le millet doré, le millet cassé, le millet rond. Le millet en farine dans plein de sacs en plastique. Jusque dans la couleur du grain.

— Ouais, je sais, ouais.

— Alors, tu vois. Quand quelqu'un désirait acheter du millet, il avait le choix. Et tu sais aussi. Il arrivait que quelque chose soit tombé dans le tas de grains et qu'on le retrouve plus tard. Comme une bague, un bracelet. Parce que les gens, ils plongeaient la main dedans, tu vois, pour tester le grain. Et c'est pareil avec les œufs. Il en existe de toutes sortes. Des œufs en marbre, au chocolat, en caoutchouc, des œufs frais, des œufs durs.

— T'es en train de te moquer de moi, là, tu deviens vraiment dingo, hein ? Tu la vois ta folie ?

— Non, mais c'était pour t'expliquer que je suis pareil. Bon ! T'as aimé mon histoire ?

— Ah ! Parce que c'était une histoire ?

— Ça va, Cadenza ? dit Louise derrière moi.

— Bon ! C'est pas que...

— Tu nous cherchais, Hervé ?

— Cadenza vous expliquera. Hein ? D'accord ?

Et il s'en va.

Louise et Marline croient que tout est oublié et que tout est arrangé.

— Il nous a rejetées pour n'importe quoi, dis-je.

— Pour lui c'est pas n'importe quoi, Cadenza.

— Ce que tu fais ne te définit pas.

— Pour certains, si.

Nous restons silencieuses jusqu'aux serviettes. Le soleil tape toujours autant. La plage s'est dégarnie, mais juste un peu, à peine ; on y aperçoit simplement plus de sable.

— Finalement, tout le monde fait ça. Quand tu montes dans un bus, tu le fais. Tu juges chaque tronche que tu vois pour te décider où tu vas t'asseoir.

— Alors, il nous a bien jugées, dis-je.

— Peut-être.

— Et s'il change d'avis comme ça, si rapidement. Pas à cause de ce qu'on lui aurait dit ou de ce qu'on lui aurait fait non plus, mais à cause de ce qu'on faisait entre nous, alors il est nul !

— Ouais ! Tu oublies, Cadenza, qu'y a des gens pour qui c'est mal de fumer. C'est mal, c'est tout. Ils veulent pas le savoir, dit Louise. Et puis rappelle-toi qu'il nous avait invitées à une soirée.

— Il a eu peur, c'est tout, dit Marline. C'est pour sa réputation.

— Ces gens-là le connaissent, dit Louise.

Je finis par comprendre.

— Nous, on s'en fout, on les connaît pas, ajoute-t-elle.

Aussitôt, je pousse le bouchon.

— Si on faisait comme font les Parisiens ? Si on débarquait dans leur soirée à l'improviste ?

— N'importe quoi !

— Mais non, c'est facile. On se balade à l'affût de bruits de soirée, tu vois. De la musique, ou même des jeux de lumière dans un appart, et puis voilà.

— C'est une super idée, dit Marline.

— Ben, alors toi t'es encore plus défoncée qu'elle, dit Louise avant de s'allonger.

Marline et moi la copions, mais pas pour tenter de la convaincre. (On ne convainc Louise que dans un face-à-face à l'abri des regards perturbateurs.) Nous causons de cette perte, et nous parions entre nous si, oui ou non, Hervé voudra nous reparler.

— Elle est où, la bouteille d'eau ?

— Bois pas d'eau, ça va casser ta défonce, dit Louise.

— On fait un autre pari ? dis-je.

— Vas-y.

— Celle qui tiendra le plus longtemps sans boire.

— Ça marche. Marline ?

— Si vous voulez. Moi je m'en fous.

— Non. Faut que tu dises si t'es d'accord ou pas.

— Comme tu veux, Louise.

— C'est pas une réponse ça, putain !

— On dirait Esther.

— Et alors ? Qu'est-ce que t'as contre ma sœur ?

— Rien du tout. Je te le faisais remarquer, c'est tout.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Le pari ?

— Ahahah ! J'avais oublié ! Elle crache. Elle accepte le pari.

Et nous voilà silencieuses sous une chaleur de flamme. Quand j'avale, mon gosier crépite dans mes oreilles, mes bras repliés font écho de ce crépitement. Une langueur me cloue contre mes forces chaque fois que je change de position. Au-delà du bout de mon coude, lorsque je ne suis pas tournée vers Louise, les gens allongés sur un parterre de poussière forment l'immensité du monde. Il n'y a qu'eux et le ciel.

Au dîner, nous mangeons des merguez et de la purée en flocons cuits sur le réchaud à gaz dans le noir. Puis nous faisons un tour dans les environs. La nuit est tiède, et la rareté de lumières artificielles et de bâtiments urbains, jusqu'à la ligne d'horizon du champ aux orties, nous permet une vue large de la voûte céleste poinçonnée d'argent. La lune resplendit.

— C'est quoi qui te ferait le plus peur, Louise, demande Marline, un coin sombre dans Blancaca ou marcher jusqu'au bout de ce terrain ?

— Je sais pas, moi.

— Et toi, Cadenza ?

— Moi non plus, je sais pas.

— Tu sais s'il y a des animaux sur l'île ?

— Euh ! Des oiseaux.

— Ah, ah, ah !

— Je m'en souviens pas, qu'est-ce que tu veux ! Je crois même pas avoir vu des vaches ou des moutons. Pourtant quand on est venus ici avec la colo on a joué à la chasse au trésor. Attends. Je viens de me rappeler quelque chose.

— Quoi ?

— Merde, c'est parti ! C'était en rapport aux animaux. On nous avait dit qu'il y avait un endroit sauvage sur l'île où personne n'osait jamais aller.

— Quoi, parce qu'il y a des animaux sauvages qui y vivent ?

— Apparemment, oui.

— Je te crois pas, dit Louise. Moi je la trouve mignonne cette île. Je l'aime bien. Quand je vois les gens, je me dis pas qu'ils vivent dans la peur.

— Peut-être que oui, peut-être que non, dis-je. Mais tu sais, l'endroit dont je parle, personne n'y va. Y a des explorateurs qui s'y sont rendus, et parfois on y voit des oiseaux voler au-dessus.

J'attends leurs réactions, surveille leurs attitudes, et m'imagine de la moquerie si Louise parle en premier, et si c'est Marline une attaque de défense contre sa peur intérieure.

— C'est pas parce que t'as un avantage sur nous vu que t'es déjà venue ici, Cadenza, qu'on va te croire, hein.

— Surtout que tu nous dis que personne n'y va. Comment ils savent alors ? Et puis pourquoi ils y vont pas quand même avec des fusils ou je ne sais quoi ? dit Louise.

— Mais je te l'ai dit. C'est sauvage. Ça veut dire inaccessible, Louise.

— Comment ça, inaccessible ?

La peur rôde clairement derrière chacun de ses mots.

— Inaccessible. Je me souviens pas exactement de ce qu'on nous a expliqué, mais je sais que, par exemple, il y a pas de route qui y va.

— Alors, parce qu'il y a pas de route c'est sauvage et inaccessible ?

— Apparemment, oui.

— Et l'avion alors ? Ou l'hélicoptère ?

— Peut-être. Je sais pas.

— Donc, tu vas me dire qu'il y a des bêtes qui se sont échappées et ils ont rien fait. Ils ont même pas cherché à savoir ce qui se trouvait là-bas ?

— Moi, je dis qu'elle essaye de nous faire peur.

— Alors, t'as peur ?

— Ben, euh...

— Ah, tu hésites. Donc ça veut dire que t'as eu peur.

Nous nous chamaillons sur la véracité d'une expression de curiosité plutôt que de peur, et discutons sur la plausibilité d'un endroit où les autorités ne pourraient pas avoir accès. Au bout du terrain, nous nous retrouvons sur la place de la Libération. Et là nous sommes choquées. J'avais oublié cette particularité de l'île d'Yeu : absence totale de voitures.

Que ce soit sur la route, ou garée, ou dans un garage, pas une voiture en vue. D'un passant ogien nous apprenons que l'île comporte trois villages et celui-ci interdit les véhicules à moteur. Seuls les vélos sont admis. Nous ne l'avions décidément pas remarqué ; nous considérons un magasin de location de vélos, mais il est fermé. Nous parcourons les environs. Des bars, des restaurants, une boîte de nuit aux portes grandes ouvertes. Nous délibérons, quoique tentées.

— Mesdemoiselles ?

Un type en jean et en cuir nous fait signe et nous indique les tarifs. Gratuit pour les filles jusqu'à vingt-trois heures trente. On se regarde.

— Décidez-vous vite, vous avez deux minutes avant que ça devienne payant, dit-il.

Nous plongeons dans une sorte de cave obscure. Hervé et Lucie et leur clique, soirées entre amis, peuvent bien se mouiller en faisant la bringue, nous aussi on va s'éclater.

Le long des murs vibre une guitare solo en vrille sur la même note. Louise observe Marline avec incrédulité.

V

Les vélos

Le jour suivant, l'idée de balades à vélo à travers l'île, d'une liberté d'envol sans le poison des bagnoles, cette idée occupe nos esprits et nous obsède.

Nous sommes assises au haut du mur de la jetée avec une décision à prendre. Le mur dissimule à peine les mâts des bateaux garés. Ici les voix portent différemment que dans notre banlieue, elles fuient clairement et semblent continuer dans les airs sans échos. Nous souhaitons voir autre chose, plus loin que ce coin accessible, mais il nous est impossible d'honorer le prix des locations. En rentrant, la veille, nous nous étions fixé un budget. Le loueur de bicyclettes a demandé le triple de notre estimation. La ruine pointe sa mouche puante.

De l'avenue, vers l'avenue, et comme sortis de terre, des rayons de roues flashent et brillent à n'en plus finir. Sur certains vélos, le vert de légumes jaillit au-dessus du guidon, ou d'une sacoche accrochée près de la roue arrière, ce qui me rappelle un âne. Un bruit de dérapage résonne sur le ballast de cailloux. « Téma la cetra, Alain ! » lance le cycliste à son copain derrière lui. Le visage empli de joie, il reprend sa course. Des clochettes se querellent. Des monteurs passent paisiblement. D'un bond en avant, je descends du mur et vais récupérer un caillou par terre. Il est rond comme un œuf à l'une de ses extrémités, et cubique de l'autre côté. Il me rappelle un volant de badminton. Sa base ronde est d'un gris clair marron uniforme. Et il comporte quatre faces décorées d'images qui me captivent à m'en couper le souffle. Marline et Louise m'ont vue récupérer le caillou, mais cela ne les intéresse pas de voir à quoi il ressemble. Elles sont en train de parler de gens de la tour. Moi je l'aime déjà... il regorge de tant de figures ! L'une d'elles me rappelle un tableau des siècles passés découvert dans ces châteaux de l'Île-de-France que ma mère et son amie nous faisaient

visiter, mes sœurs et moi, à notre retour du Bénin. Au premier plan, une étendue d'herbe au bord d'un lac et deux arbres géants, mais totalement dissemblables : l'un fin et touffu, l'autre squelettique avec des branchages étalés. Des touffes de buissons densifient l'arrière-plan gauche et dans le fond à droite il y a une toute petite île et un homme debout au bord. Il ne reviendra plus jamais à la ville.

Je sors de ma rêverie. Louise fume une cigarette, fronçant les sourcils, le regard dirigé de-ci de-là, ses mouvements accompagnés des tintements de la voix de Marline qui lui parle, le visage tourné vers elle. Je glisse le caillou dans la poche de ma veste et je descends.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je sais ce qu'on va faire, dit Louise en sautant du mur. Suivez-moi.

Nous aidons Marline à descendre et, littéralement, elle et moi suivons Louise. Dans la rue commerçante du premier jour, donc avant celle du marché, une rue peu animée puisque ses commerces sont non alimentaires – une papeterie, un *Au Bleu de travail* avec plein de tenues professionnelles en vitrine, *Les Moussaillons* avec des équipements de voyage, des casquettes de marin, des bonnets ornés de pompons rouges, des bérets. Louise avance à la va-vite, mais jette des regards furtifs partout. Puis elle nous fait revenir sur nos pas à l'extérieur des *Moussaillons*. Elle inspecte à trois cent soixante degrés, nous tourne le dos, se hausse sur la pointe des pieds et jette un œil à l'intérieur du magasin. Ses épaules s'affaissent. « Passez devant moi », nous dit-elle. Nous anticipons son geste. Dans notre dos, elle enfourche le vélo au cadre rouge brûlé posé contre un arbre, d'un coup de pédales, fait grésiller la chaîne et nous dépasse. Une exclamation admirative nous échappe.

Marline rebondit sur cet acte et n'est pas longue à se dégoter une bécane, un petit vélo coincé entre d'autres parkés dans une sorte de renforcement de la route, sur le bas-côté. Elle se l'approprie avec autant d'aisance que Louise. À l'heure du déjeuner, je n'ai toujours pas de vélo. Mes amies ne peuvent pas vraiment monter sur leur vélo, ou alors elles passent leur temps à

m'attendre. Impatientes d'aller explorer, elles m'encouragent à prendre des spécimens, me désignent du menton ou d'un bras celui-ci ou encore celui-là. Je regarde le cadre de l'engin, sa hauteur, sa selle, s'il est entretenu ou rouillé, les poignées du guidon sur lesquelles les mains s'accrochent éternellement. Et à chaque fois je bute sur quelque chose qui ne me convient pas. L'ensemble doit obtenir mon approbation à cent pour cent, ce qui a pour résultat un grognement général à chaque fois. Elles se mettent à se plaindre de leurs genoux, de leur fessier, de leur coccyx, et moi de ne pas réussir à me décider. Nous abordons une rue réduite par des stands et des étalages sans toits comme pour un inventaire, occupée par des curieux et des orgueilleux. À la multiplicité absolue de vélocipèdes, mon attention s'intensifie.

— Là, faut plus que t'hésites, Cadenza, dit Louise.

Et comme on s'est entendues tantôt, on se sépare. Elles font quelques achats de bouffe et moi je chasse.

La misère me traverse les nibards.

Je me ressaisis, aiguise mon sens de l'observation. La foule est autant un avantage qu'un inconvénient. J'évolue lentement. Le regard en volées, je m'imprègne des variétés de gens, ceux qui vendent, ceux qui guettent, ceux qui sont pressés, ceux qui se promènent, et surtout de la façon dont ils traitent leur vélo, s'ils l'attachent ou pas, etc. Ils en ont de très beaux, des vélos abrités à l'intérieur, très bourgeois. Certains les traînent rêveusement. Et ces deux-roues abondent tant, j'ai déjà repéré la ligne de fuite, mon éventuelle échappatoire. Malgré l'argent que coûte un vélo, les usagers ne l'attachent pas forcément : ils le bloquent sur le trottoir par la pédale, le déposent contre un poteau de stand ou sur la béquille. À présent, je me concentre sur ces vélos négligés. Le traiteur, le fromager, le boulanger, le fleuriste – après eux les clients dans la rue se raréfient. Puis je le vois en plein milieu de la route. Sur son trépied, crème et sans attache. Je ratisse les abords. Tout le monde est occupé. Je m'approche l'air de rien. « Oh ! Veuillez m'excuser », dit un homme grand et aux cheveux grisonnants, et il le hisse hors de ma vue.

— Putain, Cadenza, ça a failli ! dit Marline en freinant près de moi.

— Vous avez pu tout acheter ?

— Faut que tu fasses plus attention, Cadenza, renchérit Louise.

— Ouais. On t'attend au bout.

Et elles repartent. Des stands de cuir couvrent à présent le trottoir. Je suis tellement désespérée que je me fais remarquer.

— Vous cherchez quelque chose ? Vous avez perdu quelque chose, peut-être ?

Au-dessus de son stand est accrochée une banderole sur laquelle je lis « *In nomine pace* ».

— Non, merci, ça va aller.

J'en pleurerais s'il ne me fallait pas être forte.

Une bicyclette de ville, noire, féminine, avec écrit « Avanti » sur la barre oblique, reluit devant mes yeux. J'affronte tous les regards où qu'ils soient. Des livres de toutes tailles et des disques de trente-trois et quarante-cinq tours envoûtent la majorité des passants. Ma réalité, à moi, se tient contre un arbre à l'écart. Tout à coup, un son crache un rock dans une sono avoisinante. Je me mortifie. Cela dure une seconde, puis je saute sur la selle et y donne un coup de pédale, une poussée bien brutale. L'engin bien huilé me déporte. Je fais un écart et évite un chargeur de camion, je manque une autre personne et, ingénieusement, j'esquive au-delà de tout ce qui bouge. Je m'imagine poursuivie, sur le point d'être agrippée par ma veste. J'aurais été battue pour paresse que je n'aurais pas pédalé plus vite. Des bulles de chaleur me sortent par la figure et le monde m'apparaît comme un reflet dans l'eau. Je dépasse Marline et Louise sans stopper. Je continue à donf sans rétro. Il n'y a plus de stands, plus personne, et mes amies m'appellent, néanmoins je pédale à en perdre mon poitrail.

La route se transforme en une allée. Quelques maisons éparses, et une dominante de vert m'entourent. J'appuie sur le duo de freins, je pose pied et enjambe le vélo puis l'amène à terre. Mon cœur bat la chamade dans mes oreilles. Mon sang fait des pirouettes dans tous mes membres. J'ai

chaud, et j'ai le souffle coupé. Je me laisse tomber sur l'herbe, exténuée, et d'un rabat de ma chemise je m'essuie les yeux, le cou, le décolleté. La sueur me dégouline partout.

Louise porte la consternation sur son visage.

— Pourquoi t'as flippé comme ça ? me dit-elle.

— Putain, j'ai eu trop peur ! dis-je.

Et de parler refroidit ma gorge qui brûle de fumée de cigarette, habitude contre laquelle mes poumons avaient lutté pour trier de l'oxygène.

VI

Il y eut un écho

Apeurées des propriétaires dépossédés, nous fuyons les pistes cyclables des côtes de l'île et empruntons des routes désertes à l'intérieur du pays.

Louise mène la file. Son vélo, équipé de tendeurs, transporte notre stéréo sur son porte-bagages. Afin de s'assurer de son infailible maintien, après avoir attaché le poste avec les tendeurs, elle avait secoué le vélo. Le poste était resté en place. Nous sommes seules en pleine campagne, elle appuie sur le bouton *Play. Babylon by Bus* explose.

Quoi qu'il arrive, je préférerais toujours la montagne à n'importe quel paysage ; j'y trouve une telle variété de beautés que l'ennui y est inclassable. Ici, pour commencer, les fleurs sauvages

manquent au rendez-vous. Puis la végétation, aux couleurs ordinaires, pâles comme la poussière, et cependant touffue comme les fanatiques du Tour de France au long de notre virée, a un air de banlieue. Très vite, nous arrivons sur un terrain rocailleux. La gadgèterie de caillasse sous les pneus trouble sans cesse notre équilibre, nous arrache des cris de détresse mêlés de rires excessifs. La survie sur une terre étrangère exige l'élimination du risque, et pourtant aller vers l'inconnu est, par nature, risqué. Cependant, la croyance est une propension à voir le côté fertile des choses, donc nous ne lâchons rien et continuons à pédaler. Le ciel est bas, le décor mégalithique. De grosses pierres bordent nos roues avant, dont la vitesse s'accélère sans que nous ayons à pédaler. Chacune est à son danger dans ce gravier, mais consciente du péril de l'autre, et donc ne dépassant pas d'un iota le cours des bicyclettes. Puis nos cœurs se sont disloqués face à un rempart jaune haut jusqu'à la taille. L'expérience ne saurait s'estomper, surtout avec cet archivage que je complète.

Restées groupées à la vitesse que Louise entretenait, nous sommes réunies au même moment, désarçonnées et essoufflées.

— Putain, la descente ! dit Marline.

— Je me suis vue sur la lune ! dis-je.

— Et on est où ? T'as une idée, Cadenza ?

Les hautes herbes s'étirent devant nous. Le chemin à suivre n'est pas évident : autour du champ ou hardiment à travers lui ? The Wailers entament *Exodus*. Une mesure sautillante et des mains applaudissant scandent le rythme.

— Y a ma chanson, crie Louise.

Elle augmente le volume et chantonne.

— Les piles, Louise.

Elle m'ignore, aspirée dans les cornes du reggae, et abaisse délicatement le vélo au sol. Le poste reste en place. Libre de ses mouvements, elle danse, sautille autour des roues de son vélo, l'encercle telle une Amérindienne autour d'un feu célébrant la nature et la vie. « Sowegonwol »,

répète-t-elle, ses cordes vocales faites en papier carton, *sruduruds ovcreashion*, et elle se tourne vers moi et me demande si elle le dit correctement. Puis cela lui passe. Et nous poussons nos bécanes, nous nous jetons à corps perdu dans le champ, dans l'aridité du paysage. Et Louise l'emporte à bras-le-corps, se distancie de nous, s'engouffre allègrement dans ces hautes herbes blondes. Elle ne tourne même pas la tête pour jeter un coup d'œil sur nous.

— Louise a été aromatisée, dis-je. Puis je crie son nom. « Lou-ii-se ! Lou-ii-se ! » Et Marline le reprend avec moi. « Lou-ii-se ! »

Le timbre de nos voix, au-dessus des hautes herbes, est transporté vers une dimension inconnue dont les limites ne nous parviennent pas, si ce n'est la voix de Bob Marley : « *We're the generation... trod through tribulations.* »

Les intonations se distillent parmi les herbes, puis le morceau s'arrête. L'exhalation du sol est un murmure susurré rien que pour elle. Soudain, les herbes s'affolent, des oiseaux se font entendre. La terre de chaume tout entière reprend sa place. Inébranlablement, malgré nos appels à nous attendre, Louise trace sa route, n'en fait qu'à sa tête, inaltérable au supplice de nos appels.

Marline ne tient pas le coup.

— Putain ! J'ai pas envie d'aller plus loin.

Louise donne l'illusion qu'elle a rendez-vous avec l'horizon.

— Elle fait comme si c'était pas dangereux, dit Marline.

Je cherche à la rassurer.

— Et les serpents. Tu oublies les serpents, dit-elle.

Je cherche à la rassurer.

— On n'est sûres de rien dans ce putain de champ, dit-elle.

Je serre les dents et domine (fait rare) mon irritation. Un avion gronde. Nous l'apercevons : petit et pas loin.

— Putain, Cadenza, si ça se trouve c'est un avion qui arrose les champs. Putain, Cadenza, on va se faire arroser !

Mon agacement ne se transforme pas en rires comme avec elle. Entre Louise qui n'en a rien à foutre et Marline qui crie au supplice...

Louise est dans son monde, et sans doute entend-elle d'autres voix que les nôtres, des voix infantiles, déraisonnables, fauves.

— Je me suis sentie pénétrée, nous dira-t-elle plus tard.

En attendant, Marline n'arrête pas de se plaindre.

— Putain de brins de merde. J'en ai partout. Jusque dans mes doigts de pieds. Elle a les cheveux ébouriffés et le visage couvert de sueur.

— T'aurais dû mettre tes chaussures de gym comme moi et Louise.

— C'est bon, j'en ai marre.

Et elle laisse tomber son vélo.

— T'as l'air zarbi, Marl.

— J'en ai marre, putain ! Y a de la paille partout sur les roues. Comment ça se fait qu'elle arrive à avancer si vite ?

— Je sais, je sais. Tu veux qu'on se repose un peu ? Et sans attendre sa réponse je pose mon vélo au sol et soupire.

— Je l'ai jamais vu comme ça, dit Marline. Je sais qu'elle est capable de faire des choses auxquelles je ne m'attends pas, mais pas quelque chose que je ne comprends pas.

Par exemple, la première fois où elle en fait l'expérience. C'était une nuit avec Xavier et un de ses potes. Xavier les avait entraînés à sniffer du pétrole de la pompe à essence. Et lorsqu'ils étaient tous bien intoxiqués, il les avait entraînés à dévaliser la station d'essence. C'était au milieu de la nuit et pas un pèlerin n'était en vue. Alors Louise, sa meuf à Xavier, a accepté. Et pendant que lui et son pote passaient derrière le comptoir et raflaient la caisse, elle et Louise se garnissaient de

bonbons et de barres de rire. Dans cette connivence de l'extrême interdit, alors tout de même, Marline s'était sentie grandie. Et elle précise que c'était à l'époque où ses parents divorçaient. Sa mère avait quitté le foyer familial.

— Pourquoi elle répond pas ? Tu te rends compte qu'il a pu lui arriver quelque chose ?

— Mais non. Tu t'inquiètes pour rien, Marline. Si ça se trouve, elle nous entend pas, c'est tout.

— Quoi ? T'en rajoutes, là, Cadenza, tu vois pas ça ?

— Putain, mais arrêtes de flipper ! Si ça se trouve, elle est arrivée de l'autre côté du champ où elle nous attend en ce moment.

Louise pèse sur le cœur de Marline. Je lui tends la main. Elle attrape mon petit doigt, comme d'habitude. Tu n'ignores pas les appels d'une amie, mais c'est carrément interdit entre nous !

Nous laissons les vélos et reprenons notre marche.

Son nez, ses narines s'enflaient du parfum remontant des varechs venus de la mer qu'on entendait pas loin, et dont la brise soufflait sur les mèches de sa tignasse. La peau de son visage brunissait à l'œil nu. Des petites graines mouchetaient son tee-shirt. Elle était une petite bête, à la Terre rendait sa fabrique. De quelle liberté est-ce qu'on parle ici ?

L'immensité de l'eau faisait l'amour avec dynamisme avec un royaume de roches côtières et levait des chevauchées blanches. Alors en retombant, l'écume fredonnait des mots d'antan dont l'immensité ne faisait pas effet. À sa gauche le soleil respirait, et sur le fond bleu qui le définissait, des doigts colorés de vert, orange et rose le désignaient comme maître. Louise prenait tout cela aujourd'hui comme pour toujours, et elle voyait s'éparpiller une plénitude. La nature emplissait d'amour, et les rayons inflammables de l'amour à portée de main remplaçaient les tourments. Et néanmoins, ne rien attendre de cet amour, ne pas y croire vraiment, et se sentir plus forte, comme avec l'amour d'une mère.

Un peu plus bas, un balayage d'ailes éclate en une valse. Immédiatement, sans doute après une recherche de nourriture sous les pierres, les oiseaux battent leurs voilures irrémédiablement. Un semblant de silence revient. Louise, pour une raison qu'elle ne s'expliquera pas, pense à sa scolarité. Le présent lui rappelle des textes qu'elle avait eu à lire pour les cours. Dedans, elle y trouvait du vocabulaire pour décrire ce qu'on voit, ce qu'on ressent, et parfois en comparaison avec des choses profondes, graves. Elle se souvient d'une image. Le poète signifiait son cœur brisé par l'image de ses artères inondées de tristesse telles les rues de la ville sous la pluie. Cet effet de juxtaposition était ce que Louise retenait principalement des études de littérature en classe. La littérature n'était pas une matière, mais une torture. Et elle souffrait en silence telle une condamnée, peinait à tirer un sens de ces descriptions et de ces expériences inexplorées, de ces sentiments codés, mais à la périphérie de ses sentiments à elle, elle le sentait bien, comme les monuments le sont aux immeubles d'habitation. Ce qui était marrant pour elle c'est qu'elle ne se sentait jamais gênée de dire : « Je ne comprends pas, madame », lorsqu'une professeur l'interrogeait oralement sur un texte comme ça pendant que toute la classe était attentive et le lisait. Toute l'année de sa cinquième, les professeurs l'ont harassée pour une réponse, certains même après qu'elle leur ait signifié que non seulement elle ne connaissait pas la réponse, mais qu'elle s'en fichait de leur matière. Il lui fallait bien une défense. À présent, deux ans plus tard, deux années à ne rien faire toute la journée, elle comprenait le but de cette professeur, ce qui la motivait à insister auprès de son ignorance. Personne en famille ne l'intéressait aux études, personne n'attisait sa curiosité vers sa scolarité, et cette prof-là avait tenté d'y remédier, avait cherché à garder en vie ce fourmillement naturel. Parce que Louise le sentait en elle, elle se savait attirée. Sa conscience des gens, de la nature humaine, pour s'entendre avec les êtres et exister auprès d'eux, elle s'y connaissait. Elle s'entendait avec plein de gens. Et les gens disaient d'elle que c'était une fille bien, qu'elle avait la tête sur les épaules. Sa coupe de cheveux de grosses boucles en afro et sa verve, son sens commun, et sa propension à la bagarre, c'est-à-dire à ne pas se laisser faire, faisaient un peu peur, mais en dehors de cela, elle

plaisait. Sa sœur Esther lui rapportait des bribes de ce que les voisins pensaient d'elle. Et maintenant qu'elle sortait avec Fabio, leur respect s'y était ajouté. Avec les matières scolaires comme la littérature, il fallait déjà se trouver en possession des textes à l'intérieur de soi, un point de vue chez elle éparpillé, et trop distinct, trop formé d'à-coups pour qu'elle s'y accroche. Et cela la révoltait, la révoltait toujours d'ailleurs. Au détriment de cette incapacité elle avait agonisé en classe, et dans le but de cesser cette agonie elle forçait la main des professeurs, les forçait à l'éjecter de leur cours, et cette expulsion était sa façon à elle de compter, d'être prise en compte, de s'affirmer, et d'assumer son échec. Bientôt, un autre futur allait requérir son attention. Alors que ses amies reprendraient le chemin, l'une du lycée, l'autre de son apprentissage en coiffure, elle, elle avait Fabio.

Je la vois debout au bord de la chute, pensive, le regard perdu dans l'immensité devant elle.

Elle se retourne et nous observe avec son petit sourire malicieux en coin.

— Vous avez vu comment c'est beau ? dit-elle.

Marline et moi ne la laissons pas s'en sortir comme ça. Puis la vue nous accapare. Nous inspectons le bord vers le bas – à couper le souffle – et attendons d'apercevoir des poissons. Ce noir de la roche m'interpelle, et je me demande pourquoi il n'y en a pas au Bénin, qu'il y a juste un sillon interminable de sable doré. Marline me touche comme pour me pousser. Je prends peur. Nous nous faisons peur l'une l'autre à nous pousser et à nous retenir par le bras, puis j'attrape Louise et demande à Marline de m'aider à la faire tomber. Au sol, nous nous en donnons à cœur joie à la chatouiller de tous les côtés. Ça t'a amusée de nous laisser, hein ? Et de nous ignorer ? Hein ? Hein ? Avoue, maintenant. Allez ! avoue.

VII

Un fil d'yeux

Des voix enveloppent mon cerveau. Dormir devient rude. Je m'assois. Louise et Marline tournent la tête vers moi. Je me sens aussitôt réveillée. Je n'ai plus que les os aux fesses. Et le long de mes cuisses et de mes bras courent des douleurs rigides.

— Putain ! T'as dormi, Cadenza.

— T'en avais besoin.

— J'ai mal partout.

— Ça passera. C'était pareil pour moi après le premier jour.

La tente me paraît plus sombre qu'à l'accoutumée. Je me rallonge et marmonne qu'il fait froid. Les vélos habilement dissimulés derrière des containers d'ordures ménagères, quelques heures plus tard, nous nous repaissons de sable et de mer.

Hervé et Lucie nous saluent, alors nous les saluons. Quelques mots de civilité passent. Le petit mec de l'autre jour est tacitement effacé des mémoires. Il nous taille un costard sur notre bonne heure qui ne nous ressemble pas. Louise le taille sur son bronzage, lui dit que sa famille ne le reconnaîtra pas quand elle le reverra. On rigole, on écoute Lucie le défendre, puis on s'en va s'asseoir près des rochers. Le lendemain, nous les recroisons, et cette fois-ci Hervé nous demande de rester. Lucie s'unit à sa suggestion, alors nous cédon, et formons à leurs pieds une rangée de nos serviettes. Je m'imagine qu'il revoit la scène, qu'il entend de nouveau mes mots, et qu'à un moment donné il va s'enquérir de ce dont je me souviens. Mais il n'en est rien. Aussi, mon embarras intérieur finalement se fane.

La plage est jonchée de débris. Beaucoup de vacanciers repartent. Le temps est en alternance nuages-soleil, ce qui rend le sable morne, souillé. Par contre l'eau est agitée, elle rafraîchit nos cœurs, à tous les cinq que nous sommes, à nager ou à barboter, en tout cas à nous secouer afin de conserver de la chaleur. Hélas, je suis la première à renoncer et je vais vite m'entourer de ma serviette. Lucie n'est pas loin derrière. Louise, Marline et Hervé bravent le courant en long et en large. Lucie et moi les observons plonger près du bord puis réapparaître plus loin. Ils sont si loin le haut de leur tête est le seul signe reconnaissable, de la taille d'un haut de quilles. Ils s'enfoncent... et surgissent ailleurs. D'autres nageurs en font tout autant, pourtant Lucie, depuis ses cils qui encadrent ses yeux d'un riche bleu, pointe exactement où son petit ami refait surface. Je lui demande comment elle s'y prend pour, parmi toutes ces têtes sur le balancement du silex, savoir laquelle est la sienne. Elle répond simplement le modelé de son crâne. À mon tour, j'essaye. Ce modelé spécifique ne m'est pas familier. Seule Lucie y réussit, ce qui pour moi prouve qu'elle est amoureuse. Elle dit vouloir les rejoindre. Les vagues sont devenues plus verticales. Je la suis. Alors que beaucoup de nageurs abandonnent, nous inversons les rôles. Et dans cette pierre liquide, je me laisse prendre à la stupeur.

Les jours s'enchaînent avec ou sans soleil à la plage en compagnie de Hervé et de Lucie. Puis en fin de semaine leur séjour s'achève. Je le vis mal, mais dissimule, dissimule si bien mes sentiments que personne ne remarque mon humour effacé.

Pour un tour différent à vélo, Marline nous conduit, prend la route qui se trouve devant la supérette *Bravo*. L'agglomération dense de maisonnettes est calme, et la majorité des volets sont clos – certainement à l'abri d'un soleil tapant (le soleil fait souvent le tapin devant une maison close), car du soleil, il n'y en a pas. Les magasins par ici ont leurs rideaux baissés et sur la porte une note aux clients : pour raison de congés annuels. Très vite on sent que la route est à nous. Alors nous zigzaguons avec décontraction, zieutons les devantures, les jardins, humons les parfums de fleurs. Louise nous dit que cela lui rappelle la rue où Fabio habite. Et, à une boulangerie ouverte,

nous mettons pied à terre. Devant la vitrine de droite, un parasol est planté au-dessus d'un comptoir de glaces. Nous stationnons autour du comptoir. Personne ne sort de la boulangerie. Louise tourne sa bicyclette vers moi, me demande de la tenir puis entre dans la boulangerie. Son pas déclenche une sonnerie. Dans le fond du magasin, une main fend un rideau de filaments en plastique coloré et une dame en sort. Sa peau noire me surprend. Elle est ultra maquillée. Louise lui indique le comptoir à glaces et sort. La boulangère a bien la trentaine, la peau plutôt épaisse et lisse comme un fruit. J'ai envie de lui demander comment il se fait qu'elle vive ici. Louise commande une double fraise et pistache. Marline, fraise et chocolat. Moi, café et praliné. Pendant que Marline cherche trente-trois francs dans le porte-monnaie, la boulangère nous demande si nous sommes en vacances.

— Oui. Et vous ? dis-je.

— Oh, non. On attend la fin de la saison.

Puis elle se penche vers nos bicyclettes et nous demande si nous sommes venues avec.

— On les a louées, dit Louise.

— Je voulais me débarrasser de la petite monnaie, mais j'ai pas assez, dit Marline. Tenez madame, et elle lui tend un billet de cinquante francs. La dame repart dans la boulangerie.

— Elle m'a fait flipper avec sa question sur les vélos, dit Louise.

À l'intérieur du magasin, il n'y a personne.

— Elle en met du temps, dis-je.

— Tu crois qu'elle se doute de quelque chose ? dit Marline.

— Toute façon, elle peut rien faire, dit Louise.

— Elle pourrait être en train d'appeler la police.

— Putain, merde ! Et on peut pas partir sans notre monnaie, dit Marline.

— Bien sûr que non. On va l'attendre notre monnaie. Et si...

Dans le fond du magasin se tient un bonhomme, le regard droit sur nous. La boulangère sort et s'approche, la main tendue vers Marline.

— Je ne vois pas les plaques de location sur les vélos. Comment ça se fait ?

Je lèche ma glace, comme Louise, et Marline range l'argent.

— Et les documents de la location, vous les avez ?

— Mais mêlez-vous de vos affaires, madame, dis-je.

Elle fronce les sourcils à mon intention. Louise l'informe qu'il ne nous viendrait pas à l'idée de nous balader avec les documents de location pour les perdre.

— On est pas stupides, dit-elle.

— Bien sûr. Je comprends, dit la boulangère, et elle se retourne vers son magasin. Le bonhomme dans le fond croise ses bras sur sa poitrine. C'est étrange quand même parce que c'est mon beau-fils qui tient le magasin de vélos à louer. Et ses vélos ne sont pas comme les vôtres.

Nous faisons pivoter nos roues avant.

— C'est bien ce que j'ai dit. Vous n'avez pas de plaques de location. Je vais immédiatement appeler la police.

— C'est ça, espèce de connasse !

Ses yeux s'agrandissent.

— On n'en a rien à foutre, dit Marline.

— Eh bien, vous allez voir ce que vous allez voir.

Le cornet à la main et le poignet sur le guidon, nous démarrons bruyamment et nous nous réapproprions l'avenue déserte. Nous ne mâchons pas du pédalo, et la glace s'avale sans encombre. À une bifurcation, Marline exulte, quitte l'avenue et engage sa bécane sur un chemin de traverse. Nous faisons la course – quoique le bourg soit loin derrière nous, résultat de cette ingestion de sucre, et du plaisir que nous y avons pris. Nos rires résonnent au-dessus du bruit des vélos sur le terrain, et c'est comme si la terre entière se divertit aussi. Les longues clôtures ont rapetissé, et les toits en terre cuite voisinent avec les nuages comme sur une carte postale. Devant nous, au loin, émerge une nouvelle agglomération, ce qui nous rassure. Une reprise de la traversée dans un champ

pour une vue côtière ne nous intéresse absolument pas. Le bord du chemin est parsemé de rocailles décorées de coquillages. Nous passons une bâtisse de vieilles pierres imprégnée de l'odeur de chevaux. De l'autre côté du chemin, un moulin est élevé comme au milieu de nulle part. Nous pédalons tranquillement, rêvons à voix haute de ce que nous serions en train de faire si nous en avions les moyens. Monter à cheval, naviguer sur un bateau, faire du parachute, de la planche à voile, de la course automobile, piloter un avion, et se faire conduire par un chauffeur jusqu'à la boîte ce soir.

Notre accrochage avec la boulangère se répète le lendemain, jour de marché, alors que Louise et Marline s'y trouvent pour acheter des croissants et des pains au chocolat. Les commerçants sont en train de remballer. Louise et Marline traînent leurs vélos jusqu'au stand des pâtisseries. Une femme de noir vêtue des pieds à la tête les observe, puis lorsque, leur achat accompli, elles s'apprêtent à partir, la femme en noir crie : « C'est mon vélo. » Et elle accroche de ses doigts la grille du porte-bagages. Elle jette à Louise un regard noir des enfers. « Rendez-moi mon vélo », dit-elle, ce qui attire tous les regards. Louise se tourne vers Marline et plaintivement dit : « J'aurais jamais dû le prendre son vélo, à Cadenza. » Puis brusquement elle tire sur le guidon et arrache le vélo des doigts de la bonne femme. Le chignon de la dame s'ébouriffe et le gris de ses cheveux déteint dans ses yeux. Louise enjambe et s'écarte et, courbée pour plus de vitesse, trace sa route sans prêter attention à Marline qui, tant bien que mal, ne la perd pas de vue. D'un ton tristement époustoufflé, la dame pleure en cahotant derrière elle. « Au voleur ! Elle m'a volé mon vélo. Au voleur ! » Des passants veulent l'aider. Mais de qui, parmi tous ces cyclistes, parle-t-elle ? L'émotion la fait bégayer. Son bégaiement l'opprime ; grimaces et gestuelle de contorsion : et puis finalement, son vélo est déjà trop loin pour un quelconque atout.

VIII

Le Bibi marin

La boîte que nous fréquentons attaque le sens auditif comme un trafic de véhicules déglingués, ne joue pas du Barry White, mais une nuit sur deux nous nous en contentons pendant quelques heures. Puis, lors d'un de nos tours à vélo, nous nous retrouvons dans un petit centre sympa et y dénichons une discothèque au fronton chic comme un habit de soirée : *Le Bibi marin*, vingt francs avant minuit pour les femmes, cinquante francs pour les hommes, avec boisson gratuite. Nous marquons l'adresse dans nos mémoires, prêtons attention au chemin du retour, mangeons un souper de pâtes, puis élaborons notre habillement. Avec l'aide d'un sèche-cheveux emprunté à une campeuse, nous nous faisons une petite coupe proprette, enfin, pas vraiment pour moi. Le sèche-cheveux rend mes boucles excessivement bouffantes : les gènes africains les dominant, alors il me faut les remouiller.

Le scratch de la clique de nos talons s'arrête à une distance de la discothèque pour que nous finissions le joint. Un moteur pétarade. Puis une voiture s'introduit penchée vers le haut et ses phares illuminent des arrières de véhicules. Le crissement des pneus sur la caillasse s'alourdit avec le train arrière qui s'égalise.

— Ahahah ! On regarde la voiture comme si elle venait d'une autre planète ! dit Louise.

Un mec sympathique nous salue puis nous indique la caissière dans le coin à gauche. Marline cale dans la banane les trois tickets que nous recevons en échange de notre argent, et nous descendons l'escalier. En bas, dans l'obscurité, brille un mur diamanté, des boiseries interrompues par des profils de gens accoudés à un zinc. Une voix stridente sur un beat de funk ordonne de ne pas

arrêter la musique. À ma gauche, une banquette moyennement peuplée munie de petites tables rondes où brillent des verres surmontés de pailles à moitié tournées vers des poufs cubiques, s'étend le long du mur qui, soudain, vire à droite et se lance dans une pièce légèrement plus éclairée où se trouvent beaucoup de personnes debout et qui dansent. Louise nous fraye un chemin à travers le grouillement des danseurs et les lames de stroboscopes. Des ombres chatoyantes planent voracement et brillent de mille bras moulinant. La dureté d'une épaule me coupe le souffle. Je regarde, mais je ne peux blâmer au hasard. Puis mon auriculaire, dans la main de Marline, m'entraîne, et, par l'espace entre les danseurs, je dirais m'entraîne dans un souterrain de comploteurs bavards dans des coins sombres. Le bout rouge d'une cigarette effleure Louise. « Faites attention », entends-je dire. L'os d'un coude se fracasse contre mes côtes. « Faites attention », dis-je. Et je pense à nos soixante francs, une somme pour cinq paquets de cigarettes et de chewing-gums, pour nous retrouver ici !

Nous finissons par trouver une base pour la nuit, à équidistance de la banquette. Large discothèque au nom intime qui déforme les attentes. Nous nous rabattons sur la boisson ; elle renforcera l'effet du shit. Mais qui va se dévouer pour aller les cueillir ces gratuits, c'est-à-dire faire chemin arrière ?

— Excusez-nous, dit quelqu'un, qui s'avère être un grand jeunot tirant une minette.

Il s'incruste entre moi et la table d'à côté puis s'abat sur la banquette puis encercle de son palot sa gonzesse. Ses yeux sont illuminés de transpiration.

Je demande à Marline de bien vouloir m'accompagner et découvre une périphérie vacante autour de la piste de danse. Nous nous asseyons avec trois vodkas-orange. Nous aurions pu étaler ce total et partager à chaque fois, mais nous ne pensons pas rester dans la boîte, comme d'hab.

— T'as fait une touche, Louise, dit Marline en s'asseyant.

— Je sais que j'ai Fabio, mais un petit flirt me dérangerait pas, dit Louise.

Le visage de Marline se contracte alors qu'elle retire ses lèvres de la paille.

— T'es sérieuse ?

— Ben, je ferai rien de mal.

— T'entends ça, Cadenza ?

J'opine du chef, comme on dit.

— Et ça te fait rien !

Je continue de piper mon drink.

— Pourquoi, ça te fait quoi à toi ? dit Louise.

— Rien, Louise. Je m'en fous. Tu fais ce que tu veux. Je m'y attendais pas, c'est tout.

— Je voudrais bien l'embrasser, là, maintenant.

— Qui ? Fabio ?

— Qui d'autre ? Tu veux pas aussi que je me laisse peloter ! Argh ! Tu m'imagines assise comme une pute à me faire peloter dans une boîte de nuit ?

— Bon ! On danse ?

— Cadenza ?

Je grimace et secoue la tête. Un va-et-vient incessant de la bouche à l'oreille à propos de garçons ? Je les regarde s'éloigner dans la foule. L'ambiance est gentille, bon enfant, une atmosphère relax d'habitues, de voisins – qui sait ? d'employés de même compagnie ou d'une même rue. Je repère le type dont parlait Marline ; il est avec un mec, et les deux me rappellent des condés en civil, habillés comme ils le sont d'un tee-shirt de concert sur un jean noir, branché et rare, et sous une veste de cuir noir. J'ai bien envie de rejoindre mes amies sur la piste de danse et cependant je reste à observer, et à tirer sur ma paille. Un gars s'excuse, puis avant que j'aie le temps de comprendre la raison de son excuse, il s'assoit à la place de Louise et son pote prend la place de Marline. Il lève son verre à mon attention. Places perdues, places non retrouvées. Je ne réagis pas plus que cela. La remarque de Marline m'a fait penser à Jibril, à mon destin en tant que fille, ma sexualité, comme on dit aujourd'hui. Il y a eu la famille, les amis, moi, à présent les garçons. Jibril

était l'ion du million avec qui mouliner des choses atomiques. Seulement, il les a ruinées avec sa déclaration.

Il m'attrape le derrière, applique sa poitrine contre moi, me regarde intensément, me coupe le souffle, s'assure que je le désire, maintient ce contact étouffant, attend mon consentement, et je jette mes lèvres sur les siennes, les dévore sans partage. Le hoopla et les notes aiguës d'une voix que je reconnaîtrais entre mille – le tube étasunien de l'été, s'infiltré dans ma rêverie. J'éructe ; les gens se balancent comme sur un bateau, les trois pailles dans les verres tourbillonnent. Je touche mon front.

— Ça va ? me dit le type à la place de Louise.

— Oui, oui, dis-je, et je me défile contre plus d'attention, me dirigeant vers la piste.

— J'en étais sûre que tu viendrais pour celle-là, dit Marline.

— Ça va ? T'as fait quoi pendant tout ce temps ? dit Louise.

— Rien. J'ai bu, dis-je, et je lui envoie une hanche, saute et me retourne et envoie une hanche à Marline, je m'éloigne un peu puis je reviens en secouant mes pommes d'épaules.

— Ça va... t'as la pêche, dit Louise.

— Je voudrais danser toute la nuit maintenant, dis-je en tourbillonnant.

Les filles et les garçons s'étaient rapprochés, face à face dans un son diminué, et en tortues s'embrassaient. Louise, ses cheveux juste au-dessous de son menton à lui, reposait sa tête dans le creux de sa poitrine. Ses bras faisaient bouée de sauvetage jusqu'à son cou, dans l'abandon au gars zieutant, dont la fumée de cigarette crayonnait leurs visages. Moi aussi, je dansais. Un gars s'était interposé et m'avait directement demandé de danser. J'avais regardé Marline, incertaine, parce qu'elle l'avait repéré et m'avait parlé de lui. Marline s'est fixée vers les sièges et je me suis retrouvée les yeux dans les yeux avec « un flic en civil ».

Il m'enserme au niveau des reins, au-dessous de ma taille. Le cuir de ses épaulettes craque sous mes doigts. Mes cuisses répondent aux titillations comme à des messages de possession, et dans le radius du bloc que nous formons, du souffle à l'oreille et de la hanche au balancement, je me sens

plus à l'aise que je ne l'eus cru. Il mène les tours avec une infinie langueur, une mouvance de brise, presque stagnant. Je ne peux m'empêcher de penser à un zouk collé-serré que j'avais dansé avec un maigrichon vêtu d'un large pantalon en tissu. Ses parties intimes se baladaient de lui à moi et j'avais dû véritablement la subir, ma rencontre avec son pénis. Elles le furent toutes, je crois, subies, ces rencontres avec un pénis, jamais le pur dévoilement à la suite d'une curiosité saine. Mon père par exemple : j'y ai été confrontée en sortant de ma chambre. Mon père se douchait dans la salle de bains au fond du couloir, et un long machin gigotait et rebondissait entre ses doigts comme un animal alors qu'il le prenait dans la main et le rinçait avec la pomme de douche. Le clou a été de voir que la chose était rattachée à lui ! Le phénomène – impensable dans ma petite tête – me poursuit toute mon enfance, jusqu'à environ l'âge de onze ans où là, dans les toilettes, un jour, des toilettes dites turques où il faut se tenir debout, une saillie entre mes jambes m'apporte un bonheur d'un court instant, et ce pour la première et dernière fois. Quant à la façon dont je suppose l'Éternel vouloir me gratifier de faire connaissance avec ce sexe, elle se dérobaît toujours.

J'aimerais bien avaler—je veux dire—beurk ! bavarder. Je m'écarte un peu et jette un œil à mon partenaire. Il secoue des mèches noires hors des yeux et me demande si ça va. Je réponds que oui, ne me dévoile pas plus alors que j'ai fait le plus difficile : me laisser aller à une danse.

Louise est en train d'emballer son danseur !

J'en perds le rythme, ainsi que mes bras, que je remonte aussitôt. Elle est en train d'échanger des goûts de salive avec un type qu'elle vient tout juste de croiser ! Dès que la musique s'arrête, je remercie mon beau et déboule sur la banquette. Marline s'empiffre d'un mec aussi. Je suis aux abois. Il nous aura suffi d'être loin de nos fréquentations, loin de là où le mot *réputation* porte une signification, pour qu'elles craquent pour la morsure de l'amour dans le noir d'une boîte de nuit. Jlass ! Je file aux toilettes, m'enferme derrière une des portes. Je m'apprête à obéir à mon besoin quand j'entends mon nom.

— Ça va ? me dit Marline après ma réponse.

— Oui, ça va, pourquoi ? lui dis-je, l'air de rien.

— Je t'ai vu détalé comme si t'étais en colère ou quelque chose.

— Je suis pas en colère. J'étais pressée c'est tout.

— C'était juste un baiser, Cadenza. T'as vu la fille qui se fait toucher la chatte ? La honte, celle-là. Ça, moi, je pourrais pas.

— T'en sais rien.

— Ça va pas, Cadenza, de me dire ça.

— Ah, ben, excuse-moi, mais on sait jamais. Euh, j'ai vu comment tu l'emballais, le mec.

— Peut-être, mais c'est méchant ce que t'as dit.

Je me rhabille et sors de la cabine.

— Excuse-moi.

Nous nous lavons les mains. Ce qu'elles ont fait me donne tous les droits, me dis-je en ouvrant la porte vers l'intérieur. Une voix brute entame une chanson en français, une chanson que je reconnais, que je connais par cœur.

— Du Johnny Hallyday ! Ils mettent du Johnny Hallyday en boîte ! J'en reviens pas, dis-je. Faut sortir de Paris pour voir le monde, ma parole.

— Ouais c'est bizarre, dit Marline.

Un jour sur cette terre,

Où les rues étaient sombres

J'ai épousé une ombre

Une femme mystère,

Passagère et solitaire

D'où vient-elle et qui est-elle

Mais qui est-elle ?

Les mots de la chanson et son état d'esprit m'enveloppent et gagnent mon intérêt. Nous nous parlons peu, et finissons par retrouver Louise à l'autel aux diamantés, nos trois vodkas-orange sur le comptoir, entourées de Philippe et de André, auxquels Marline se présente et avec qui elle entame une conversation sur le style de musique de cette boîte. André m'observe à la dérobée, et à un moment donné il secoue la tête par réprobation. L'heure des tubes romantiques poursuit sa martyrisation du temps. Et Louise et Philippe s'y remettent. Et Marline et André tout autant, avec deux autres couples, sur la piste de danse boudée pour cause d'une demi-heure de slows. D'une façon imprécise, je pense que Philippe ressemble à Fabio, pas dans ses cheveux mi-longs et droits ou dans son bomber et ses bottes de cow-boy, ni dans son tee-shirt d'un groupe hard rock ou la couleur noire de sa silhouette, mais quelque part en lui. Aussi, je comprends Louise, sa curiosité de l'expérience. Elle cherche à découvrir ce genre de fun. Ils sont nichés l'un dans l'autre et cette fois-ci plutôt volubiles, ainsi que Marline et André. Je m'en fous un peu qu'il soit allé danser avec elle, je m'en fous de sa gueule, il peut danser tous les slows de la terre avec elle, à chaque fois comme si c'était le dernier s'il veut, il ne représente rien pour moi. Lorsqu'on quittera la boîte, on quittera la personne qu'on aura été, et ce qu'il s'y serait passé n'aura plus d'importance.

Ses mains se tiennent hautes sur la taille de Marline, pas basses comme avec moi.

Un morceau énergique reprend le dessus. Les danseurs reviennent. Philippe hèle le barman et commande une tournée pour nous tous. Au moment où un verre orange découpé de glaçons est posé sur le bar, André l'attrape et vient se tenir derrière moi. Un mouvement bien opéré parce que la fois suivante où je vois le verre, il se dresse devant moi alors qu'une main se referme sur ma taille. Demande-moi la boisson, me murmure André dans mes mèches de cheveux. Mes jambes se ramollissent. Encore une fois, on me donne plus que mon âge. On m'a souvent dit que je fais plus vieille et qu'en apparence je donne l'impression d'être sortie avec plein de mecs. Mais à ce style de jeu, je ne sais comment jouer. La clientèle tourne aux alentours du bar. Le verre orange entre moi et son bras est comme le mercure dans un thermomètre, il s'élève et redescend comme pour dire : tu

veux ou tu veux pas ? Il va finir par tacher ma robe. Les gens passent, certains se retournent et nous toisent. Et mes amies attendent ma réaction. Louise est dominante ; elle se marre et me fait remarquer que je suis dans la merde. J'empoigne le verre. Il abandonne la lutte, me laisse le prendre. Je me retourne, ou plutôt, je bouge pour m'échapper à son étreinte. Sa main me retient toujours contre mon ventre. Tant pis, je bois. Mon ventre gonfle contre sa main. Je m'arrête, mais je ne sais que faire du verre à moitié vide. J'étends le bras vers le bar. Un vide suspend mon verre. Je soupire. Il réaffirme sa pression. Je tends le verre à Marline qui me regarde et s'éloigne en secouant la tête. Désolée, Cadenza. Je tends le verre à Louise. Ahahah ! Pas de bol. Je rigole et dépiaute les doigts de André gentiment. Rien à faire. Je ne peux pas dire que je n'étais pas révoltée. Une idée me vient. J'engloutis une grosse gorgée, la contiens et, menaçante, tourne ma bouche vers son visage. Tout de suite sa main me lâche dans un saut qu'il fait en arrière. Oh là ! dit-il. Il a été si rapide que j'en ris, ou plutôt je m'esclaffe en avalant la gorgée et j'avale de travers et me mets à tousser. Marline m'arrache le verre des mains et me demande si je veux qu'on me tape dans le dos ou de l'eau. Je suis sur mon dernier souffle lorsque je réponds non, mes poumons asséchés comme mon compte à la Poste.

— Ça te ferait pas de mal d'arrêter de fumer, dit Philippe, le mec à Louise.

— Ça va ? dit Louise.

Je hoche, et pourtant je sens du sec dans mon torse, puis une main circulaire et lente dans mon dos. Le ridicule me déchire lorsque je constate que c'est André. « T'as voulu faire l'imbécile et t'as voulu trop en faire. Ça t'est retombé dessus », aurait dit ma mère.

— Tu veux aller faire un tour dehors ?

— Ça va aller, dis-je. Je reviens. Et je me dirige vers les toilettes.

Ils entament une discussion sur la suffocation par la boisson. Dès que j'ai de l'espace autour de moi, je respire un grand coup. Mes tympanes me chatouillent. Je tapote ma gorge et respire

consciencieusement. Lorsque je les rejoins, la boîte est replongée dans une lumière tamisée aux sons de la mélancolie d'une chanson d'amour. André vient vers moi et me dit qu'il a eu peur.

— Je me suis senti responsable, dit-il.

Dans ses yeux sombres baigne la dualité du désir et de l'incertitude, presque un blessé avec sa tête baissée comme dans une église. Mais c'est la moue de ses lèvres qu'il pose sur ma joue droite qui change tout. Il se retire et secoue ses mèches noires. Il a un air déterminé, timide, mais déterminé.

— Tu dances, me glisse-t-il près de l'oreille.

J'accepte, je le suis et me laisse guider, et je ne comprends pas ce chanteur qui dit qu'il lui dira les mots bleus que l'on dit qu'avec les yeux. Je me sens perdue.

Dans son cuir, il est du coton, un toucher de mon enfance, du coton des fourrés que je cueillais à Ouidah. Le coton ouidahane qui fait des bruits cassants comme son cuir. Le coton ouidahane débordé de brindilles rudoyant les contours, comme lui.

Il se décale, me regarde. Mon cœur bat la chamade. Que va-t-il faire ? Il me demande si je veux faire la danse suivante. C'est alors que je réalise que le slow a changé.

Louise et Marline sont perchées sur un fin tabouret. Elles se passent une bouteille de coc sous les yeux de Philippe, accoudé au comptoir.

— J'étais justement en train de raconter à Louise ce qu'un mec t'avait demandé ce que ta main pourrait faire à cette forme de bouteille ! me dit Marline.

Je fais semblant de ne pas me souvenir. Elle insiste.

— Mais si, rappelle-toi, c'est quand on était allées où Mona travaille. Dans un café à Aubervilliers.

Un sourire illumine ses pupilles, un sourire glissant, tout comme son cou d'ailleurs ; un fait bizarre qui retient mon attention. Elle m'offre du coc. J'avale une gorgée puis tire sur ma cigarette. Le mélange de la fumée et du caramel me donne une muqueuse droguée. J'en veux encore. Les

garçons nous interrompent et nous annoncent qu'ils vont faire un tour dehors. Après leur départ, nous spéculons sur ce qu'ils vont vraiment faire.

— Je crois qu'ils vont se fumer un pet, dit Louise.

— C'est pas leur genre, dit Marline.

— T'as mal regardé, dit Louise. Je sais qu'il fume puisque c'est lui-même qui me l'a dit.

— Moi je crois qu'ils sont allés comploter sur nous, dis-je.

— Ouais ! dit Marline. Je crois aussi. Ils sont en train de faire des plans.

Un doute sur l'état de Marline me passe en tête. J'oublie et me met à la page. Nous nous mettons d'accord : nous n'irons pas plus loin qu'un verre, à la limite au camping, s'ils veulent, mais pas plus, ni ailleurs.

— Tu sais, Cadenza, je crois pas que ce sont des mecs méchants. Je crois pas qu'ils ont une pensée derrière la tête. Ils sont sympas. Hein ? Philippe en tout cas est sympa. J'aime bien comment il embrasse. Et pour l'instant il a rien essayé d'autre. Même une main au cul, il a pas essayé. Ça veut dire quelque chose ça, ou non ? De toute façon, tu me connais. S'ils essayent quoi que ce soit. Parce que moi, je ne tolérerais rien. Je te leur donnerais de ces coups de poing dans la gueule. Ah, ils regretteront d'avoir essayé, moi, je te le dis. Non. On s'amuse, c'est tout. C'est gentil, hein ? On est en vacances. Tout se passe bien. Putain ! L'autre jour dans le champ de blé, qu'est-ce que c'était bien. J'y pense tous les jours. Le truc c'est qu'il y avait personne, absolument personne ! Putain ! Ça m'avait fait quelque chose, moi, je te le dis. J'oublierai jamais ce...

— C'est bon, on a compris, Louise, dit Marline.

Un éclaircissement de la situation m'envahit. Ah, oui ! Ça ne trompe pas la salive qui élargit les coins de la bouche, le monologue à rallonges, les pensées qui se répètent, le rythme pâteux des phrases, l'intelligence diluée dans un grognement sénile ou un gloussement irritant, oui. Et leurs tons emphatiques aussi qui donnent de l'importance à ce qu'un idiot aurait donné de l'importance.

Et les mouvements obliques de leur corps confirment d'autant plus tout cela, que leur défonce est différente de la mienne, que leur défonce est induite par le Rohypnol.

— Marline, tu peux me passer la banane ?

Elle jette un œil à Louise puis m'en demande la raison. Je soupire, tends la main, et réitère ma demande.

— Je crois qu'elle a deviné, dit Louise.

— Non, c'est pas vrai. Dites-moi que j'ai tort, dis-je. Et je sors la plaque marquée « Rohypnol 2 mg », trois cachets la gonflent alors que la dernière fois, quand j'ai regardé, il y en avait cinq. Je le savais. C'est nul ce que vous avez fait. Et vous ne me l'avez même pas dit.

J'attends une réponse qui ne vient pas.

— Mais c'est pas grave. Il est encore tôt.

Et je rends la banane à Marline. J'allais craquer un comprimé de sa pochette lorsqu'une main se pose sur les miennes.

— Tu te souviens comment ça te rend quand tu prends un ripnol après avoir fumé et bu ? me dit Louise. Tu te souviens de la semaine dernière, dans l'autre boîte ? Si j'étais toi, je le ferais pas.

Je l'observe.

— Tu fais ce que tu veux. Moi, je veux pas t'en empêcher. Ils sont à toi aussi les ripnols.

Force est de constater sa sincérité. Mais quand même, elles avaient bien dû savoir que je découvrirai qu'elles en avaient pris. Et là, elles me mettent odieusement devant le fait accompli. Un bruit sec sous mes doigts et voilà un comprimé dans ma main. Marline intervient, s'avance, et d'une voix de confiance, de complice dans un crime, me dit que l'une d'entre nous doit rester sobre. J'enlève un second comprimé.

— Prends-les-lui, dit Louise en descendant de son tabouret.

Je remets la plaquette dans la boîte de Rohypnol que je balance à Marline. Le coc dans la main, j'approche un des deux cachets de ma langue.

— Quand j'en prends avec de l'alcool et du shit, ça me rend bizarre. C'est ça ?

— Et tu le regrettes après, Cadenza.

— Je m'en souviens pas. J'aimerais réessayer.

La foule derrière elles, en contrechamp de leurs regards désobligeants, m'apparaît douce et irréaliste. Tant pis, c'est ma décision, j'en fais le choix et je ne me laisserais pas influencer. Je jette un œil à la pochette de ma robe sur mon sein gauche, j'y glisse les Rohypnol, puis je dépose la bouteille sur le bar. Marline et Louise applaudissent ma sagesse. Je les préviens tout de même.

— Eh, mais, vous faites pas les relous, hein ?

— Oui, ma chérie.

— Et pas d'imbroglios avec les mecs, hein.

— Quoi ? Broglio avec les mecs ? Ahahah ! Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Putain ! Tu vois ? Tu vois ? Tu vois comme tu traînes tes mots, Louise ?

— La dernière fois, c'était différent, Cadenza, dit Marline.

— Ahahah ! Broglio avec les mecs ! J'ai jamais entendu ça de ma vie.

— Vous devez me promettre.

— Oh, je sais ! Comme Lio avec les mecs. C'est ça, Cadenza ? C'est ça ce que t'as dit ? Mais qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans Lio ? Tu déliras pas un peu, là. Eh ! en fait t'es plus défoncée que nous. Pas vrai, Marline ? Alors là, c'est sûr, t'en as pas besoin d'un petit bonbon.

— Tu vois, tu dis n'importe quoi, Louise.

— Euh, steuplait, euh ! C'est pas moi qui a parlé de quelqu'un qui n'a rien à voir avec nous et qu'on voit à la télé. Ahahah ! Oh, putain, ça me fait trop rire !

— J'ai pas dit Lio, Louise, j'ai dit imbroglio. Imbroglio.

— Et c'est quoi ça ?

— Ça veut dire, euh... une embrouille, quoi.

— Ah, ouais ? C'est vrai, ça veut dire ça ? Vas-y, redis-le, *bitte*. Ahahah, je parle allemand à présent !

Je me tiens sans rien dire.

— C'est bon, j'arrête, dit Louise. Tu peux me le redire le mot ?

— D'abord, vous devez me faire la promesse.

— Je te le promets, dit Louise.

— Tu promets quoi ? dit Marline.

— Je vous promets, je ferai pas mon imbécile.

— Moi aussi, je promets que je ferai pas mon imbécile. Mais toi, Cadenza, tu promets d'assurer aussi, hein ?

— Je garderai un œil sur tout ce qu'ils feront.

— Non, non, non ! On va pas faire les imbéciles. T'inquiètes pas. On est pas chez nous ici, donc, non, pas question.

Nos regards scellent nos mots.

— Et maintenant, tu peux le redire le mot, Cadenza ?

— Okay, bon, on s'est fait la promesse, hein ? D'accord, Louise, t'es prête ?

Je le lui répète.

— Imbroglia, dit-elle doucement, et ses yeux tournent alentour comme pour en récupérer l'effet sonore.

Toutes mes promesses et leurs lourdeurs se lèvent au retour de André. La saveur de la menthe émane de sa personne, une douceur qu'il suce ; et son parfum – Cerruti by Cerruti ? – gambade sur ses épaules de cuir plus fort que lorsque nous dansions.

Nous discutons tous les cinq. Le ronflement d'un saxophone double les parois. Je marque le rythme, me déhanche légèrement.

— T'as envie de danser ? Ben, va danser, me dit Louise.

Jamais sur Manu Dibango, mais j'y vais. La causerie commence à me donner mal à la tête.

Une main se pose sur le côté de ma taille. André. Il m'accroche insidieusement jusqu'au mur sur notre gauche et maladroitement me relâche, puis dépose son index sur mes lèvres, caresse l'empreinte que j'ai jusqu'au nez sur ma lèvre supérieure.

— J'aime beaucoup ta robe.

Je promène mon regard vers le bas.

— Détache ces deux boutons, tu veux ?

— Comment ?

— T'auras l'air plus belle.

— Non, ça va. C'est bien comme ça.

Je le regarde me regarder. J'ai envie qu'il me tienne dans ses bras, que je sois le dos de son cuir. Il se referme sur moi. La douceur de sa force me fait vaciller. Il emprisonne mes lèvres ; elles sont plus charnelles dans un baiser. C'est comme si je n'avais jamais embrassé un mec auparavant. J'ouvre les yeux et me retire, une douleur de retenue dans la poitrine. Je me dis que mes mains ballantes participent de cette douleur, et je croise mes bras, puis les décroise. Ses pommettes s'agrandissent en un sourire... je rêve ! en un rire ! Il se fout de ma gueule.

L'instant suivant, il rumine de nouveau sur mon épaule, et nos mains se cherchent.

IX

Nous y voilà

Dans les water-closets, dans une des cabines où je compose une fontaine, j'esquive le charivari de Louise et Marline à propos de mon collage avec André. À ma sortie, Louise annonce qu'elle a demandé du shit à Philippe et qu'il a suggéré que nous allions tous ensemble fumer quelque part. Les hommes sont vraiment d'une autre espèce. Ils ne pensent qu'au mal, et ces deux-là s'imaginent que nous allons les suivre chez eux et nous laisser peloter parce qu'ils nous auront refilé une fumette.

— Mais on est les dures des dures. Pourquoi tu t'inquiètes ? me demande Louise.

— En plus, il n'est que trois heures du matin, ajoute Marline qui essuie le noir autour de ses yeux et y étire la peau pour y effacer également le khôl qui déborde.

J'ouvre un robinet.

— Ils sont différents, n'empêche, les mecs plus âgés, dis-je en regardant l'eau couler.

Le mystère des choses.

Je me lave les mains.

— Eh ? Vous pensez que l'homme est plus intelligent que la femme pour avoir rendu l'eau accessible dans la maison ?

— Non, dit une fille prête à sortir. L'intelligence vient de la femme qui a su faire comprendre à l'homme qu'il en avait besoin dans une maison.

Elle tire sur la porte sans se laver les mains, et plonge dans le tumulte.

— Une femme vaut rien sans le bras d'un mec, dit Marline.

— De quoi vous parlez ? dit Louise.

— Et un mec vaut pas mieux sans l'attention de sa meuf, dis-je.

— Ahahah... Elle nous récite une page scolaire maintenant, dit Louise.

— C'est ça. Moque-toi, dit Marline.

L'offenseur pose un baiser sur la joue de l'offensée et lui assure qu'elle ne se moquait pas.

J'ouvre la porte : un rythme lourd et sourd inonde le plafond.

— Tu me fais la tête, Marline ?

— Non, Louise.

— Ça me rassure.

— Mais si t'as l'intention de me...

— Pas du tout.

— N'oublie pas que moi aussi...

— Puisque je te dis que je ne le ferai pas.

Et elle ajoute que je serai présente pour témoigner ses dires selon lesquels elle ne se moquerait pas d'elle. Puis elle passe devant moi, et je laisse aussi Marline me dépasser. Sur la piste, des gens tournoient comme attrapés dans une tornade. Nous arrivons à nos sièges. Les danseurs s'éparpillent de la piste comme d'une descente d'un tour à la Foire du Trône.

L'odeur du chou traverse la voiture par les quatre fenêtres ouvertes, quatre vents d'une terre insignifiante. Nos cheveux, à l'arrière de la voiture, se frottent au plafond, et à chaque bond des pneus ils frôlent l'aplatissement. Tout cela me dérange, mais je ne dis rien. Le bleu du ciel s'abaisse dans la nuit, et à l'horizon des traînées rosâtres apparaissent. Nous aurions pu aller tout simplement derrière un mur et, sans être vus du club, fumer notre pipette tranquilles. Au lieu de ça, on risque des haut-le-cœur et des vomissements. Je tâte la poche de ma robe et je sens les deux cachets à travers le tissu. Ces médicaments calment n'importe quel mal.

La voiture ralentit puis s'arrête, un tour de clef et Philippe éteint le moteur.

— Qui c'est qu'a ouvert sa porte ? dit Philippe, fouillant dans une des poches de son jean.

Je roule mes yeux à l'attention de Louise. Je viens à peine de soulever le loquet, et ça y est, il est sur mon dos. Pas tout de suite, ordonne-t-il, puis il nous demande de fermer nos vitres. Le plafond de l'habitacle me compresse. Je pense à *levity* – la légèreté – dont parle Bob Marley dans une interview. Je ne crois pas l'avoir déjà rencontrée. Marline m'apprend qu'il a de l'herbe. Je me penche à sa place. Dans la paume de Philippe, sous le spot de lumière d'entre les deux sièges, une touffe d'un vert des plus médicinaux a l'air aussi à l'aise que la voiture sur le terrain rugueux. « Elle m'a l'air bonne, » dis-je, avant qu'il ne replace le lot dans le petit sachet, genre bijouterie, dans lequel il la conserve. Puis il récupère la dose qu'il avait confiée à André pendant ce temps. Inclinée sur mon siège, je regarde Louise et fais « waouh » de mes lèvres. « On fait pas la gueule à ce spectacle-là », me mime-t-elle pour réponse.

Le joint tourne, et sans scrupule nous pompons, et avec des yeux curieux nous observons l'autre, nous, gardiens de cette tradition. Des instructions circulent : « Tire une grosse taffe. Garde-la aussi longtemps que tu peux. Recrache lentement. » Et les avis fusent, et des blagues délirantes et imbéciles sur la manière de pincer le joint avec ses doigts, avec ses lèvres, manière de le pomper, de grimacer, puis de briller des yeux en expirant la fumée. Certains ont une allure de suffisance accompagnée d'un ton digne de la cour du Roi-Soleil. Seulement, nous sommes des ravisseurs de toxines, et non d'influence, et nous sommes tous liés par des vapeurs arborescentes qui déclenchent des petits rires dans des moments de communion. Marline se moque de quelqu'un que nous avons vu au club. Louise se chauffe les neurones avec un rire plus fort que les autres. Et le rire la fait tousser, une seule quinte qu'elle presse de ses joues serrées. Et puis les joints se rétrécissent, et à cela Philippe annonce : « Pas de gâchis. » C'est au tour des soufflettes. Louise sait ce que c'est, de Fabio, et accepte de passer la première. Elle glisse son visage entre les deux sièges avant. Philippe retourne le peu qu'il reste du joint, bout rouge vers l'intérieur, puis comme d'un talisman se rapproche de Louise, et du coin de leurs lèvres s'échappe des fines fumées. Louise se retire, coincée à la gorge, mais solennelle. Nous attendons sans piper mot. Sa bouche n'évacue presque rien. D'une

voix enrouée, elle nous dit, à moi et à Marline, que le peu de fumée qui est sortie de sa bouche montre qu'elle a bien gardé le cadeau en elle. Marline se retourne vers moi : « Ouais, moi, ça me dit. » Seulement ce n'est pas vers moi que Philippe se redresse. Louise ne le remarque pas, et n'a sans doute pas entendu ma réaction à Marline parce qu'elle m'encourage à essayer. J'avais fumé un joint érigé dans une boîte d'allumettes, et aussi dans une bouteille en plastique remplie d'alcool, mais jamais cette sorte de... crachat. Marline se recule dans son fauteuil et annonce qu'elle veut passer après moi. Philippe passe le bout du joint à André. « Je ne suis pas gaucher », dit André, et il se retourne parfaitement dans son siège, sur ses genoux, puis il prend une taffe et coince le filtre dans sa bouche. Mon cœur se durcit. « Allez ! » me dit-on. André retire le filtre et expire la fumée. « Il est plus très sûr de vouloir te le donner maintenant », dit Philippe. Les terres infranchissables de l'aventure, et cependant y parvenir, atteindre ce prestige de toucher du doigt une bouche, de la peau de ses narines, et englober des yeux de plus près, et entendre des mots qui affectent sa sentimentalité, une voix intérieure témoin de tout cela comme à une expérience scientifique. Acquérir de nouvelles pensées, et ainsi étendre ce que l'on connaît. « Je suis prête », dis-je. André tire sur le bout. Son nez cogne le mien. Une chaude vague d'un goût âcre envahit ma gorge, la met en feu. Je me retire, suis les instructions et intériorise. « Ça va, tu tiens bien, me dit-on. Allez ! Tu peux la recracher maintenant. » Je regarde Louise. Je souhaite moins d'exhalation qu'elle. « Tu vas t'étrangler ! » J'expire. Un petit nuage s'échappe. « Ah ! tu n'avais pas tout avalé », dit Philippe. Je prends sa déception comme une déception générale. « C'est rien, c'est que la première fois », dit Louise. J'humidifie mon gosier avec des salves de salive forcée. L'autre bout du joint est rallumé, et Louise le fait goûter à Marline. En même temps qu'elle recrache la fumée, Marline ouvre sa portière. Une bouffée grise mange le carreau en s'envolant. Je descends aussi. Le sol plat se balance. Nous trébuchons sur deux, trois pas. Mais qu'est-ce que ça fait du bien de respirer un air léger et libre !

— Ça va ? dit Louise depuis la voiture.

Marline confirme tout en prenant des bols d'air. J'essaye de lui changer les idées, je sais qu'elle craint une crise d'asthme, et lui avoue ma béatitude sous ce ciel mi-ténèbres, mi-clarté. Un silence saisissant se solidifie, et dans ce solide silence, le volume sonore de la boîte de nuit, entre mes oreilles fourmille comme une gifle.

— Il va se lever où, le soleil, Cadenza ?

— Alors... le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest.

— Oui. Et ?

— On le verra pas, nous dit André, au-devant de Philippe et de Louise.

Les quatre portières de la voiture sont laissées béantes.

— Pas ici, non. En Espagne, oui. Ils en ont des beaux, là-bas, de soleils levants.

— Ah, oui ? dit Louise.

Puis elle se presse contre Marline, lui souffle quelque chose à l'oreille, et se marre. Je devine qu'elle s'est moquée des paroles de André.

— Je suis sûre qu'il y a des rats par ici, dit-elle l'instant d'après, en réalisant qu'elle marche sur des touffes d'herbe.

André regarde Philippe ; dans cet échange muet, je devine des plans pour nous effrayer. Les mecs portent en eux une telle intrépidité chauvine – des caprices en fait, comme les meufs. De ce que j'en avais vu, les caprices des uns sont sexuels, et des unes sont matériels. Il y a quelque temps, au bout d'une nuit en boîte, deux mecs comme eux nous conduisaient à la plage de Deauville pour nous y laisser. Nous nous sommes retrouvées plantées sur le sable, désespérées, mais ne regrettant pas une seconde de leur avoir dit : « Non, y a pas moyen, non. Non, même pas un bout de mon sein, non. » Et nous avons fait du stop un dimanche matin sur une place déserte, et rentrer chez nous a pris toute la journée. Depuis, nous avons appris à sceller avec ces capricieux la promesse qu'ils nous ramèneraient chez nous. Louise l'avait fait auprès de Philippe. Néanmoins, je suis aux aguets.

La lumière est dense, immobile. Rien ne bouge. Pas un souffle, pas un cri d'animal, pas un piétinement quelconque. Alors il est facile de nous imaginer que la terre aussi s'est arrêtée. Le terrain est rugueux, composé partout d'un sol sec et constellé de trucs moches en fin de tiges. Marcher dessus ressemble à des adultes marchant sur la joie enfantine.

Dans la voiture, Louise se plaint une nouvelle fois que nous ne soyons pas à la plage. Philippe lui répète que la police tourne beaucoup en bord de mer ; il ne tient pas à attirer leur attention. Un affaissement commun s'installe, l'ennui, en vérité, d'une défonce alourdissante et empêtrante.

— On fait quoi, maintenant ? dit Philippe, tourné vers André.

— C'est à moi que tu poses la question ? dit Louise.

— Non, mais si t'as une idée, vas-y.

— Une balade en voiture ?

— Allez !

Louise se tourne vers moi et Marline, et nous montre son croissant de lèvres satisfait, fière. La caisse fait un bond en avant en direction de l'horizon le plus obscur. L'avancée jusqu'à la route est assez chaotique. Je baisse ma vitre et je sors la tête. Pendant deux secondes mes bouclettes me giflent et l'air m'envoie en apnée. Deux secondes de répit pendant lesquelles mon malaise intérieur s'évanouit. Je tourne la manivelle pour remonter la vitre, je propose une cigarette à Louise et m'en allume une, puis lui passe le briquet. Je me recale dans le siège, l'arrière de la tête de André en face de moi, ma taffe va s'éclater contre sa touffe.

Philippe est au courant des restrictions automobiles de l'île, et il connaît le camping municipal où nous avons quartier, et donc fait son bout de chemin pour le parking. Nous nous rendons compte de sa proximité, vers la face nord-est, où il se gare. Lorsque nous marchons, le soleil est derrière nous. À la tente, nous les invitons à un petit-déjeuner : café et baguette grillée à la flamme du gaz. Nous y étalons du beurre, qui y descend comme l'eau de la mer dans les crevasses des roches, et de

la confiture de fraise. Mais un drame nous fige un instant : Philippe boit son café avec du lait chaud, et le lait est resté froid sous la flamme du réchaud à gaz qui s'est éteint à jamais, épuisé.

Marline préfère le lait froid dans son café et tente de le convertir. Louise préfère le café noir, tout comme André, et tente de le convertir. Rien n'y fait. Le lait froid refroidit le café, et un café au lait froid c'est un bol d'huile.

Louise s'en excuse.

— C'est du Fifi tout craché, ça, dit André.

Et le Fifi nous attriste avec ses regards boudeurs. Aucun d'entre nous ne prend une des tartines qui font soleil dans une assiette sur le matelas gonflable. Des bruits de casserole nous arrivent. Philippe se lève. « Je reviens », dit-il, et il s'éclipse. Par la grâce de l'aurore, il a rencontré *un vieux ringard aux cheveux longs* qui cuisinait. Il aurait préféré avoir affaire à une femme, mais bon, quand on est désespéré on se contente de ce qu'il y a. Alors, il prend la casserole de lait et repart.

Les assiettes et les bols vides dans le sable à nos pieds, les fumeurs fument une cigarette, dont un pour couper sa faim insatiable. Nous avons tout déballé : un reste de brioche, du quatre-quarts, des Prince, et tout a été dévoré. Pour tromper son insatiabilité, il nous parle de l'île. Il a des mots qui effraient, puis aussitôt il nous rassure, il plaisantait. André parle d'une plage secrète aux dunes de sable fin, précise même qu'elle se trouve dans la partie sud-ouest de l'île. Les gens n'y vont jamais parce qu'avant de l'atteindre il faut passer par une forêt jonchée d'aiguilles de pins. N'empêche, il propose de nous y emmener un de ces quatre. En face de lui, non pas assise sur le sable, mais sur le matelas gonflable, je me demande s'il m'a en tête en disant cela. Je n'ai pas attrapé ce regard qu'un mec peut avoir lorsqu'il parle d'une nana qu'il kiffe en sa présence, mais je me sens visée. Il n'allait pas me faire miroiter un traitement spécial puisqu'il avait, selon Louise, mal considéré que je n'ai pas avalé toute la fumée qu'il avait soufflée. Selon Louise, un mec peut le prendre comme un rejet, et non de la timidité. En tous les cas, sa description d'une plage secrète,

isolée, et exactement au pied d'une dune, me fait l'effet d'une oasis dans ce monde de plages débordantes. Certainement que si nous y allions, ce ne serait pas pour admirer le paysage. Saurais-je alors être à la hauteur ?

D'un sarcasme laconique³¹, Philippe demande à André où se trouvent sa voiture et son permis.

Les deux hommes plongent leurs regards l'un dans l'autre. Un défi à celui qui clignera des yeux le premier est lancé. Leurs mâchoires sont parcourues de frémissements ; leurs forces semblent s'y ramasser. D'entre des dents, on entend des mots.

— Ça a l'air sérieux, leur truc, là, nous commente Louise.

— Tu veux pas faire quelque chose, Marline ?

Marline me regarde, puis se tourne vers eux.

— Dites, messieurs (elle s'adresse à eux comme aux vendeurs de Carrefour), je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais...

— Oui, mais il faut que tu comprennes, dit Philippe, retourné vers elle. Ç'aurait été sympa qu'il me demande mon avis à moi avant d'encourager l'idée de se servir de moi.

— Mais personne cherche à se servir de toi, dit Louise.

— C'est qui qui vous aurait emmenées, là, à cette plage ? Hein ? C'est bien moi, non ?

— Alors, c'est bon ? demande André, plumant une brindille du revers de son jean. On le fait ?

— Ben, au final, je suis autant en vacances que toi, dit Philippe, et il se lève.

— Tu vas faire un discours de sage ?

— Je me casse si ça ne te dérange pas.

André lui envoie une main de réconciliation. Son ami la serre, et d'un coup d'épaule le tire et l'amène à lui. Ils s'en mettent une ou deux dans le bidon, puis ils se coincent.

— Vas-y, André, je crie.

— Eh ! Pour des mecs de votre âge, dit Louise, c'est inquiétant ce que vous faites.

³¹ Renaud ou Gainsbourg ? En tous cas l'album d'un concert

André sort la tête.

— On s’amuse. Ohohoh ! dit-il.

C’est à celui qui lâchera l’autre le premier. Enfin ils se détournent l’un de l’autre, puis Philippe entame ses au revoir. Je prends la tasse de café froid, et en bois une gorgée.

— Je suis pas sûr de vouloir te faire la bise à présent, me dit André, debout au-dessus de moi.

Je le scrute, perplexe.

— Regarde ce qu’il y a dans ton bol.

Un mégot de cigarette y flotte.

— Merde, j’ai bu dans le bol d’Louise !

Louise ne finit jamais son café, et s’en sert de cendrier.

Je me lève et vais cracher derrière la tente. La honte ! J’essuie ma bouche sur ma serviette de bain qui pendouille d’une ficelle de la tente. André a emboité le pas à son pote. Je l’observe partir, reste sans bouger, sans rien dire. Il pivote, me cherche des yeux en quelque sorte, puis s’éloigne. Je claqué le pan de la serviette et rejoint mes amies amèrement.

— Putain, il m’a même pas attendue pour me dire au revoir.

Louise me dit que si elle avait été dans ma situation, elle se serait levée et l’aurait embrassé exprès pour l’emmerder.

— Vous croyez que j’aurai le temps de les rattraper ?

— Pour l’instant, j’ai pas entendu de bruit de moteur, dit Marline.

L’idée me semble minable. Cependant me voilà enjambant et courant à travers le terrain de camping. J’entends un moteur rugir. Des doutes m’envahissent : je n’arriverai pas à temps, j’aurai l’air ridicule, il me remarquera dans son rétroviseur et me fera un signe de la main par la fenêtre.

La voiture faisait une marche arrière. D’un bond elle se cale. André lâche sa portière et par-dessus son bras toujours ancré sur le levier de la portière il me demande si j’ai oublié quelque

chose. Je distingue mal ses yeux. Ses mèches sont éclatantes de soleil. Une masse de je ne sais quoi alourdit mes entrailles. Je me détourne et m'introduis dans l'ouverture du camping.

Je suis venue pour un bisou n'est pas un truc sorcier à dire, putain de déglinguée.

X

Le libre-service

Combien de temps suis-je restée allongée, incapable de me lever, après m'être réveillée cet après-midi-là ?

Louise et Marline se désespéraient de notre mangeoire vide. Et qui dit insuffisance, dit courses à faire. Seulement, la pénurie se trouvait aussi dans nos bourses.

Nous décidons de payer pour les aliments les moins chers et de nous servir gratos en nécessités. Louise envisage de porter sa longue veste à niches pour l'occasion. Pendant qu'elles sont sous la douche, je m'enveloppe bien au chaud dans le molleton de mon sac de couchage. Elles me découvrent ainsi, léthargique, et elles râlent, s'essoufflent, simultanément avec leurs gestes domestiques, à m'encourager à me lever. Puis Louise perd patience. Nous nous disputons. André et Philippe vont passer, et non seulement nous n'aurons rien à leur offrir, mais après ce soir rien à manger ne serait-ce que pour le petit-déjeuner. Il faut que je décolle. Je demande encore quelques minutes, j'ai besoin de plus de repos. Elle accepte et me donne jusqu'à quatorze heures, puis prend

son matelas et va s'asseoir avec Marline. J'ai la tente pour moi toute seule. La chaleur y condense tous les objets, moi y compris. Et dans cette épaisseur, le temps file comme une fonte de glace.

— Cadenza ! crie Louise, à toutes fins inutiles. Putain, elle m'énerve, là ! Mais on peut pas partir sans elle. On peut pas le faire sans elle. Et elle le sait très bien.

Le poste à cassettes entre mes cuisses, j'y insère un vieux pot-pourri de chansons d'amour. Marline le remarque par le revers de la tente entrouverte, et en informe Louise qui balance des jurons pour ne pas y avoir pensé elle-même. Jeane Manson couvre le reste de sa plainte. À la troisième chanson, Louise se pointe et s'accroupit devant l'ouverture.

— Faut qu'on y aille maintenant, avant qu'ils arrivent, me dit-elle calmement.

Je m'assois et maugrée que je vais me préparer.

— Si tu préfères les attendre, Marline et moi on peut toujours y aller sans toi, faire les courses.

Elle virevolte et lance une plaisanterie à Marline, pour faire genre je suis légère et détachée du problème. Elle est douée pour prêcher le faux pour savoir le vrai. Je tourne le bouton du volume. La voix de la chanteuse se fait plus fort. Je l'accompagne. La tente résonne à pleins poumons.

— Putain, Cadenza, t'as dit que t'allais te préparer.

Une folie s'empare de nous deux, l'une expliquant ce que l'autre refuse de comprendre. Puis Louise bat des mains à essayer de m'arracher le poste des doigts. Elle appelle Marline à la rescousse. J'encercle le poste de mes bras et crie que je veux qu'on me foute la paix. Marline l'appelle depuis le matelas et dirige son attention ailleurs, sur un fait qui semble lui avoir échappé.

— Tu te souviens d'hier quand elle est revenue après avoir couru après eux ?

— Pas spécialement, non. Pourquoi ?

— T'as pas remarqué qu'elle avait pleuré ?

— Ah, ouais ? Et pourquoi t'as rien dit alors ?

— Je sais pas. On était déjà sous la couette... Je veux dire couchées, quoi. Tu te rappelles ?

— Pas vraiment.

— Je me trompe peut-être. Je suis pas sûre en vrai. Mais je crois bien qu'elle a pleuré. C'est maintenant que je m'en rappelle.

— Non. Je pense pas, dit Louise.

Je cesse de prêter l'oreille. Une autre chanson dévide des sentiments d'amours perdus. J'y mets du mien en chantonnant les tourments lyriques. Louise change de tactique, m'envoie des moqueries, dit que mon ton est un train qui déraile, pousse des cris lorsque je me trompe dans les paroles. Je persiste. La chanson se termine en petites notes de piano. Dans ce silence de quelques secondes avant la prochaine chanson, Louise débarque sous la tente puis, au-dessus de la voix de Mireille Mathieu, se lamente.

— Putain, non, pas elle ! Tu vas pas recommencer, Cadenza. Putain ! Il est presque trois heures.

Mireille Mathieu jase telle une religieuse.

— Après celle-ci, j'y vais, lui dis-je, et j'entonne le chant pour la paix sur le monde.

Au démarrage de la chanson suivante, Louise débarque de nouveau sous la tente. Elle me menace de la démantibuler. Je m'appuie sur mon coude, allongée sur le côté, et je joins la chanteuse, dont la voix sort juste en bout de mon nez. Elle assène que le temps est un fou. Je connais les paroles sans fautes. Louise devine mon intention ; nous l'avons souvent chantée ensemble, avec ou sans play-back. Elle me jure qu'elle va me l'arracher, ce poste. Je l'ignore, la main agrippée sur la poignée du poste. Je suis dans la mélodie d'amour, en parfaite synchronisation avec un timbre étranger. Au deuxième couplet, je me prépare à la note transcendante, au cri d'une joie sismique qui affirme l'idéal. Le ventre gonflé d'air et les muscles en apnée, je m'isole derrière des yeux fermés. Le sentiment jaillit de mes tripes, et, au diapason, je maintiens la note. L'envol de l'objet que l'on soutient d'une attention infinie. Une épée vient me percer cet envol. J'ai juste le temps d'entrevoir les jambes de Louise fuir et se plier sur le matelas.

Je rampe hors de la tente.

— C'est vraiment dégueulasse ce que tu viens de faire, Louise.

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est moi ? Peut-être que c'est Marline qui l'a fait.

Elle s'était sans doute imaginé qu'elle aurait eu le temps de retourner s'asseoir comme si de rien n'était.

— Putain de merde ! T'avais pas le droit. Tu l'as fait exactement, exactement au bon moment.

— Je t'avais prévenue, Cadenza. Je t'avais prévenue, mais toi t'en avais rien à foutre et tu continuais à chanter.

— Mais je fais ce que je veux, putain !

— Peut-être, mais ça commençait à bien faire.

— Tu dis ça parce que c'était pas toi en train de chanter. Parce que tu te faisais chier.

— Eh, mais attends, là. T'es aveugle ou quoi ? Tu vois pas le problème qu'on a ? Putain, Cadenza.

— Putain, Louise. Qu'on aille au magasin à trois heures ou à quatre heures quelle différence ça fait ?

— Mais merde. Tu t'en fous ou quoi là ? Tu t'en fous qu'on a faim et qu'y a rien à bouffer ? Et pis, on a accepté d'aller quelque part avec des mecs qui vont arriver d'une minute à l'autre, et ça alors ? On aura l'air de quoi ? Et on fera comment si on a pas mangé avant ? Hein ? Et puis Marline et moi on a faim. Mais c'est pas grave. On va attendre jusqu'à chais pas quand que madame soit prête à aller prendre sa douche.

Je ne dis rien et retourne me coucher sous la tente. Elle avait pris le poste avant de l'éteindre. Je me retrouve sans musique pour couvrir les indésirables.

— Putain ! On fait toujours tout ensemble. Je comprends pas pourquoi on devrait changer aujourd'hui, là comme ça, venant de nulle part.

Elle au moins a l'avantage de quelqu'un qui l'écoute.

J'attrape mes chaussures de gym, les enfile et sort de la tente, prête à partir.

— Tu prends pas de douche ? me dit Marline.

— J'ai la flemme. Puis, j'ai super envie d'un coc.

— Moi aussi, dit Louise.

— Et au fait, Cadenza, il s'est passé quoi hier entre toi et André ?

— Je te l'ai dit. On s'est embrassés. C'est tout. Y a eu rien d'autre.

— Mais, euh... tu sais...

— Elle te croit pas. Et elle dit que t'as pleuré en fait. C'est vrai ? demande Louise.

— Jamais, dis-je.

Le rayon de leurs paires d'yeux sur moi puis sur chacune, se faisant face et échangeant une opinion muette, me cristallise. Je vérifie les boutons de ma chemise puis, en allant aux water-closets, je prie pour que les mecs ne viennent pas.

À notre entrée dans la supérette, l'horloge au-dessus des caisses marque précisément quatre heures et quart. L'homme âgé, droit sur ses jambes, tape sur une caisse enregistreuse pour un client. Il nous salue, puis il s'extasie sur Louise.

— Mademoiselle, qu'il fait.

— Monsieur, qu'elle répond, et elle tire sur sa minijupe, chose rare chez elle.

Tout ce qu'il y manque à leurs salutations c'est une courbette réciproque.

— Je crois qu'on est arrivés au meilleur moment, murmure Louise.

Marline décroche un panier et nous voilà dans la première allée, celle des produits laitiers, des boissons au frais et de la charcuterie. Ce que nous mettons dans le panier nous le replaçons dans le rayon après un calcul rapide. Notre budget s'élève à quelques francs, aussi le paquet de yaourts Velouté Nature à huit francs cinq, le prix d'une Butagaz, est hors de question. Louise reprend le pack et le glisse dans une des ailes de son manteau (marque ainsi sans le savoir, et néanmoins avec

l'espérance des nantis, le début de la fin). Très vite, davantage de produits occupent les niches de son manteau retroussé devenu veste que le panier aux mains de Marline. Elle traque l'arrangement des boîtes et de leur poids, sur ses côtés, dans son dos tant qu'elle peut, pour son confort, et Marline et moi, nous les réarrangeons selon ses ordres, afin qu'aucun ne pende démesurément.

— C'est de la folie.

— Pour sûr, on va se faire gauler.

— Mais non.

Nous le faisons par nécessité, et non par amusement comme à l'accoutumée. Alors la guirlande de Treetts, le sirop Teisseire, les Velouté, le gâteau, et je ne sais quoi encore, nous les repons. Afin de caler correctement le reste, nous réarrangeons le pack de café, les conserves de thon, les saucisses, les tranches de jambon, le pot de rillettes pour des sandwiches. J'y ajoute des cahiers à dessin – de papier surfon – et les aligne au mieux à l'intérieur des niches pour qu'ils fassent office de tissu et couvrent les bombements. L'absence de clients représente à la fois une chance et une malédiction, surtout aux caisses, où une foule nous aurait noyées.

Louise revient à la raison. Elle envisage sérieusement les conséquences. Nous lui suggérons de partir, de sortir, de s'éclipser rapidement pendant que nous nous dirigeons vers les caisses. Son refus est sans concession.

Marline dépose le lait, la Confipote, les spaghettis et le Pemberton sur le tapis roulant. Le monsieur à la caisse finit avec un client devant nous qui s'éternise sur les accidents de bateaux, à marée basse, contre les dunes de cette côte ouest. Louise s'adosse légèrement à la cloison, ce qui fait craquer le tourniquet d'entrée de l'autre côté. Je me place devant elle et Marline derrière. Nous attendons sans rien dire. Puis c'est notre tour. Nous nous déplaçons suavement, avec Louise un peu décalée. Je retiens les bouteilles que le caissier laisse glisser. Marline ouvre son porte-monnaie.

— Dites donc, vous êtes restées bien longtemps pour si peu de courses, dit le monsieur.

Sa remarque a l'effet d'une boule puante. Mais Marline, oh ! Marline a le réflexe, que dis-je, l'esprit maternel d'expliquer que nous partons après-demain et que nous hésitions incessamment entre quoi prendre et ce dont nous n'aurions pas besoin.

— Ah ! je vois, fait le monsieur avec un long hochement de tête.

Marline récupère le ticket. Avec Louise en premier, nous nous détournons vers la sortie. Nous faisons trois pas sans que rien ne se passe.

— Excusez-moi, mesdemoiselles. Mesdemoiselles ?

Pas d'autre choix que d'être civilisées.

Nous avons à chaque instant vérifié que la cabine de sécurité était déserte, et pas une seule fois nous ne l'avions repéré assis derrière la vitre. Et le voilà qui court à notre rencontre. Sous notre nez, il demande à voir le contenu de nos poches. Tout de suite. Et il tend son bras vers le plateau d'emballage. Marline y dépose le carton chargé de nos achats, relève le fond de ses poches de chemise et de sa jupe et révèle juste du tissu blanc. Rien du magasin ne s'y trouve. Après elle, j'extrais de mon jean la tablette de chocolat et les Hollywood Chewing Gum puérilement empoignés, et les jette sur le plateau.

— Ça fait combien ça, Papa ?

Il rejoint son père à la caisse. Le monsieur nous lance un regard déçu, misérable. Marline lui tend un billet de cinquante francs. Les comptes sont faits. La porte de sortie pas loin. La caisse enregistreuse de nouveau en marche, et son caissier avec, régalé par un client : « Je vais vous faire une confiance, monsieur Levasseur... »

Le fils vient se bloquer devant nous et déclare à l'attention de Louise qu'elle doit vider ses poches aussi. À en juger par l'intensité de son regard et la droiture de ses jambes notablement espacées, ce garçon est déterminé. Louise le sent. Elle en fait son moteur, et se demande si elle cède ou si elle fait tomber la veste de ses épaules et charge tel un taureau dans une course à perdre haleine.

— Papa ?

Le caissier se retourne.

— Quoi encore ? Elles ont déjà payé, non ? Alors, laisse-les partir.

— Non, il faut qu'elle vide ses poches, elle aussi. Et ce fils indique à son père de se placer derrière Louise, calculant déjà pour la prendre en sandwich. C'est une drôle de veste que t'as là, ajoute-t-il. Pourquoi y a cette bosse, là ?

— Tu me touches pas.

— Au bureau. Allez !

— Bas les pattes, j'ai dit.

Les yeux du gars se perchent en haut de ses pieds.

— Vite tes poches, je te dis.

Il cherche son père du regard et lui parle dans un langage codé. Louise en profite pour se ruer vers la sortie. Le vieux la rattrape et la dépasse juste devant la porte de sortie.

— Au bureau. Allez ! Sans tarder.

— Et je peux savoir pourquoi ?

Louise cherche à gagner du temps. Le fils dit quelque chose. Le père lâche : « Je reconnais un vol quand je le vois. » Le visage de Louise se colore sous l'accusation.

— Je ne vous permets pas.

— Tu enlèves ta veste et tout sera réglé. Allez !

Il pince la lanière de son épaule gauche.

— Eh, oh !

— Bon, allez, ça suffit maintenant, crie le fils.

Sous cet assaut, Louise le traite de petit branleur. Sa voix explose : il lui ordonne de monter les escaliers. Je crie que ce n'est pas régulier, la façon dont ils s'y prennent.

— Deux mecs, dont un adulte, sur une mineure ça se fait pas.

Et je leur dis qu'ils doivent choisir : soit le fils soit le père supervise mon amie en train de vider les poches de sa veste.

— On lui demande de prendre les escaliers et d'aller dans le bureau. Elle n'a qu'à le faire.

— Et pourquoi pas ici, comme nous ?

— Allez, je te dis, fais le caissier.

Louise lui tape la main et se rue vers la sortie. Il la saisit par la taille. Elle se débat de toutes ses forces. Le thon et les saucisses se départissent et claquent sur le sol. Le fils les ramasse, les balance sur le plateau de la caisse, puis se démène pour attraper les mains de Louise qui tente de se dégager du bonhomme. Elle est en sandwich entre péril et son maître. Marline pousse un cri d'opposition. Rien n'y fait. Nous échouons toutes les deux à les faire lâcher. Sous une influence impérieuse de démente, je saute sur le dos du caissier et atterris comme s'il allait me porter sur son dos. Alors je maintiens la pose, presse mes cuisses contre ses côtes. Une valse me fait tourner par sa tentative de me dégager. Je raidis mon bras sous son cou attrapé par réflexe. Mes doigts serrent la tablette de chocolat. De mon autre bras, je tire sur l'encolure de son tee-shirt. « Laisse-la partir », dis-je. Je tournoie dans une nouvelle valse, bras lâché, puis recadre mon bras comme un bâton d'étranglement et détourne une autre valse.

— Chuis sur son dos, Louise. Libère-toi et barre-toi.

— Ch'peux pas. Cet enculé de branleur... il veut... la suite de sa phrase s'éteint sous un coup de poing de boxeur qui me rentre dans les côtes.

La douleur me prévient de sa furie. Il n'est pas trop vieux pour manipuler deux filles à la fois malgré leur sauvagerie.

— Je vais te briser si tu descends pas, me dit-il.

Je m'agrippe de plus belle et me maintiens.

— Je te conseille vraiment de descendre. Je vais pas y aller de main morte. Je t'aurais prévenue.

Le fils annonce qu'il a un bras. Des veines asphyxiées et sanguinaires agrippent le poignet de Louise. Cette prise part dans tous les sens accompagnée de ses grognements contre Louise qui se démène contre cet emprisonnement fatal. Elle lutte durablement, et sa lutte secoue le bonhomme tant et tant qu'il fait un choix brutal. Mes mains vacillent dans les airs. Je suis curieuse de savoir comment il a pu me déstabiliser sans me faire valser. Des sensations cuisantes me brûlent l'avant-bras. Je réussis à me repositionner sur son dos et à tirer de nouveau sur son tee-shirt. Louise crie, appelle Marline et lui demande de ramasser les produits tombés à terre et de partir. Des os me ratissent le dos. Puis le premier bouton de ma chemise vient creuser ma gorge. Je rentre le menton pour alléger l'étranglement. Je résiste à ses tractions et à un moment je relance le positionnement de mon bras. Je cogne ma pommette contre sa tête. Louise est voûtée, orteil contre orteil, avec le jeune. Elle jure par tous les mots en même temps qu'elle presse ses coudes afin de se dégager de la barre qui l'immobilise par la taille. Je vois cela clairement. Puis le mur au-delà se penche. Marline, avec le reste du magasin, bascule en étage, comme pour une glissade. Je prends un coup dans les côtes et un coup dans le postérieur puis trébuche et tombe. Je me cogne la tête contre quelque chose, me relève avec des bulles qui frétilent tout le long de mon corps. Tout s'immobilise et se tranquillise. Je me tiens par la tête, les sens complètement en apnée. Lorsque je me redresse, le bonhomme a un œil sur moi. « Casse-toi si tu veux pas en recevoir d'autres », me dit-il. Son fils pousse un cri : « Papa ! Tiens-la, on l'a. » Une paire de jambes s'élèvent en ciseaux devant les posters. Le bonhomme fléchit sous cet appui de Louise puis se remet droit en même temps qu'elle. Un de ses bras la coince sous le cou en clef à molette et l'autre barre toujours sa taille. Le fils de pute ordonne à son fils d'attraper ses pieds. Louise se soulève et se débat avant qu'il n'ose. Elle manque de l'envoyer s'écraser contre la vitre aux posters. Mais, inlassablement, il cherche à obéir à son père, à sangler les pieds de Louise. Il calcule, pare les coups de pied, bat des mains pour les chasser. Je cherche Marline des yeux. Dans mon champ visuel, j'enregistre des personnes éberluées près des caisses. Marline se trouve près de la sortie. Elle ramasse des objets éparpillés. Le dégoût et le moral

à zéro peignent son visage. Je m'approche d'elle avec attention et lui dis qu'il serait mieux qu'elle aille les ranger à la tente, puis je me retourne et tente de décoincer un des bras du nombo. « T'es toujours là ? » me dit Louise. Et en verlan elle me demande de partir et de ne pas m'inquiéter. J'insiste. Je veux l'aider. Elle me dit qu'elle les adoucira et qu'au moment opportun se fera la malle.

XI

Souper nul à yech

Marline me dit que nous devons traverser. Elle désigne la route. Je reconnais à peine où je suis. Mes oreilles sont assourdies de bruits : nos pas, la rumeur extérieure ; et néanmoins le temps présent me semble très distant. Ce qui vient de se passer et la vitesse à laquelle ça a eu lieu et la mêlée de mains et le mélange-ménage des torses et la férocité de ces deux types (pour des conserves) me sifflent dans les méninges. L'effet postsynchro, tel du gaz qui s'échappe.

Nous traversons et prenons le couloir jonché d'écorce d'arbres. Un rideau de feuilles, depuis le géant qui se tient à l'entrée du couloir, se balance au-dessus du mur du camping longeant à notre gauche. L'arbre s'est établi tel un modèle de la force suprême. De sa base gonfle un imposant circuit de racines. Les arbres retranchés derrière lui creusent une sombre perspective.

Marline croit fortement que Louise réussira à s'échapper.

— Tu la connais, me dit-elle. Quand elle est déterminée comme elle l'était... Elle fera ce qu'elle a dit qu'elle fera. En plus y a rien qu'ils peuvent contre elle. La plupart de la bouffe est tombée de sa veste.

— Peut-être. Mais t'as pas vu comment ces fils de pute voulaient pas la lâcher ?

— Moi, je crois qu'elle s'en sortira, Cadenza.

— Okay, ben, moi, j'y crois pas.

— Tu sais quoi ? Elle est comme toi. Vous êtes pareilles pour ça toutes les deux. Elle fait ce qu'elle veut. Je m'inquiète pas.

Et tout aussi légèrement, elle est prête à retourner au camping. Sa foi en notre amie me surprend à m'en nettoyer les yeux. Je lui annonce que je vais rester là sur les racines à attendre la suite des événements : voir de mes yeux, voir et chasser le doute.

— Et André et Philippe, dit Marline. Je leur dis quoi quand ils débarquent ?

— Je les avais oubliés, dis-je.

Son air de mec cool et sympa, dans la lumière du petit matin, de ce matin, se tient devant moi.

— Je leur raconterai un beau mensonge, dit-elle.

Et elle me passe la bouteille de Pemberton, pose le cageot sur sa tête, comme je le lui conseille, puis reprend le chemin boisé. Je m'assois. La supérette n'est pas visible. Il me faut me lever et zieuter du coin du mur. J'examine la façade. Le combat fiévreux me secoue. Je retourne m'asseoir. Je choisis la racine la plus petite et la plus éloignée de l'arbre, sans le confort de m'adosser au tronc. Il est impossible que je la loupe ; ce chemin est le seul qu'elle connaisse.

La peau de mon revers de main et de mes avant-bras jusqu'au ras de mes manches retroussées porte des taches de vin et des plaques enflées. C'est d'eau, dont j'ai besoin. Mais tant pis, je déglutis un peu du gaz noir. La férocité de nos assaillants, la chaîne de nos membres, la mêlée de nos têtes me reviennent en éclairs. Je me lève et vais regarder la façade. Quelques pèlerins en sortent. Un tumulte me relance. Je me recale sur les racines et tamponne les boursoufflures avec mes paumes. Il

n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre. Derrière le mur, Marline a dû déjà franchir le pas de notre tente. Peut-être qu'elle s'allongera et essaiera de ne pas penser à tout ça.

J'entends le mur s'effriter. Je fais un bond, et retrouve mes esprits, la raison de ma présence ici, et zieute la façade. Une voiture blanche gronde lentement ; petite, son arrière-train est à deux doigts du sol. Je guette la supérette jusqu'à ce qu'un client en sorte. Puis plus rien. Qu'est-ce qu'elle fait, bordel ? Ça doit bien faire une heure maintenant. Elle doit être assise sur une vieille chaise toute rigide, et en face d'elle, de l'autre côté d'un bureau, certainement le jeunot, avec une totale confiance, commande sa subordination à ses questions inutiles sur les nom et dates de naissance et numéro de téléphone de ses parents. Il martèle comme un lourd. Il s'énerve. Il s'érige au-dessus de son bureau et la menace comme si sa vie en dépendait, puis fièrement il prend le combiné du téléphone, et compose le numéro que lui aura donné Louise. Et pan ! elle fonce dans l'ouverture de la porte. Forte en jambes, elle dévale les escaliers sans glisser. Tout à fait plausible, ma foi. Et elle se tire. Ou alors, finalement, il prend le combiné du téléphone, et compose le numéro de la police. J'attends d'entendre les sirènes.

Les rayons du soleil rosissent l'horizon sur ma droite. Je retourne à mon siège. Des touffes d'herbe poussent entre les briques dans le mortier du mur. J'y décrypte des formes bizarres, et me dis que nous sommes composés de sable, nous, les humains, rugueux comme des coquillages, l'esprit en vrac, et pourtant si beaux.

Cette image devient un refuge sous la torture du temps lent.

— Arrête-toi, arrête-toi, j'te dis, crie une voix mâle chargée d'intentions.

Je sors de ma rêverie. D'un fulgurant hors-sol, Louise coche l'espace devant moi puis disparaît. Le jeunot la traque. Ses baskets blanches tambourinent bruyamment. Les deux vélocités me déconcertent. Au fond du couloir, sous les feuillages assombris, Louise rétrécit, loin, très loin, ses bras bronzés bien plus petits que ses grosses cuisses à lui. Jamais je n'avais vu Louise courir aussi vite. Elle a sa chance. Je ramasse le peu que j'ai à transporter et prends le même chemin. Si

Louise lui échappe et qu'il s'en revient par ici, je le croiserai. Mince ! J'ai pas envie de me retrouver nez à nez avec ce taré !

Je balance la bouteille et la boîte de conserve par-dessus le mur et jauge sa hauteur. Je suis nulle en grimpette, je me déchire toujours une poche, ou me blesse les genoux ou les mains. Seulement voilà, l'autre version est intolérable. Pas de bol. Je saute et réprime une douleur contre la rudesse de la pierre. Puis je me hisse, rabats une jambe, me tiens à cheval, amène l'autre jambe et, pas du tout encline à agripper la pierre sableuse et à me blesser aux mains, je me jette par terre et tombe dans le sable. Je me relève, frotte les grains de mes cuisses et de mes paumes, récupère la bouteille et la conserve et marche d'un pas raide, mais décidé, des picotements aux jambes.

Marline est seule sous la tente.

— T'es pas avec Louise ?

— J'allais te poser la même question.

— Ben, elle est où alors ?

— Quoi, tu l'as vue ?

J'affirme et lance des regards inquiets autour de moi.

— T'as du sang sur les jambes, Cadenza. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Putain, mais elle est où, alors ?

— Cadenza ?

— Quoi ?

— Vas-y, calme-toi. Raconte-moi ce qui s'est passé ?

Tout comme je l'ai vue, je le lui transmets. Et en lui répétant la phrase « Arrête-toi, arrête-toi, j'te dis », elle finit par me hanter.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Et t'as pas vu où elle a pu aller ?

— Ah ! Parce que toi tu peux voir au bout de ce tunnel qui va au magasin, hein ? Ah, ouais ?

— Ben, j’espère qu’elle a réussi à se cacher quelque part. Elle cherche sûrement à le semer.

— Le semer comment ? Elle connaît pas par ici.

— Elle peut pas le conduire ici, sinon il saurait où on habite.

— Ben, j’espère qu’elle pourra tenir avec la façon dont elle courait. Elle a des chances si elle tient. Mais le mieux serait qu’elle puisse se cacher. Mais où ? Quand tu penses qu’il n’y a que des maisons par ici. Et pour se cacher, il faut le faire sans être vu.

— Mais elle peut se cacher dans plein d’endroits, Cadenza ! Dans le jardin de quelqu’un.

Dans un parking. Derrière une voiture.

— Dans un parking ? Ah ouais ?

— Merde ! J’avais oublié.

Marline reprend sa place sous la tente.

— Moi, je dis qu’on ferait bien de partir à sa recherche, dis-je.

— Chuis d’accord avec toi, mais ça va servir à quoi ?

Je m’assois et note le rangement qu’elle a opéré dans notre habitacle. Les trois sacs de couchage sont parfaitement alignés. Pas une cuillère, pas un détritrus en vue. Elle s’était donné le change, comme on dit, contre le trouble des circonstances. Et pourtant elle persiste dans l’idée de ne rien faire. Je déplace mon désespoir jusqu’à la porte du camping, puis je me décide à aller jusqu’à la route, jusqu’au carrefour de routes, jusqu’à l’horizon, avec mes yeux, et mon sens auditif aussi, à l’affût d’un son quelconque, un essoufflement, je ne sais pas, n’importe quoi de parlant sur le sort de Louise. Je m’en retourne bredouille, enregistrant à présent les bruits de cuisine du campement.

Le soleil avait déserté cette partie du monde, ses rayons avaient peigné le ciel et laissé des stries d’arc-en-ciel éclaté d’où restaient suspendues des ombres duveteuses.

Marline transvasait une poêle de saucisses crachotante dans une casserole remplie de spaghettis lorsque deux hommes ont surgi de la semi-obscurité, képi en mains. Nous avons cru à son triomphe, et nous nous étions préparées à aucune alternative.

La rigidité de leurs uniformes semble ralentir leur avancée vers notre tente. Le plus grand est aussi le plus âgé. Un ventre affable le précède, ce ventre qui diminue le prestige d'un officier de l'État. Cependant, c'est avec des doigts trifouillant son képi qu'il nous salue.

— C'est bien celle-ci, la tente où loge Louise Capelli ?

— Elle n'est pas là, répond tout simplement Marline.

— Ça, on le sait qu'elle n'est pas là. Vu qu'on l'a avec nous au poste de police.

— Au poste de police ? Mais pourquoi ?

— Euh... dites. Vous répondez aux questions qu'on vous pose.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Pourquoi elle est au poste ?

— Je peux pas vous le dire. Je pose pas de questions, moi, voyez-vous. J'exécute les ordres.

C'est tout. Et on est là pour récupérer sa carte d'identité et ses affaires.

— Ses affaires ? Pourquoi faire ?

— Pour voyager.

— Pour voyager ? Pourquoi est-ce qu'elle aurait besoin de voyager ?

— Écoutez, maintenant ça suffit. Je vous ai expliqué la situation. De toute façon, je n'en sais pas plus. Donc, vous ferez comme je vous le demande, s'il vous plaît. Vous remballer ses affaires dans sa valise. Vous nous donnez sa carte d'identité. Et on vous laisse à votre souper.

— Mais ça n'a aucun sens.

— Je vous suggère de vous tenir à carreau. J'ai entendu le ramdam que vous avez causé à deux hommes des plus honnêtes. Et sur le lieu de leur propriété. Vous croyez que je vais m'en tenir là et discuter avec vous de ce qu'il y a à faire ? Allez, au travail ! Et dépêchez-vous, j'ai pas toute la nuit, là.

Je le regarde méchamment. Il se retire. L'autre, le gendarme, s'avance et m'enjoint d'obtempérer.

— Le capitaine est très en colère par rapport à ce qu'il a entendu de M. Levasseur et de son fils. Alors, s'il vous plaît, mesdemoiselles. Rendez-nous la tâche facile.

Qu'entend-il par facile ? Facile selon qui, enfin ? Marline déniche la carte d'identité dans la valise de Louise. Je demande aux policiers où se trouve le commissariat. Et Marline leur annonce que nous la lui donnerons en main propre. Le capitaine fait un tour sur lui-même et s'essouffle d'incompréhension, puis se jette sur son collègue, l'empoigne par la manche.

— Qu'est-ce que tu leur as dit tout à l'heure, hein ? Elles se foutent de notre gueule à présent.

Il soupire, fait un pas, remue des clefs dans ses poches, change son képi de main, remue des clefs dans sa seconde poche, tape sa poitrine puis en sort un papier froissé qu'il tend à son collègue.

— Non, merci.

Le capitaine regarde le papier de plus près, en tire une tige et fait une boule du papier.

— C'était ma dernière, dit-il. (Il y accole une allumette enflammée, tire une taffe de malade, puis se tourne vers nous.) Écoutez, mesdemoiselles, vous n'avez pas besoin d'être présentes lorsqu'on lui remettra sa carte. Je vous assure. Restez tranquilles ici à manger votre souper.

— Mais bien sûr que si, que c'est la peine qu'on soit présentes. On est sa famille, monsieur.

— Dans mes ordres, il n'était pas précisé votre présence. Arrêtez d'insister.

Puis il se plaint de l'obscurité qui s'épaissit.

— Dans ce cas, on va se débrouiller pour trouver le chemin du commissariat.

Et Marline et moi nous nous mettons en route. Une violente interruption nous interpelle :

— Ça suffit comme ça.

Le capitaine déglingue ses jambes de poulain vers nous, pour nous effrayer, puis s'arrête juste à temps devant nous. Il nous fixe du regard, puis prend une taffe et se tourne nerveusement, et de sa main portant sa cigarette balaie le coin et demande que nous remballions toutes nos affaires.

— Quoi ?

Les yeux de Marline sont deux globes horrifiés.

— Vous m’avez fait perdre assez de temps comme ça, dit-il.

— Vous aviez dit que vous vouliez que nous prenions les affaires de notre copine.

— Non. Vous m’avez bien entendu. Vous me remballer toutes vos affaires. La tente avec.

Allez ! Et vous nous suivez toutes les deux au poste de police.

— Mais on n’a pas besoin de remballer notre tente pour venir avec vous !

— J’en ai décidé ainsi. C’est un ordre. Et je vous préviens... hein.

Il pointe son index, se veut menaçant.

— Je vous ferai pas de cadeau. Chuis pas un tenancier de magasin, moi. Vous m’entendez ? Je suis un représentant de la loi. Et vous ferez bien de vous foutre ça dans vos petits crânes de petites frappes.

— Ben, si j’ai un petit crâne de petite frappe le vôtre a la taille d’un ventre de baleine alors.

— Attention, hein ! Je suis patient, mais je peux m’énerver.

— Vous m’insultez, je vous insulte. Ça n’est que justice, dis-je.

— Bon ! On va s’en tenir là, hein ? Je vais vous laisser remballer vos affaires. Moi je serai...

Il se retient d’en dire plus, se rendant compte qu’il réfléchissait à voix haute. Il cherche du regard, tombe sur son collègue, l’appelle, et tous les deux s’éloignent, puis l’autre revient seul et aussi sec nous rappelle à l’ordre.

— Si j’étais vous, je ferais ce qu’on me dit. Il est gentil, le capitaine. Mais il peut devenir très méchant, vous savez. Alors, faites ce qu’on vous dit et tout se passera bien.

— Mais vous êtes incroyable. Vous n’êtes pas d’accord qu’on a pas besoin de remballer toutes nos affaires ?

Il esquive mon regard, et de ce fait évite toute réponse.

Puisque nous n'avons pas le choix, nous mettons nos affaires dans nos valises. La tâche est moins contraignante que ce que j'aurais pu croire, étant donné le rangement de Marline.

Nous déposons nos valises devant la tente. Marline est en train de ranger les trucs de cuisine dans le cageot et moi je cherche les ficelles qui servent à attacher les sacs de couchage, lorsque le capitaine coupe court et nous ordonne de le suivre immédiatement munies de nos papiers d'identité. Puis son agitation cesse en observant Marline.

— Vous appelez ça être habillée, vous ? lui dit-il. Je vous demanderai de vous vêtir correctement, mademoiselle.

— Oh, parce que maintenant vous me toisez. Ben, regardez bien, monsieur, vous voyez, ça s'appelle une jupe.

Elle relève sa chemise de grand-père et révèle la jupe rouge qu'elle porte au-dessous. N'empêche, le policier la critique. Et elle qui avait mis des affaires de rechange de côté, les ignore, et nous voilà encore une fois à la traîne de deux flics vers le poste. Le gendarme pense à récupérer la valise de Louise, comme prévu, et la prenant, mystérieusement, il me glisse une phrase :

— Souvenez-vous que si vous êtes gentilles, les gens sont gentils en retour.

XII

Du teuch à gogo

Par son apparence bourgeoise, le bâtiment me fait penser au port portugais, parmi les huttes de terre cuite aux toits de paille de Ouidah au Dahomey. Il ne ressemble en rien aux bungalows

préfabriqués de nos banlieues. Et ni un véhicule ni un carré d'herbe, et de la caillasse sous nos pas. Au-dessus d'un porche et d'une porte en bois illuminés de deux spots fixés de chaque côté, un drapeau solitaire pendouille et caresse le toit du porche, il semble être le chiffon perdu de Marianne dans un perpétuel désespoir. Il représente la seule allusion à ce à quoi sert le lieu ; à moins de reculer et de jeter un œil plus haut. Là, sur sa façade, des lettres en relief indiquent « Gendarmerie nationale ».

L'intérieur aussi porte les attributs d'une maison de standing. Des frises en plâtre courent le long des murs blancs, un parquet à chevrons au sol, et une fade odeur de peinture et de vieux meubles garnissent la vue.

Le gendarme à l'accueil, en chemise à manches courtes et cravate, se tient debout derrière un comptoir, penché sur un long cahier. Dans son dos, un mur de trous me rappelle la réception d'un hôtel où sont accrochées les clefs et enfournées les lettres. Il s'adresse tout de suite au capitaine, lui dit que le commandant le cherche, qu'il l'attend pour partir.

— Il n'avait pas envisagé que tu serais si long à revenir, tu comprends.

— Je sais bien, l'ami. Mais deux petites imbéciles nous ont fait...

— C'est nous les petites imbéciles ? dis-je.

— On a décidé de les ramener. Ce sont des copines à celle qu'on a ici. Elle est avec l'inspecteur Martin, c'est ça ? Mesdemoiselles ? Approchez, je vous prie.

Le capitaine lui tend nos cartes d'identité puis se retire. Sous sa direction nous avons déposé nos bagages dans le coin près de la porte d'entrée et avons attendu notre sort sans nous parler. Nous approchons du comptoir. Le gendarme de l'accueil se présente comme brigadier de nuit. Il nous pose des questions dont les réponses figurent sur ce qu'il tient entre les mains. Néanmoins, nous répondons poliment, excepté à sa demande du numéro de téléphone de nos parents.

— En quoi est-ce nécessaire ? C'est pas comme s'ils pouvaient venir nous chercher.

— Vous êtes majeures ?

— Non.

— Ben voilà. C'est la procédure avec les mineures.

— C'est possible que vous n'appeliez pas chez moi ? dit Marline d'une voix feinte.

— Nous n'appelons pas de suite. C'est l'inspecteur auquel vous êtes affectée qui prend cette décision. Donc il faudra voir ça avec lui.

Marline me parle timidement, et désolée, me tend la banane.

— Prends-la, toi, Cadenza. Moi, j'ai pas la tête à m'en occuper pour l'instant.

— Tout va bien se passer, Marline, arrête. Rappelle-toi qu'on n'a rien fait. Hein ?

Elle donne un faux numéro au brigadier puis se tient toute molle. J'ai du mal à la regarder.

Le gendarme qui avait porté la valise de Louise me demande de le suivre.

— Pourquoi moi seulement ?

— Parce que vous allez être interrogées, et quand on est interrogé, c'est séparément.

— Interrogées pourquoi ? On n'a rien fait.

Tel est l'ordre, tel est mon destin. Allez, marche ! Je piétine en arrière. Marline ne me regarde déjà plus, éteinte dans un isolement de pénitence.

— Tu tiens bon, Marline, d'accord ? Après tout, on n'a rien fait de mal. On n'a rien fait de mal.

J'attends sa réponse. Une main m'empoigne le bras : le gendarme me fait signe de faire attention à la porte qu'il vient d'ouvrir vers lui.

Il mène la cadence en vives enjambées. Le bois du parquet résiste à ses coups de talons, est caressé lorsqu'il ramène sa jambe gentiment avant d'ouvrir une porte. Des couloirs s'étirent en d'autres couloirs jusqu'à l'infini, me semble-t-il. Tout est blanc. Les portes affichent des inscriptions telles que « Salle de reprographie », « Salle des officiers », « Infirmerie » ; des appellations qui rappellent les colonies de vacances. Nous arrivons dans un hall servi par un escalier magistral. Il se retourne, surveille ma réaction, puis le bruit claquant de ses talons cesse. Une

moquette épaisse met ses pieds en sourdine. Je marche sur de la peluche. La rampe se poursuit dans un ruban de gymnaste dans une perspective conique. À l'étage, j'entends : « Mademoiselle ? » Je l'ignore. Pas un bruit ne trompe le feutre des marches. « Mademoiselle », répète-t-il, et d'un regard froid au-dessus de mes yeux, il se plante sur la marche devant moi et me redirige silencieusement vers un demi-tour. L'élévation a des airs d'adhérence.

Le gendarme tire la porte vitrée vers lui. Nouveau couloir. De salles entrouvertes sortent des animations de voix. Un uniforme en surgit. Les deux se murmurent quelques mots, puis quelques portes plus loin, il frappe près d'une plaque sur laquelle sont inscrits trois noms à côté du mot « Inspecteurs ». La permission d'entrer résonne sourdement. Il tourne le pommeau, me fait signe de passer, entre à ma suite, ferme la porte, me demande d'attendre là, puis se dirige vers le fond de la pièce en tendant ma carte d'identité à un rouquin aux cheveux bouclés et au regard vif. Il porte une chemise blanche et décolletée, se lève de derrière son bureau en bazar, prend la carte et l'étudie pendant que l'autre lui raconte la situation. La pièce est grande. Deux bureaux sont occupés par deux autres inspecteurs, et deux autres bureaux sont entassés l'un sur l'autre, vulgairement, avec des objets usés et des chaises mises n'importe comment. Trois grandes fenêtres ouvertes coupent le mur de gauche. Les volets sont tirés et par les stries filtre une lumière blanche, sans doute l'éclairage de la rue, quoiqu'il n'y ait pas un bruit. Je n'ai pas l'impression de me trouver dans une prison... je veux dire un commissariat. Les murs sont aussi blancs que les plafonds.

— Approchez et asseyez-vous là.

Je croise le gendarme qui me quitte, je m'avance et me place dans la pose la plus bourgeoise que je connaisse, jambes croisées au genou, et j'y étale la banane. L'inspecteur me scrute.

— Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

Des poils dépassent de son décolleté. Il n'a même pas la trentaine. N'empêche, avec la police il faut se préparer à une bataille. De mon point de vue, j'efface jusqu'aux obligations morales.

— Aucune idée.

Il m'envoie un regard oblique, et sans plus de préliminaires, me mitraille de questions de renseignements personnels aux sons de fouet tant il tape sur sa machine à écrire. Sa tête est penchée, ses poings fermés avec les index pointés. Et de temps en temps, le *cling* de la machine tintinnabule expressément. Un porte-nom en bois marqué « Inspecteur Daniel Moreau » bouge à son rythme, parfois. Il tire les feuillets du rouleau, les pose à sa droite, en retire les feuilles bleu-noir carbonées, les intercale avec d'autres feuilles blanches, les insère le long du rouleau, règle l'alignement, puis me pose une nouvelle fois une question, les index pointés en attente. Ses doigts tombent. Il soupire en me regardant fixement.

— Écoutez, je vous donne l'occasion de donner votre version des faits, prenez-la.

Je hausse les épaules et dévie le regard.

— Je vous ai posé une question toute simple. Vous allez me répondre, oui ?

Il jette un œil sur son collègue assis à sa droite. Ce collègue a les cheveux très foncés et les sourcils très fournis. Il porte une moustache comme d'autres portent un nœud papillon. D'une voix grasse, il me conseille, me dit de coopérer si je ne veux pas que mon cas s'aggrave.

— Je n'ai rien à faire ici parce que je n'ai rien fait. Et donc ... je n'ai pas à répondre à vos questions.

— Tu n'as rien fait ? Mais tu plaisantes. Tu as été attrapée avec des produits volés sur toi.

— Le vendeur du magasin a accepté que je les paye. Je l'ai fait. Affaire classée.

— Alors, tu penses que le vol est acceptable.

— Je ne pense pas.

— Tu peux me rappeler ce que tu as volé ?

— ...

— Je vais te le dire. J'ai la liste ici. Monsieur Levasseur, père, lui, il a été gentil, il nous l'a donnée.

Il lit.

— C'est une liste de mensonges, dis-je.

— Je vois que tu le prends à la légère. Tu trouves ça amusant ?

— Ben, ça l'est en fait. Parce que là vous avez eu affaire à un adulte qui vous a raconté des bêtises. Qui trompe la loi pour quelques centimes.

— Ah oui ? Et ta copine, là.

Il cherche puis déniche une page et lit son nom.

— Louise Capelli. Pourquoi sa situation est plutôt problématique au moment même où nous parlons ? Tu y as pensé ? Je ne crois pas, non. Je te suggère donc de prendre ceci très au sérieux. Surtout si tu veux sortir d'ici.

— Elle est où ? Je voudrais la voir. Je peux la voir ?

— T'as pas droit à des requêtes.

— Et pourquoi ça ? Dois-je vous rappeler que je suis une mineure ?

— Et tu as commis une infraction à la loi ! Merde !

— Ah, oui ? Quelle infraction ?

— Bon, ça suffit ce petit jeu ! C'est moi qui pose les questions.

— Et votre preuve. Elle est où ?

— Messieurs Levasseur, père et fils...

— Délit et preuve du délit. Je veux les voir, là, maintenant³².

L'inspecteur Moreau se rassoit, ramasse quelques feuillets sur son bureau, les empoigne et s'en va, accompagné de son collègue. Le troisième inspecteur, près de la porte, est en train d'agrafer des papiers. Il est petit, menu comme incomplet, par-delà sa machine à écrire.

— Retourne-toi, me dit-il.

— Retourne-toi toi-même, lui dis-je.

³² J'ai grandi nourrie des lectures de *Fantômas*, de la série télévisée *Si c'était demain*, des films de Alfred Hitchcock au *Cinéma de minuit* sur France 3. Ce n'est pas un flic de province qui allait me décolorer le chef.

Cette réplique secoue l'autorité dont il se prévaut par sa position.

— Retourne-toi et fais ce qu'on te dit.

— Pourquoi tu me regardes au lieu de faire ton boulot ?

Il tape du pied.

— Non mais, dis donc, dit-il en posant violemment son outil sur la table. Pour qui tu te prends ?

— Certainement pour ce que vous pensez.

— La ferme.

— Je te le dis comme tu me le dis. La ferme toi-même.

Sa taille s'allonge au-dessus de sa machine. Le blanc de ses yeux serpente en circonvolutions.

Il se lève, contourne son bureau et, d'un doigt menaçant, se plaint des gens comme moi.

— Ha ! Tu crois que tu me fais peur, dis-je en me moquant.

La porte s'ouvre. Les deux autres inspecteurs réapparaissent. Saisis d'étonnement, ils demandent ce qui se passe.

— Elle est très impolie. J'ai comme dans l'idée de lui coller un outrage à magistrat.

— Ah ben ça, alors ! Vous m'insultez et vous vous attendez à ce que je ne dise rien.

Les trois hommes me regardent, stupéfaits. Je détourne leurs regards. Mon inspecteur s'assoit et aussitôt se relance dans ses croyances. C'est drôle, pensé-je, si j'étais dans ma banlieue on aurait tapé la causette pour faire passer le temps.

— Vol, et à présent insulte à un officier de l'ordre. Qu'est-ce que je raconte... Excuse-moi, Marc, à un inspecteur. Et la prochaine ce sera quoi ?

— Un badge ne vous donne pas tous les droits. Moi aussi j'ai des droits.

Le moustachu s'y met aussi.

— Le badge nous donne tous les droits. Surtout lorsqu'il s'agit de protéger nos concitoyens et de préserver la paix. Tu le comprends ça ?

Je ne réponds pas.

— Se battre au corps-à-corps avec un propriétaire de magasin qui ne vous a rien fait. Un propriétaire qui vous a prises en flagrant délit de vol à l'étalage. (Il se rétracte de son élongation et s'adosse à sa chaise.) C'est une violation de cette paix dont nous sommes les protecteurs. Tu penses tout de même pas qu'on va te laisser pattes blanches ?

Et il se passe une main sur l'autre comme les rebeus font quand ils disent « jlass ». Son imprégnation me pousse dans mes retranchements. Je reste muette aux questions, prétends une incompréhension, et me moque de tous les scénarios à répercussions que Moreau me déblatère. Je m'occupe ailleurs, ouvre la fermeture Éclair de la banane et je me prends à examiner comme pour la première fois tout ce qu'elle contient. Marline devait se sentir bien faible pour me la confier. Un Bic, un briquet rose bonbon, un paquet de cigarettes, un miroir de poche, une lime à ongles, un papier de Carambar taché de tabac, une enveloppe S.N.C.F., trois billets de train ainsi que les billets de retour en ferry que l'on pourrait confondre avec des tickets de cinéma tellement ils sont d'une couleur sale et qui portent le trou que le contrôleur avait poinçonné à la va-vite.

L'inspecteur continue avec son interrogatoire et reçoit des réponses intactes. « Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez. » Et sur ceci cela à propos de mes amies : « Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. » Je rouvre la banane, et cette fois-ci, en tentative de déni de ce qui m'entoure, je me cale avec le portefeuille de Marline. Il est vert, en cuir souple de qualité fine et spongieuse sous mes doigts, et lourd comme une pierre. Il ne comporte pas de doublure, et alors que je déplie le compartiment des billets de banque, une peau riche et grainée tapisse mes cuisses. Avec le seul billet que nous possédons se trouvent deux photos : celle de ses parents à leur mariage, et celle de son petit frère.

— Vous savez, ce n'est pas moi qui prends la décision de vous relâcher ou pas. C'est l'inspecteur en chef qui la prend, cette décision. Donc, si vous ne m'aidez pas je ne peux pas vous

aider. Et si moi je lui rends un compte-rendu d'interrogatoire marqué de refus de répondre... c'est contre vous que ça va retomber. Pas contre moi. Moi je ne fais que poser les questions, voyez.

La manière avec laquelle le capitaine nous avait parlé, son agitation, son incohérence et ses mots catégoriques me reviennent en mémoire. Je m'étais alors rendu compte que je n'avais aucun pouvoir de l'influencer. Je pense qu'il en est de même avec cet inspecteur. Tout ce qu'il me raconte c'est pour me faire céder. Moi, je sais que plus je parlerai, plus je me foutrai dans la merde, parce que là ils auront matière à inventer encore plus de mensonges. Je ne vais pas me laisser entraîner par ses bonnes manières et son joli minois. Je sais qu'il a prêté serment. Ma mère m'a expliqué le truc un soir où elle était venue me récupérer au commissariat d'Aulnay. Comme ils sont assermentés, on leur fait confiance et on croit tout ce qu'ils disent, et toi ce que tu leur dis est considéré comme une provocation. Le terme avait provoqué un déclic dans ma tête. Une provocation. Certains policiers allaient plus loin dans la provocation, attaquaient ma couleur de peau, mon langage, ma pauvreté. Rien que mon existence représentait une provocation pour eux. Alors la seule sûreté que je pouvais m'octroyer, mon unique recours était de les laisser se démerder avec la vérité, quelle qu'elle soit, je la leur laissais.

— Mademoiselle Palourd ? J'aimerais que vous arrêtiez de jouer avec votre sac et que vous me facilitiez la tâche, s'il vous plaît.

— Je n'ai rien fait de mal, et je n'ai rien à faire ici, dis-je.

— Votre autre collègue, là, Marline Fakir, elle a parlé. (Je sens qu'il guette ma réaction, je relève lentement le menton.) Elle amuse bien nos collègues là-bas apparemment.

Il se tourne vers le moustachu. Celui-ci jette un œil amusé. Leurs délectations indiquent soit un manège soit une réalité. Je referme la banane et me redresse.

Tout était vrai, et le plus horrible est que Marline mentionna qu'elle et moi avions partagé le fardeau des produits. À ce moment-là, je ressens une affection incroyable envers elle, me dis qu'elle

a dû être torturée pour avouer jusqu'à ce détail, puis je prends peur. Je regarde la porte et mesure mentalement la distance qui m'en sépare. Puis j'ai l'idée de demander à aller aux toilettes.

— Vous confirmez la déclaration de Marline Fakir ?

— J'ai besoin d'aller aux toilettes.

— Pas tant que vous ne coopérez pas.

— Très bien, dis-je. (Un regard sur l'horloge placée près de la porte m'informe qu'une heure s'est écoulée depuis que je me suis assise sur cette chaise. Je me prépare pour une deuxième heure. Au-dessus de ma rêverie, le nom de *Louise* suivi du mot *prison* retentit.) Vous pouvez répéter, s'il vous plaît ?

— Louise Capelli est âgée de plus de seize ans. Elle risque la prison pour ce qu'elle a fait.

Je reste sidérée.

— Et ? dis-je, à la façon d'une nana bourrée, la bouche entrouverte.

L'inspecteur se méprend.

— Ça n'a pas l'air de vous toucher. Et pourquoi ça ? Vous ne vous entendez pas ? Vous lui en voulez peut-être de ce qu'elle a fait.

Cet inspecteur ne lâche rien. Peu importe, je reprends mes esprits.

— Mais de quoi vous me parlez, là ? Et dites-moi aussi, en quoi, moi... et je dis bien moi. Je pourrais l'aider ? Hein ?

— Très bien, ne faites pas attention. Mais écoutez-moi bien. Vous avez demandé les toilettes. Vous avez demandé de voir vos copines. Eh bien, au rythme de votre coopération, je peux vous dire que vous allez pisser sur cette chaise et n'aurez aucune copine lorsque vous sortirez d'ici.

— Oh ! Alors comme ça, vous aimez l'odeur de la pisse ? Je vais vous confier un secret. Je sais pisser comme un mec. Oui, oui. Sans que personne voie quoi que ce soit. Donc ça me dérangera pas du tout ce que vous me proposez. Je mouillerais en aucun cas mes habits. Mais votre salle...

— Ça suffit, me coupe l'inspecteur moustachu.

— Par contre, là, je vous...

— Ça suffit !

L'inspecteur Moreau le regarde ; il admire sans doute son calme. Puis il annonce une pause et saute hors de sa chaise. Le vent de son ouverture brutale de la porte défrise l'inspecteur voisin. Je freine la poussée de rires dans ma gorge. Mon estomac se trémousse et mes yeux se mouillent quand même. Puis je me ressaisis. Que cela se termine derrière les barreaux m'est impensable. Pour quelle raison ? Non. C'est impossible. Je ne peux y croire. Je reprends l'examen du larfe. Sa qualité granuleuse me titille les doigts. Si Louise devait faire de la prison, ça se saurait, il m'aurait relâchée. Non, je peux y croire. Je gratouille, m'acharne de mes ongles sur la peau du larfe. Non. Et puis avant d'être emprisonnée, on passe devant le juge des libertés, et en général c'est pas avant le matin cette affaire de passer devant le juge. Non. C'est pas possible. C'est pas faisable comme cela, même en province. Je gratte, féline, parce que je sens une matière à gratter, et aussi parce que la peau cède sous mes doigts. Une granulation incrustée se colle sous mes ongles. Je suis abasourdie. J'utilise un ongle pour en nettoyer un autre, et un morceau mou se pose dessus. Je l'apporte à mon nez. Putain, ça sent le shit ! Je relève les yeux : les deux inspecteurs sont plongés dans leurs paperasses. J'absorbe l'entièreté de la peau du larfe allongé sur mes cuisses. Des granules dépassent de partout, et près des pliures, c'est beaucoup plus dense. Je gratte dans un autre endroit et apporte mon ongle à mon nez. Ce ne fut pas une illusion de mon sens olfactif, il n'a pas menti, c'est bien du teuch à gogo que j'ai sur mes cuisses. Un chant s'entonne dans mon cœur. Je gratte et fais un morceau vert-marron et de nouveau y appose les narines : la famille des opiacés. Je jubile intérieurement.

À son retour, l'inspecteur Moreau a l'air empoté, rabougri, solennel et un peu essoré. Il a la pupille sombre, n'adresse la parole à personne, reste debout, fouille dans un de ses tiroirs, puis va se tenir droit devant l'une des trois fenêtres, pensif. Le temps que je suppose l'origine de ce changement, et un inspecteur en chemise-cravate entre et, comme emporté par les boutons de manchettes de sa chemise, ravage ses alentours de mouvements et m'ordonne de le suivre.

— Je prends votre témoin, inspecteur Moreau.

— Vous aurez besoin de moi ?

Les deux se jaugent, cherchent à cerner la motivation qui ferait que... et la soumission l'emporte. Je range tout, attache la banane autour de ma taille, je décolle de la chaise et j'attends.

— Son sac, là, il a été fouillé à son arrivée ?

— Oui. C'est Lepetit qui s'en est chargé.

— Vous avez quoi là-dedans, mademoiselle...

— Palourd.

— Mademoiselle Palourd ?

Avec la victoire de deux boulettes de shit déjà accumulées, et comme par miracle le refrain de la chanson de Maurice Carême³³ entre les oreilles, je réponds, très cool : les billets du ferry, les billets de train, de l'argent, des cigarettes, euh...

— Ça va. C'est bon. Suivez-nous, s'il vous plaît.

C'est dur de me retenir de demander où ils m'emmènent. Le cliquetis de leurs talons en bois ajoute à mon anxiété dans cette marche interminable. J'ai le sang qui tourne et j'ai comme une envie de vomir. À m'attendre à une porte avant un autre couloir l'inspecteur me demande d'accélérer. Je lui rétorque que j'ai pas mangé depuis le déjeuner et ne peux pas aller aussi vite que lui.

— Ah ben, écoutez, je vous aurais bien donné un sandwich, mais nous les avons tous mangés. Y compris votre copine, d'ailleurs.

Nous entrons dans une pièce sombre aux murs noirs. Une lampe unique sur un coin de bureau projette un halo jaune sur son plateau. Louise y est assise. Elle a le dos tourné. Je m'élançe.

— Je ne vous ai pas donné la permission, me dit son inspecteur.

— Cadenza ! dit Louise. Monsieur ?

³³ « Mais mon p'tit cœur, ça vous n'l'aurez jamais. »

— Allez-y.

Je le zieute méchamment. Louise m'informe de son matricule, inspecteur Martin, pas mauvais, juste très strict. Il lui a permis de se nettoyer après son arrestation, et de fumer aussi. Elle parle tout doucement. Elle a les joues creuses et ses yeux sont auréolés de fatigue. La porte se referme : l'inspecteur Moreau est parti. Puis c'est au tour de l'inspecteur Martin de s'éclipser, après qu'un brigadier se soit posté contre la porte. Je suis contente qu'ils nous octroient ce moment privé, mais je suis sceptique des accès de générosité de la police. Alors, je me mets à parler vite. Louise et moi échangeons sur l'essentiel.

— Le vieux de la supérette a été sympa, mais son fils une vraie sale ordure, Marline est en train d'être maltraitée comme d'habitude. Les inspecteurs ont en leur possession une liste de tout ce qu'on a volé, et apparemment ce que Marline a cité se trouve sur la liste, ils s'imaginent qu'il y a plus que ça, ils veulent en savoir plus sur nous. L'inspecteur de Marline s'appelle Soulard, imagine le cas, elle a jamais de chance, la pauvre, elle est où tu l'as vu. N'en parlons pas, je veux pas y penser, j'ai une super surprise pour après, pour quand on sortira d'ici.

— C'est quoi ?

— C'est une surprise, je peux pas la dire, on m'entendrait, c'est de la bouffe, c'est mieux que la bouffe, de l'argent, tu devineras jamais. Louise, laisse tomber. Il se passe quoi maintenant ? Ils peuvent pas nous garder, mon inspecteur m'a lu ce qui m'est reproché et je te dis pas, c'est pas jojo. Oh, putain !

Elle glousse. Je me relève de ma position accroupie dans laquelle j'étais. La pièce tourne autour de moi. La faim délite mes entrailles. Je palpe mon front.

— Ça va ?

— Ça va. J'ai juste faim, quoi.

— Ils m'ont donné un sandwich, tout à l'heure.

— Oh ben, c'est bien. Un sandwich à quoi ?

— Rien de spécial. Au jambon. J'ai pas pu le finir. C'est d'une cigarette surtout que j'ai envie. Ils m'en ont donné une après le sandwich. Oh ! vaut mieux pas que j'y pense à ça non plus. Il m'a complètement descendue, tu sais. Un vrai enfoiré, ce mec. Il a tout raconté. Absolument tout. Il a même parlé de mes tatanes. Tu te rends compte ? Mes pompes, Cadenza ! Il a dit que je les avais envoyés valdinguer... Attends, quel mot il a utilisé ? Ah oui : adroitement. Et il a insisté là-dessus comme pour dire que je l'avais fait comme une pro. Comme si j'avais l'habitude de mettre des tatanes et d'aller voler avec.

— Ton inspecteur t'a dit ce qui allait se passer ?

— Je t'ai déjà répondu, Cadenza, non.

— Putain, fait chier ! Moi, j'ai pas envie de leur parler.

— Ben, ne parle pas. Dis rien. T'es pas obligée. Du moins je crois pas.

— Mon inspecteur m'a dit que t'irais en prison.

— C'est du pipeau. Ce serait la prison seulement si le proprio portait plainte.

— Ah !

Je m'accroupis de nouveau.

— Et il a porté plainte ?

Louise balance sa tête de gauche à droite. Un sourire de gagnante accentue sa chance. Elle m'embrasse. Je suis confuse.

— Mais t'es sûre, Louise ?

— Quand ils m'ont emmené voir Marline, je les ai entendus dire qu'ils avaient contacté le mec par téléphone et qu'il ne souhaitait pas porter plainte.

— Ben alors, je comprends pas pourquoi ils nous gardent.

— Mesdemoiselles ? Vous devez abrégé à présent.

— Moi, je pensais qu'ils m'avaient amenée ici en échange de quelque chose.

— Peut-être. Mais je vois pas ce que ça pourrait être.

— Mesdemoiselles ?

Mon inspecteur se ramène. D'office il m'indique la sortie, et se poste à mes basques. Vite, dans un mélange de verlan et de la langue de feu, Louise me donne sa conclusion. Je torpille ses mots au cours du trajet du retour. Son idée s'avère terrifiante : ils cherchent un moyen de nous incriminer !

Retour au bureau de l'inspecteur Moreau. Il bisse et rebisse son stratagème, avec la caractéristique que pour ce coup-ci il a une carte donnant-donnant. Maintenir ma dureté devient un sacré défi. Je démarre humblement, dans le silence. Le moustachu intervient. À la fin de sa tirade, il me promet de me jeter dans une des cellules du sous-sol. Il s'extirpe de son coin et se penche de son long en travers de la machine à écrire sur le bureau.

— Vous y serez pas trop mal, après tout. J'ai entendu dire que vous étiez venue avec vos bagages.

Dans la langue des Tziganes, le mot pour désigner la police est le même que celui qui désigne le diable. Que n'avait-il pas cherché avec cette menace, sinon une promesse aussi belle ?

— Eh bien, faites-le, monsieur. Quant à moi je porterai plainte contre les Levasseur. Une plainte pour agression physique sur mineure. Et plus précisément deux filles mineures. Et pendant que j'y suis, je porterai plainte contre cette police d'ici pour m'avoir refusé l'usage des toilettes, et de me garder alors que je ne suis pas en état d'arrestation. Allez-y. Vous gênez pas.

De son dos courbé derrière sa machine à écrire, l'inspecteur Moreau me jette un œil ruminant. Le moustachu se rassoit. Moreau entame de plus belle.

— C'est tout à fait votre droit de déposer une quelconque plainte. On ne vous empêchera pas de le faire ici. Et je vous assure que les Levasseur et moi nous n'avons pas élevé les cochons ensemble. Je dis cela pour vous faire comprendre que j'informerai mes supérieurs que vous désirez porter plainte et un autre inspecteur sera chargé de prendre votre déposition. Mais en attendant, j'ai une enquête à terminer. Vous comprenez, mademoiselle Palourd ?

Tranquillement, je travaille à gratter la peau grainée du cuir. J'amasse boulette sur boulette récupérée de dessous mon ongle et ajoutée à la petite balle que je forme et cache dans la pochette avec les pièces de monnaie. Un sens de la victoire m'enveloppe déjà.

— Oui ?

— Vous aurez tout loisir de procéder à votre plainte dès que nous aurons fini l'enquête en cours. Qui nous retient. Vous comprenez ? Bon !

Il ajuste ses feuilles le long du rouleau.

— À présent, dites-moi ce qui s'est passé après que M. Levasseur vous ait demandé de payer pour la marchandise que vous aviez volée.

— Ah, oui ! J'oubliais, il y a aussi les abus que vos collègues ont fait subir à ma copine.

— Qui ça ? Mais de quoi vous parlez ? Vous commencez à me les pomper avec vos fabulations. Vous êtes dans ce bureau-ci. Comment pouvez-vous savoir ce qui se passe ailleurs ?

— Je vous connais. Je sais comment ça se passe. Une fois c'était carrément du harcèlement sexuel que vos pairs ont fait subir à ma copine.

— Pairs ? répète le moustachu. Quels pairs ?

— Les flics de Paris.

Je me mords la langue pour le mauvais terme qui m'a échappé.

— Un instant, là. Oh ! Flics ? Un peu de respect, je vous prie. Quant à la police de votre banlieue... Nous, on est sérieux par ici, pour tout vous dire.

— Si vous étiez sérieux, vous m'auriez relâchée.

Silence. Chacun d'entre eux s'imagine me faire craquer. Je n'en démordrai pas ! Mes yeux se rivent sur la banane que, nerveusement, je tripote. Leur silence m'enhardit.

— Et je ferais bien d'être bientôt relâchée. Parce que tout de même faut pas exagérer. Non seulement c'est l'heure du coucher, mais en plus j'ai pas mangé. Alors, tant qu'un juge à cette

minute précise ne m'a pas signé une garde à vue vous n'avez pas d'autre choix que de me relâcher. Je connais mes droits. Vous ne pouvez pas me garder sans cela. Vous n'avez rien pour me fauter.

L'inspecteur Moreau se redresse prestement.

— Ce mot est incorrect. *Fauter* n'existe pas. Ça ne se dit pas. Dans votre cas, je crois qu'on dirait *incriminer*. Mais je suis sûr que ça vous vexerait.

— J'en ai rien à foutre, moi, de ce que tu crois ou de ce que tu penses. Tu m'entends ?

Je m'adosse et balaie d'un revers de la main son sermon à propos de mon langage. Ma vesicle me compresse les jambes³⁴. En y repensant, je crois que je n'y suis pas allée depuis ce matin ! Je les harcèle, radote, décris mon besoin d'y aller. Le moustachu, d'un geste brusque, décroche le combiné du téléphone et demande que l'officier volontaire monte au bureau 38. Jérôme pousse la porte et aussitôt je sais que c'est lui.

Le cabinet est tout à fait anonyme, si ce n'est pour un poster titré « La bête du Gévaudan ». La gueule dessinée d'un chien-hyène aux dents mortelles occupe la moitié du poster.

— Vous n'avez plus besoin d'y aller ?

Il ne me le dit pas deux fois.

En sortant, je lis la légende sous le dessin. *Ses yeux, deux becs de gaz. Et il est d'autant plus difficile de s'en défendre qu'il joint à la force, la ruse et la turpitude.* Un assaut explose dans mon crâne. En une seconde, la bête a surgi et a couché sa victime. Mon buste se détache sous les crocs de la bête. Un malaise me remonte comme le hoquet.

— Je me sens pas bien, dis-je.

Je ne me résous pas à me reposer contre le poster.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demande l'officier.

Je palpe mon front.

— Vous voulez vous asseoir ?

³⁴ Répertoire de ma mère.

Les chevrons du parquet tourbillonnent.

— Il y a une chaise quelque part ?

Le bruit de ses pas diminue, s'arrête puis augmente.

— Tenez. (Il tamponne la chaise qui se trouvait de l'autre côté de la balustrade.) Je reviens, me dit-il.

Une solitude sans fin m'envahit.

Que vois-je offert au bout d'un bras ? Un verre d'eau. Et qu'est-ce que c'est ça ? Un sucre.

— Je suis désolé, c'est tout ce que j'ai trouvé.

Mon esprit se revitalise et vagabonde au sol.

— Il fait peur, le dessin. Vous trouvez pas ? Comment ça se fait qu'on l'a mis là ? Parce qu'on dirait qu'elle a vraiment existé cette bête.

— Pas par ici, Dieu merci. Non. C'était un monstre des Cévennes. Vous savez les forêts de sapins vers le sud.

Nous reprenons le chemin du retour. Sa conversation me détend.

— Pourquoi ils l'ont appelée mangeuse d'hommes ?

— Je vous préviens, ça va vous faire peur. Cette bête mangeait des hommes. Surtout des femmes. Et les petites filles.

Il m'explique que certains officiers, et un en particulier, un ancien, sont fascinés par cette histoire de mangeuse d'hommes. Certains accumulent les mythes à son sujet, et entre officiers ils débattent sur le faux du vrai. Par exemple, l'hypothèse d'un animal croisé entre chien et loup.

Lorsque je me rassois face à l'autre, il m'annonce qu'il a perdu assez de temps et que ses supérieurs attendent la déposition. « Je les retarde tous », dit-il. Je pousse un long soupir bien senti.

— Je vois. Très bien. Je vais écrire en travers de la feuille pour qu'il voie clairement que vous refusez de répondre à mes questions. C'est ce que vous voulez, non ? (Il remonte le rouleau d'un

cran.) Vous authentifierez la déposition en bas de page par votre signature. Comme c'est la règle. Et ce sera tout. C'est bien ça ? Vous avez des questions ?

— Non. Euh... si, en fait. J'ai remarqué que vous faisiez des copies carbone. Je pourrais avoir une copie ?

— Une copie de l'interrogatoire ? Ah, faudra demander ça à votre avocat. Il n'y a qu'à lui que...

— Okay, c'est bon, j'ai compris. Merci.

Il ne se remet pas au travail, il quitte la pièce. Dans le silence qui s'ensuit, tout en grattant jusqu'à l'ultime boulette, je repense à la bête du poster. L'inspecteur moustachu lit un dossier composé de feuilles vertes et jaunes. L'inspecteur de la porte débarrasse son bureau de papiers et autres saletés directement dans une corbeille. J'observe de nouveau le moustachu. Pour sûr, c'est le plus âgé des trois. Et pourtant, je le trouve le plus émotionnel. J'attire son attention, lui parle du poster, et lui demande s'il pense qu'elle reviendra jamais. Il éclate de rire. Des éclats encore ronflants au bout de ces mots, il me dit que j'ai de drôles de notions de la vie. Il regarde son collègue qui secoue la tête comme pour dire que je suis débile.

— Mais elle est sérieuse ma question. On sait jamais ce qui peut arriver dans la vie.

— Ce sont des croyances bien africaines que vous dites là, dit l'inspecteur de la porte.

— Mes origines africaines n'ont rien à voir là-dedans. D'abord, je suis née à Paris.

— Alors vous ne connaissez rien de votre mère. C'est elle l'Africaine ?

— Mon père.

— Ah.

— De quel pays ? demande le moustachu.

— Du Bénin.

— Jamais entendu parler.

— Moi je connais. Le pays de l'art de la sculpture en fer forgé. Ils font de belles sculptures au Bénin. Très raffinées. Vous en avez fait la découverte ?

Je nie de la tête.

— C'est aussi le pays de la religion vodun, ou je me trompe ?

— Non, vous ne vous trompez pas.

— Les morts sont vénérés au Bénin.

— Je ne sais pas, dis-je.

— Mais je peux vous l'affirmer, ils le sont. Vénérés et visités. J'avais vu une exposition très intéressante lors d'un séjour en Allemagne. C'est une manière pour eux de garder un œil sur ce qu'ils pourraient faire si ma mémoire est bonne.

— Hum... fait le moustachu. Faire quoi et à qui ?

— Les morts préservent des secrets en eux que les vivants ne connaissent pas. Et dans la religion vodun. Le pouvoir et la force sont issus de l'invisible stimulé. Un pouvoir parallèle à emporter dans sa vie.

— Et tu crois à ces choses-là, toi ?

— Mais c'est pareil avec votre religion. Je suis ici dans ce commissariat sur l'île d'Yeu et je tombe nez à nez avec le poster d'un animal qui a tué plein de gens et qu'on a fini par épingler il y a plus de cent ans. Pourquoi ce poster si ce n'est pour vous rappeler ce que vous ne saurez voir et raconter ?

Le moustachu déraille un regard d'illuminé vers moi.

— En fait, non. Ça n'est pas la raison, me dit-il.

La porte s'ouvre. L'inspecteur Moreau en franchit le pas puis vient s'asseoir à sa place.

— Mademoiselle Palourd ? Vous les avez cachés où les vélos que vous avez volés ?

— Quoi ?

— Ne faites pas semblant, hein. Vos copines ont parlé. Elles ont admis avoir volé ces vélos.

— Vous lancez des accusations pour lesquelles vous n'avez aucune preuve. Ça, ça s'appelle un crime.

— Très bien. Ne reconnaissez pas que vous êtes coupable. Mais, je vous préviens, dès qu'on aura retrouvé les vélos sur votre camping, il n'y aura pas de marche arrière. Vous ne bénéficierez pas d'une indulgence. Vous m'entendez ?

Je garde la tête baissée, atterrée. Ses mots rejouent dans ma tête. Je commence à prier qu'ils ne retrouvent pas les vélos. En attendant, il persiste à me faire avouer. Je ne dis mot. Puis, j'en ai assez.

— Il me semble me souvenir que vous avez dit que vous étiez d'accord pour marquer la feuille du refus de répondre.

Il roule sa chaise du côté de son collègue. Des murmures et des mouvements de boucles sont les seuls signes de leur échange. À la suite de quoi, l'inspecteur Moreau disparaît encore une fois. Chaque minute se transforme en un fouet dans mon dos contre le dossier de la chaise. Je finis par refermer le larfe de Marline. Pas une graine de texture molle ne colle à sa doublure à présent. Nous pourrons rouler au moins quatre joints avec ma récolte. Putain ! Louise a passé un plus mauvais moment que moi, mais elle au moins elle a mangé. Elle préparait quoi, déjà, Marline, avant qu'ils nous embarquent ? Dès qu'on rentre je le mange, même froid ! Et si ils nous déferraient ? La trouille me prend au ventre. Un courant d'air passe sur mes pieds nus. Une voix d'ogre donne une secousse aux meubles. Je me retourne. Marline apparaît, son bras gauche enfourché par un balourd de deux fois sa taille et la partie supérieure de son corps enveloppée comme un tonneau. Ses guiboles flasques me font penser à un impubère. L'inspecteur Soulard à n'en pas douter.

Marline est minée du visage, sa peau tombe de renonciation. Ses yeux sont grand ouverts, mais les sourcils froncés, pleins d'inquiétude. Elle a sa chemise bizarrement rentrée dans sa jupe, et en désordre, et les manches attachées aux poignets sont mouillées. Elle ne cesse de tirer sur sa jupe.

On lui dit de se tenir tranquille. Elle triture la peau de ses lèvres, tire dessus comme sur un chewing-gum, nerveuse, soucieuse.

— Ça va, Marline ? lui dis-je.

— Oh ! T'es là, Cadenza. Je t'avais pas vue. Faut que je te dise, moi, j'en ai rien à foutre, mais je vais tout faire pour sortir d'ici.

Elle évite de me regarder en disant cela. Je quitte ma chaise et vais la voir.

— J'ai du shit pour faire au moins quatre joints, lui dis-je.

— Tu me racontes des conneries pour me faire plaisir. C'est gentil, mais...

— Qui vous a donné l'autorisation de parler ?

— Mais c'est vrai.

— Je ne vous ai pas donné l'autorisation de parler entre vous.

— Moi, je l'ignore ce type.

— Oh, Cadenza, si tu savais !

Elle tourne complètement le dos à la salle et lutte contre les larmes.

— Les enculés, putain !

Je pose mon bras autour de son cou et lui répète doucement de ne pas y penser.

— Ils m'ont tellement fait chier.

— Peut-être qu'on pourrait porter plainte, tu sais.

— Porter plainte contre quoi ? Et pour devoir lui faire face après ? Non, merci.

— Que des enculés. Tous des enculés.

— Tout ce que je veux maintenant, c'est dégager d'ici.

Elle retrouve la force de faire face à la salle qui se remplit d'un nombre incroyable d'officiers.

Des visages se placent dans mon orbite avec des regards interrogatifs. Certains sortent de leurs poches quelque chose, un bonbon, un bout de papier. L'inspecteur Martin fait irruption, accompagné

d'une clique d'hommes dont certains transpirent comme des coureurs. Louise promène son regard. Le doute étire son menton. Je devine qu'elle ne nous voit pas, je l'appelle et lui fais signe.

— Non, mais dites donc, vous vous croyez où ? lance un officier.

— Je vous dérange ?

Je garde le reste pour moi et croise les yeux de mon amie. Ses traits se détendent. Nous nous sourions, indifférentes aux uniformes bruyants.

— Messieurs, dit l'inspecteur Martin en se détachant du mur des fenêtres. (Le calme revient dans la salle. À travers les fenêtres ouvertes de l'autre côté des volets s'envole un sifflement qui ne peut appartenir qu'à un oiseau. L'inspecteur regarde par-dessus son épaule et assure qu'il ne sera pas aussi bavard que cet invétéré de jacasseur.) Je ne souhaite aucunement vous faire perdre encore plus de temps. (Et il se dirige vers nous. Il nous demande, à Louise, puis à Marline, puis à moi, de nous aligner contre le mur. Il garde ses mains sur ses hanches, nous observe, et pan ! il donne un coup de talon au sol.) Nous allons vous relâcher, mais croyez-moi, ce n'est pas parce que vous le méritez. (Son index se braque.) S'il n'en tenait qu'à moi vous passeriez la nuit ici, exactement où vous vous trouvez. Même si je sais bien que le maître des clefs de nos cellules de dégrisement – bizarrement – m'en ferait le reproche. Parce que, voyez-vous, il n'aime pas voir ses cellules souillées par la vermine. Auquel cas après votre passage il faudrait qu'il les lave lui-même alors que notre département paye quelqu'un pour faire le ménage ici. (Un silence, personne ne dit mot.) Mais notre gardien le fera lui-même parce qu'il ne pourrait pas supporter vos traces de vermine s'incruster dans ses cellules et les rendre pestilentielles. (Il se tourne vers sa troupe, puis nous regarde de travers.) Votre conduite envers les sieurs Levasseur. Votre comportement aujourd'hui dans notre ville, notre île, représente quelque chose que je n'aurais jamais pu m'imaginer de la part d'un jeune homme. Encore moins de jeunes filles, ou femmes de votre âge. S'il n'en tenait qu'à moi, je ferais aussi en sorte qu'il soit prouvé votre culpabilité dans le vol de trois vélos dont les propriétaires ont rapporté la disparition ici dans notre commissariat il y a deux semaines, et que

nous n'avons toujours pas retrouvés. Nous avons trois déclarations de perte. Et vous êtes trois pour l'instant, que je sache, qui sont des voleuses sur l'île dont je suis responsable pour sa sécurité et sa tranquillité. Voyez comme le rapprochement est logique et dans quelle position vous me mettez. Mais, bon ! Nous ne les avons pas retrouvés ces vélos. Et puis vous êtes mineures. Alors, pour ce coup-là, vous avez de la chance. Mais entre nous, je vous le dis, ça n'est pas la meilleure façon de grandir. En même temps, euh... si c'est de cette façon-là que vos parents vous ont élevées... J'ose pas imaginer de quoi ils pourraient eux-mêmes être capables. Remarque, euh... vous avec un père italien... vous algérien, et vous africain. C'est à peine surprenant. Oh, oui ! Ne faites pas les affrontés, on sait très bien ce qui se passe dans vos banlieues. Et moi, j'ai étudié à Paris. Mais jamais, vous m'entendez (l'inspecteur pointe du doigt), jamais je n'ai été témoin d'une telle infamie dont vous avez fait montre aujourd'hui. Jamais. (Il pivote, rouge d'indignation, se passant la main dans les cheveux.) Donc, voilà comment nous allons procéder. Deux brigadiers vont vous raccompagner à votre tente où vous passerez la nuit ce soir. Par contre, demain matin à neuf heures. Je dis bien neuf heures, et je vous conseille d'écouter attentivement parce que ni moi ni aucun de mes collègues ici présents ne tolérerons une transgression aux instructions que je m'appête à vous donner. Un contingent de policiers, « parce qu'il faut ce qu'il faut avec des enragées », vous escortera jusqu'à l'embarcadère et ne repartira qu'après s'être assuré que vous êtes à bord du ferry de neuf heures et demie pour Fromentine. (Mon cœur tombe dans mon ventre. L'inspecteur le redit clairement.) Nous vous préférons hors d'ici. Nous ne désirons pas de votre espèce, ni que de petites vandales irrespectueuses telles que vous troublent l'ordre public et détruisent notre paix. Vous m'entendez ? Lorsque j'aurai fini de vous expliquer la suite des événements, vous vous rendrez à la réception en bas, sans un mot, sans parler. Les deux brigadiers ici présents vous escorteront. Vous vous assurerez que vous avez bien pris toutes vos affaires. Parce que quoi que ce soit qu'on trouve, et qu'on ne reconnaisse pas, on le met à la poubelle. Et lorsque vous serez escortées dans le véhicule de police, je ne veux pas un mot non plus. Pas un mot dans le véhicule. Et demain matin,

soyez prêtes pour neuf heures, parce que là c'est pareil, mes hommes ne vous attendront pas. Je me suis bien fait comprendre ? (Ses yeux s'attardent sur Louise, puis sur Marline, puis sur moi.) On dit *oui* ou bien on dit *non* à une telle question. Mademoiselle Capelli ?

Il s'approche de Louise.

— Oui.

— Vous répondez lorsqu'on vous appelle, mais pas lorsqu'on vous pose une question ? Vous comprenez ce que j'attends de vous ?

— Oui.

— Et vous, mademoiselle Fakir ?

— Oui, j'ai compris.

— Et vous, mademoiselle Palourd ?

— Si nos parents...

— Ce n'est pas la...

— ... N'avaient pas...

— ... La question que...

— ... Reconstitue Paris en ruines...

— Répondez à la question.

— ... Vous n'auriez pas pu étudier.

— Rausen, fait-il.

— Cassez-vous, morbleu, renchérit l'inspecteur Soulard, le regard de biais et non dans nos yeux.

TROISIÈME PARTIE

I

Le futur c'est maintenant

Sur le parvis de la jetée, les uniformes se collaient à nos chevilles, ignoblement maintenaient notre assujettissement. Un soleil de plomb dominait le ciel. Nous transpirions déjà, chargées comme des mules, et ce fut le souffle coupé que nous avons gravit l'échelle et nous nous sommes traînées jusqu'à la proue du bateau. Le pont est bondé.

Les cheveux virevoltent sous les vents contraires du ferry qui démarre. L'engin accroît en vitesse, la vitesse opère une largesse de ruisselets qui se couchent jusqu'au rivage, comme une traînée de boules de discothèque sur l'eau étincelante. Des sillons d'or voguent ici et là. Très vite, l'île n'est plus que des champs piqués des taches blanches de maisons, des carrés d'herbe asséchée par le soleil, et d'étendues de sable coupées de chemins qui serpentent et cessent brusquement.

La fraîcheur de l'océan et le bruit des moteurs assourdissent la déception de notre éloignement. En fait, depuis que nous sommes levées, la rumeur du camping, des Ogiens, leurs enfants anarchistes, la clochette des vélos, chacun des bruits autour de nous étouffe notre sort irrévocable, ils s'avèrent un baume sur notre turbulence intérieure et sur notre cerveau entartré par le manque de sommeil. Nous ne parlons pas. Intimement au fond de nos cœurs, nous cueillons les

derniers instants et les mettons sous scellés, ou plutôt les instants de notre passage, les souvenirs que fut l'île d'Yeu ; un sommet pour toujours.

Louise demande ce que nous allons faire à Fromentine. Le plan est d'attendre sa sœur Esther qui arrive en voiture avec son mec dans une semaine.

— Si je me souviens bien, c'est mignon Fromentine.

— Ça, c'est le monsieur dans le car qui nous l'avait dit.

Je me sens trop vidée de sens pour réfléchir au futur. Puis les larmes que tire la fraîcheur de mes yeux m'irritent. Et la fatigue aussi. Et mes cheveux désordonnés par le vent envahissent mon visage tant et si bien que, à les rejeter de ma vue, je me fais mal au cou. Je suis tentée de reprendre ma casquette, mais je crois bien avoir évolué sans son attrait. Beaucoup de passagers, leurs mains agrippées à leur guidon de vélo, sont alignés comme pour un départ de course. J'imagine une course des plus lentes qui soit, avec moi, la Bernard Hinault de la lenteur. En me détournant, je remarque une femme habillée tout de noir qui agrippe son sac à main très fort contre son estomac, et qui lance des regards perçants vers Louise. C'est la dame qui s'était accrochée à « mon » vélo le jour où Louise l'a emprunté. Sa silhouette sombre de veuve d'où perche un filet de cou m'inspire la pitié. J'ai le cœur d'aller lui dire qu'hier au soir nous avons déposé son vélo contre les barreaux près des escaliers de la place de la Libération, ainsi que les deux autres, mais je reste inerte. Je ne m'inquiète pas pour son vélo, il semblerait que l'île ne connaisse pas de crimes.

De retour à la tente, nous avons dévoré les spaghettis et les saucisses, et en dessert deux joints de shit vieilli. Après quoi, nous avons pédalé en direction de la lune et avons roulé un troisième joint dont une grande partie fut employée en torche de lèvres que nous nous passions l'une à l'autre. L'exubérance de nos crânes en explosion, au moment de leurs tourbillons, semblait le souvenir le plus mémorable.

Le ferry bat des caissons d'eau en se rapprochant des côtes vendéennes, puis ses moteurs pétaradent, il ralentit lourdement, s'avance patiemment. Son mouillage est interminable, titille mon empressement à débarquer.

Une scène prodigieuse se déroule à terre en face de nous : un bataillon militaire quadrille le parvis. Il est composé d'hommes chaussés de bottes noires et de treillis aux couleurs automnales qu'une ceinture-revolver accrochée à la taille scinde en deux. Un béret noir encapsule leurs silhouettes mathématiquement alignées comme une table de multiplications. Leur austérité annule le paysage somme toute glorieux du port, de ces quais de pierre et de ces maisons blanches et vertes à l'arrière. Louise prétend qu'il doit y avoir un criminel à bord. Marline suppose que tout simplement ils embarqueraient dans le bateau après notre débarquement. Nous attrapons nos baggages et joignons la file des passagers sur l'escalier. Le bataillon forme deux rangées en face-à-face, créant un passage obligé pour tous les passagers. Il me faut un gros effort pour continuer de porter ma valise et le poste-cassette. Pied à terre, nous nous reposons un peu. Un certain nombre de soldats se rapproche de nous et nous lèche les basques. Nous reprenons nos affaires et nous mettons en route. Le clan des soldats tamponne des bottes, s'effiloche et se rabat avec les autres en une courbe devant nous. La rangée des soldats en face se déplace aussi mais pour ouvrir un chemin pour les quelques passagers qu'il reste derrière nous. Nous avançons vers la gauche afin d'éviter de perturber leur exercice. La courbe avance à l'unison comme pour se refermer sur nous. Nous nous déplaçons vers la droite, tentons de suivre la ligne qu'ont pris les derniers passagers. La rangée se meut et très vite vient nous contourner en rangées de cercles. Louise pose ses baggages et, accroupie, la hanse de sa valise toujours dans sa main, part dans un fou rire déchaîné. « Putain mais qu'est-ce qui se passe ? » dit-elle. Nous entendons leur respiration. Elle les examine, ses faciès allumés d'un feu de curiosité. Le menton droit et le regard bordé du béret, les soldats fourmillent de détermination. « Vas-y Louise lèves-toi » lui répète Marline pour que nous repartions. « Mais je continue où ? » demande Louise.

À moins qu'un saut par-dessus l'enceinte derrière nous soit possible, nous n'avons que cette partie pour issue. Louise se relève. D'une jonglerie de genoux le rassemblement s'écarte un peu en un mince chemin. Nous nous y engouffrons. Il y a bien une cinquantaine de soldats. Des gouttelettes suintent des coutures de certains bérets. Puis d'une marche rythmée de pas militaires, deux rangées se façonnent et nous escortent. Nous respirons un peu. Puis tout d'un coup, les rangées se referment en un oval de longue barque. D'autres bérets se dédoublent en renfort. Des muscles raidis grouillent sur les visages. Quel cran ! Mais qu'est-ce que c'est saugrenu ! De nouveau Louise se plie en quatre et s'esclaffe. « Allez Louise. Vas-y. » lui dit Marline. « Mais tu veux que j'aille où ? » reprend Louise.

— Vous croyez ce que je crois ? dis-je.

— Chais pas Cadenza. Putain Louise arrêtes ! dit Marline.

Louise réussit entre ses rires à dire que c'est dur, qu'elle n'y arrive pas, qu'elle ne peut pas ne pas rire ne peut pas se relever ne peut pas repartir.

Marline et moi nous nous regardons avec incrédulité, puis la regardons s'écouler dans son délire. La densité des regards et du souffle compacté du bataillon commencent à me faire violence. « Vas-y Louise c'est bon là merde. » Elle se relève d'un coup et leur crie de lui faire de la place pour qu'elle puisse passer. Comme par enchantement les rangées s'écartent. « Ah ben voilà. C'est mieux comme ça » dit-elle. Mais elle se jette aussitôt dans un nouveau fou rire. Un uniforme guindé fait son entrée. Il marche sous un képi. Des soldats quittent les rangées et le rejoignent après chacun de ses pas levés. Il fait halte à une enjambée de Louise.

— À mon commandement. Garde à vous.

La rapidité d'exécution du claquement des talons captive notre attention à toutes. Louise se relève et se tient sérieuse. L'homme au képi sort un papier de la poche de sa veste puis le déplie.

— Vous êtes bien Louise Capelli Marline Fakir et Cadenza Palourd?

— Oui c'est nous, dit Louise. Qu'est-ce qui se passe ?

— On m’a chargé de la mission de vous ramener au poste de police. Je vous serais reconnaissant mesdemoiselles de bien vouloir obtempérer sans résistance. Et je vous demande de me suivre de suite s’il vous plaît.

Il pivote. Les militaires s’effacent en pas arrières.

— Quoi ? crie Louise, et elle se réfugie de nouveau dans le rire.

Le militaire se retourne. Il nous présente un visage contorsionné de dégoûts.

— On m’a raconté vos manières. On m’a dit ce que vous avez infligé là-bas sur l’île. Sachez que je ne tiens pas en faire l’expérience. Encore moins d’une opposition à mon commandement !!!

Il claque ses talons et s’en va. Les rangées s’effilochent, certaines vers lui, certaines à nous titiller pour que nous bougions. Marline tape dans son sac en s’écriant, Putain j’en ai marre. Ses yeux épouvantés me regardent, puis se posent sur Louise. L’ordre de nous mettre en route se répète à volonté. Le rire de Louise se fige. Leur résister nous plongerait dans un cauchemar plus grand et sans pareille.

De l’extérieur ensoleillé, l’obscurité du panier à salades est sombre comme une geôle. On nous désigne où nous asseoir. Marline balance ses paletots, agacée. Un soldat se place à ses côtés entre elle et Louise et moi ordonnée sur la banquette opposée. Marline ne perd pas une seconde des mouvements autour d’elle, ses yeux sautent de place en place sur de l’inanimé et de l’animé, et ses traits tirés réagissent à un appel extérieur, une porte qu’on ouvre, un balancement du sol du véhicule. Tous les bruits la perturbent, et durant les secousses de la route dans cet estafette à lourder, elle se perche du plus haut qu’elle peut et surveille, à l’affût d’un danger, la route de l’autre côté de la grille qui nous sépare de la cabine du conducteur. Elle est alerte et terrifiée et je suis sûre l’estomac coincé aussi. Nous sommes interdites de bavardages. Au commissariat nos papiers d’identité sont réquisitionnés, puis nous sommes sommées de nous caler sur un banc et dans le silence. Une situation infernale. Des regards de travers et des hochements de tête à notre intention, suivis de murmures, parfois de rires, ou pire d’accusations tournées en ridicule ou en questions

lancées au hasard pour ignorer nos réponses, nous tombent dessus du haut de leurs mépris et l'assurance que leurs donnent leurs uniformes. Louise se lance dans une horrible litanie de plaintes et de gros mots. L'officier réceptionniste admoneste : « Je ne tolérerais pas d'obscénités dans mon périmètre », comme s'il ne s'était pas rendu compte de notre âge. Je me marre et, d'une voix moqueuse, répète ses mots, « Je ne tolérerais pas d'obscénités dans mon périmètre », et rit de plus belle en disant, « Il s'imagine qu'ici c'est un terrain de foot ». Marline se décale, me taille du regard, et en verlan me gronde et d'une phrase me remémore les châtiments dont la police est capable. Seulement le policier me relance, il veut me donner une leçon comme il dit. Un match verbal s'ensuit, jalonné d'incompréhensions, et pour seule fin : que mon point de vue que son point de vue, que je ridiculisais et qu'il défendait, qu'il ridiculisait et que je défendais, soit mouillé jusqu'à l'essorage.

Une grosse voix interpelle le réceptionniste, interrompt notre joute.

— Chef ? dit le réceptionniste.

— Vous n'avez pas à tenir de conversation avec des témoins Roussel.

— Mais je sais bien chef.

— Ben alors ?

— Mais c'est qu'elle m'a provoquée.

— Dans c'cas-là vous app'lez du renfort Roussel.

— Oui chef.

Il tente de nous effrayer avec un 'Outrage à magistrat' en demandant à Agent Roussel si il veut porter plainte.

— Allez-y monsieur j'ai deux témoins. Vous en avez combien ?

Il m'ignore, et déclare à son chef qu'il est pressé d'être débarrassé de nous. Le chef nous ordonne de nous lever.

— Je vous préviens. Je ne veux plus jamais vous revoir. Et cette mise en garde est la seule que vous aurez de ce commissariat. Parce que si je dois encore avoir à faire à vous. Hu ! Votre chance d’être relâchée sera aussi fine que celles-ci.

Et il tend à Marline les papiers d’identité qu’il avait, en disant Hu !, éventé contre la paume de sa main gauche. Marline le regarde, confuse, puis les prend et les range rapidement.

— Ça veut dire qu’on peut partir ? dit-elle.

— En temps et en heure.

Et il s’éclipse derrière la porte battante.

Nous sommes assujetties à une démente de commandements d’une pauvre organisation de pauses déjeuner, tant et si bien que lorsque nous nous retrouvons dans le panier à salades sans savoir où nous allons, et que les trois officiers-escortes refusent de nous éclairer, nous égalisons leur folie en conversations forcées et en éclats de rire exagérés.

Le boucan de la camionnette, métallique, bordélique, porte à croire que les pneus se dévissent et se revissent en bonds sur la route, et qu’à chaque atterrissage, avec ces sursauts, l’engin perd de son équipement. Nous parlons fort, cherchons à nous entendre au-dessus de ce vacarme. L’unique officier installé avec nous accroche une main au grillage qui nous sépare de la cabine du conducteur. Il envoie des regards inquiets, incertains dans notre direction. Le conducteur nous demande de baisser d’un ton. Nous lui demandons de nous dire où il nous emmène.

— Ça ne devrait plus être bien long maintenant.

— D’accord mais où c’est exactement ?

Pas de réponse. Nous repartons de plus belle dans nos bavardages, moqueries, esclaffements, baragouinages, chambrage pour encore plus de rigolades. Aujourd’hui je comprends leur ignorance. Mais dans ma cervelle d’adolescente je croyais bien qu’ils étaient les flics les plus idiots de la terre, ou plutôt les mecs les plus illettrés, ne s’intéressant à rien. Nous leurs avons demandé gentiment où

ils nous emmenaient, et aucun des trois n'avait trahit les ordres, à l'instar de la confiance que nous, pures citoyennes, leur réservions. Car au lieu de nous faire la conversation comme tout agent de l'ordre public qui se respecte doit le faire après tout si son désir est en effet de préserver l'ordre public afin dans ce cas de faire acte de prévention et non de matraquage – mes références peu florissantes des condés de la capitale et de notre banlieue qui pour beaucoup avaient laissé tomber leur scolarité vers l'âge de quatorze/seize ans.

Le conducteur pète un plomb, parque le véhicule au bord d'un fourré et, avec la grille dans les yeux, nous impose le silence. Les parois tremblent sous la forte violence de son injonction. Louise est la première à réagir, leur fait remarquer tous les mauvais traitements que nous avons subi depuis la veille, le déjeuner dont nous sommes privées, et ils nous conduisaient dieu sait où.

— Oui ben ... c'est pas comme si vous ne l'aviez pas cherché, dit le copilote.

— Mais qu'est-ce que vous en savez vous y étiez ? dit Louise.

— Vous n'y étiez pas alors bien sûr selon vous on a ouvert nos bras et on a dit vient vient violence des hommes.

Ses yeux droits comme des phares, le copilote rougit et ses joues se gonflent de colère.

— On dirait qu'il va te tuer Cadenza, dit Louise. Tu veux qu'on échange nos places ? Haha.

Je te jure Cadenza. Fais gaffe il t'en veut.

— Il a pas les dents pour déchirer la grille, dis-je.

— On sait jamais avec eux. Il paraît bien vénère, moi je te le dis.

Le copilote entrouvre sa porte, descend du véhicule sous les supplices de son collègue furieux qui fini par sortir lui aussi, et un regard mauvais jamais vu punche l'espace après l'ouverture des portes arrières.

— Vous.

Il me désigne de l'index puis plie sa jambe, ce qui secoue le véhicule, et tous nos regards le suivent s'avancer vers moi. Son collègue alpague sa main et la tire, l'oblige. Ses veines sont imprégnée de rage.

— Prend sur toi Alain. D'accord ?

— Et quoi ? Je suis pas sensé défendre notre badge ? Je suis supposé les laisser insulter nos uniformes sans rien dire ?

Le conducteur se retourne et demande au jeunot de fermer les portes.

— J'en profiterai bien pour me fumer une petite klope, dis-je à Louise.

— Je pense pas que c'est une bonne idée, me dit-elle.

Mais elle y pense, et perd patience.

— Si ils reviennent pas nous on va fumer, dit-elle au jeunot. Puis elle fait une blague que je n'entends pas et pousse un gros éclat de rire qui les fait revenir.

Le conducteur reignite le moteur qui rigole alors que le pot d'échappement toussoie. Un petit quart d'heure plus tard un crissement de malade sur la chaussée caillouteuse nous met en alerte. Ils s'arrêtent, se parlent, le copilote descend, une des portes s'ouvre et se balance. Le jeunot se lève, à notre intention pose son index sur ses lèvres, nous impose le silence. Il repousse la porte, détache la seconde, alpague la valise marron et nous demande de sortir du véhicule.

— Pour aller où ?

Il pose son index sur ses lèvres. Nous le suivons. Derrière nos dos, le conducteur nous dit de prendre un putain de bagage. Nous passons sur son langage – je devrais écrire je passe sur son langage – trop concernée par leur intention avec nos bagages, que nous repérons contre les poteaux d'un panneau imprimé FROMENTINE. Le mot est barré diagonalement.

— Ici !

— On n'est pas des chiens !

— Tu la fermes oui !

— Mais va te faire foutre !

— BON BEN ÇA SUFFIT MAINTENANT.

— Calme mais dangereux celui-là, dit Louise.

Son poitrail se soulève, essoufflé d'incongruités, avant de déposer les sacs de couchage. Puis il annonce que nous sommes interdites de séjour à Fromentine.

— Je vous conseille de l'accepter et de ne pas pousser le bouchon. Votre présence ici est indésirée. Alors qu'on ne vous y prenne pas. Parce que nous sommes beaucoup moins indulgents que nos confrères de cette belle île.

La camionnette repart dans un silence profond.

— Putain, quelle bande de connards ! dit Louise.

— Ouais, dit Marline. Et maintenant on fait quoi ?

La forêt et la route s'étirent aussitôt dans un isolement sans bruit. Pas même une renne mâchouille alentour.

Assises sur nos charges, un hamac est suspendu au-dessus de nous et se remplit de questions. Celle qui vacille concerne Esther : est-ce une bonne idée de l'attendre sachant que nous avons été éconduites ? L'attente de quatre jours vaut-elle notre famine assurée ? La volonté d'aboutir à une décision avant qu'une voiture s'arrête épuise nos cervelles déjà bien fatiguées. Et en besoin d'aliments. Mais c'est surtout Louise et moi qui parlons. Marline fait joujou avec une canne, trace des formes sur le sol de cailloux.

— On va tomber dans un village de merde avec des bœufs. On va crever de faim toute la journée, tous les jours après le p'tit déj d'une baguette à l'eau parce qu'on n'a pas de café et qu'on en aura marre des spaghettis à l'huile à chaque repas. Et tout ça sans shit ni coc, dis-je.

Des motifs au milieu des cailloux, mon regard passe à Marline, à Louise, puis à l'obscurité de la forêt derrière laquelle je devine la mer. De temps en temps, un engin déboule. Lorsque Marline

l'entend à l'avance elle lâche sa canne, se pose sur ses pieds et rapidement jette son pouce en vue.

Le geste retombe sur la canne qu'elle ramasse, dégoûtée.

— Si seulement on avait encore de la fumette, dit-elle.

— Putain ! C'était bon de fumer. Et il était encore bon, hein ? dit Louise.

— Ça devait être à cause de toutes ces années où il a mûri dans son larfe, dis-je.

— Quand je pense, Cadenza, que t'avais récupéré tout ça de mon larfe à moi !

— Et il en reste.

— Il en reste ?

— Je croyais qu'on avait tout fumé ?

— On a fumé tout ce que j'ai gratté, mais j'ai pas tout gratté.

— C'est pas vrai.

J'extrais le portefeuille de la banane que je porte à présent et je leur montre toutes les petites boules comme des crottes de nez.

— Eh, on va le gratter. Comme ça, on pourra fumer, dit Louise.

— Quoi ? Fumer maintenant, alors qu'on n'a pas mangé ? dit Marline.

— Ouais, t'as raison.

Le silence se réinstalle. Je fais mon grattage. À travers les épines des sapins un murmure se balade, il est sphérique et chaud, et par intermittence corrompu par un bolide qui fouette le gravier. Sa vitesse est d'une si grande violence que les cailloux deviennent des projectiles dans les rayons du soleil couchant, impassible.

Une petite voiture rouge, dont le clignotant s'allume, vient s'arrêter. La passagère baisse sa vitre, et la conductrice se penche vers nous et nous hèle gaiement. Patricia Vincent, monitrice de colonies de vacances. Nous l'avions connue lorsque nous y étions allées toutes les trois à La Condamine-Châtelard en séjour de ski.

— Je suis surprise de vous voir ! nous dit-elle.

— Et nous, donc ! dis-je.

Et nous allons lui parler de son côté.

— Je vous aurais prises en stop, mais avec tout ce que vous avez là... Et moi j'ai pas de place.

Je m'incline et scrute l'arrière de l'habitacle. Un individu bizarre se tient là ; c'est comme de regarder un pouf de vêtements monté d'yeux actifs, mais dans le vague, livides. La poupée d'un enfant m'aurait inspiré plus de vie que ce type. Il est indistinct, cependant limite.

— Puis, de toute façon je vais pas loin. Mon terminus est à cinq minutes. Je vais au camping.

Elle détaille des précisions sur le camping, que Louise lui demande, puis conseille à Marline de faire face aux voitures et de sourire au-dessus de son pouce levé, et elle reprend la route. Nous retournons à la nudité de la terre. Hormis l'époustouflante coïncidence de tomber sur Patricia justement ici, parmi toutes les régions de France ! Nous commentons le regard qu'elle avait, la dégaine de ses potes, le bordel dans sa caisse, et Louise attire notre attention sur l'étape suivante après la fumette, selon une idée arrêtée. Chacune à son tour promet de ne pas y toucher. Puis Marline change de sujet de la conversation, et cherche à me faire avouer que le fun des colonies de vacances me manque.

— Comment les colos pourraient me manquer ? Putain ! Je n'y ai même pas pensé. Pas une seule fois.

Je la regarde.

— Qu'est-ce qui aurait pu me manquer ? Les adultes collants qui veulent toujours faire leur loi ? Et leurs doigts qui se brûlent sur des cordes de guitare à la reprise de refrains tels que celui de *Société, tu m'auras pas*³⁵ ? Oh, que non ! Je regrette pas du tout de ne pas y avoir été. Quatre ans que ça fait, que j'y vais en colo. C'est bon !

Le ton de ma déclaration la fait taire. Mais je ne suis pas au bout de mes peines. Louise profite du silence pour se souvenir du camping à cinq minutes d'ici dont parlait Patricia.

³⁵ Je ne sais pas de qui je tiens cette phrase, je sais seulement qu'elle non plus n'est pas de moi.

— Oh, non, non, Louise, on n’y va pas, dis-je.

— Quatre jours, c’est rien.

— Tu sais quoi ? Même si j’avais les moyens je resterais pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

Je sais qu’elle ne sera pas d’accord, mais je le dis quand même :

— On s’est fait éjecter, Louise. Expulsées. Y a pas écrit « Interdit aux quatre-vingt-treize » comme aux Sables-d’Olonne, mais c’est tout comme. Rausen, il l’a dit. Tu t’en souviens ?

— Et alors ? Je m’en fous, moi. J’en ai rien à battre de ce qu’ils nous ont dit.

— Et sans argent, en plus. T’imagines les emmerdes dans lesquelles on va se foutre du fait qu’on a pas de thunes ? Quatre jours c’est long sans rien à manger.

— Ben, on mangera du pain. Ça coûte combien une baguette ? Deux francs quelque chose ? Moi je dis qu’on peut très bien le faire et qu’on devrait rester dans ce camping.

Je suis le regard de Louise qui, évidemment, va vers Marline. Comme nous avons arrêté de parler, elle se retourne immédiatement vers ce silence, ce qui prouve qu’elle a suivi et tout entendu.

— Vos têtes ! dit-elle. Vous me rappelez quand mon p’tit frère me donne un grand sourire alors qu’il vient de se réveiller. Parce que je sais qu’il va me demander quelque chose. Ben non, mais moi, je ferai ce que vous décidez.

— Ouais, mais tu préférerais faire quoi ? demande Louise.

— Ce que vous aurez décidé.

— D’accord, on a compris. Mais on n’est pas d’accord, Louise et moi. Alors, je pense que c’est toi qui devrais décider.

— Ben j’ai décidé, Cadenza, puisque j’ai dit que je ferai ce que, vous, vous aurez choisi.

Louise et moi nous nous regardons ébahies. D'où nous sort-elle ce truc-là ? C'est du jamais toléré celui-là ! Elle se croit où, la Marline, en plein débat philosophique ?

— Suis pas obligée, rajoute-t-elle.

— Comme on peut décider pour elle sa préférence à elle c'est de suivre notre décision. Pourquoi pas, si son choix est de ne pas avoir à choisir, dit Louise.

Elle a peur de perdre l'affection d'une amie, voilà tout.

— Ben, il est pas près d'être réglé notre problème, dis-je.

Et un souffle général de ras-le-bol se répand.

Nous nous résignons à bouger. La pente de la route est bien visible, vers la verticale, cependant, nous ne laissons pas la déprime nous gagner. Nous avons toujours préféré être en mouvement que statiques. Les jours de grisaille avec aucune idée en tête et aucun pécule en poche, de la tour bleue nous partions souvent à l'improviste, sans réfléchir, soit en direction du Bourget, soit en direction du centre du Blanc-Mesnil, rarement en direction d'Aulnay, et parfois aussi vers les rues pavillonnaires. Nous nous disions : « Sait-on jamais ? Peut-être allons-nous tomber sur un mec sympa qui nous emmènera quelque part. »

— Moi, ça me dérangerait pas de me retrouver à Paris.

— Moi, ça me dérangerait pas de me retrouver à Deauville.

— Moi, ça me dérangerait pas de me retrouver dans son lit !

En alternance avec Marline, je lance mon pouce à l'attention de ce qui vient derrière moi. Au premier son d'un moteur, le bagage est transféré dans l'autre main, le doigt est érigé, et la volte-face engagée. Je le fais avec une si grande perfection qu'un bruit en sort au passage d'un véhicule.

— Elle t'a cogné le pouce ! dit Marline.

— Quoi ? dis-je.

— Fais voir ton pouce. T'as entendu le bruit qu'a fait la voiture ? Je crois qu'elle t'a cognée.

Ben, tu vois, ton pouce est tout rouge.

— Mais c'est pas possible, je sens rien. Je devrais avoir mal.

— Ça arrive des fois, Cadenza, que sur le coup tu sens rien. Puis c'est après que ça fait mal.

— C'est un signe, dit Louise.

— Un signe de quoi ? dit Marline.

— Ben... un signe pour dire « Ne fais pas de stop ».

— Ah ! Super marrant Louise, dit Marline.

Chacune reprend les charges qu'elle porte. Et nous voilà relancées vers la pente qui n'en finit pas de monter. Et puis nous avons perdu l'ombre des hauts sapins. Nos jambes se cassent à petit feu. Nos peaux s'humidifient, un film chaud les recouvre, qu'une bagnole éclair rafraîchit en l'instant. Nous sommes de vraies ânesses, persistons comme après un fouet, et, arrivées en haut de la pente devant une autre étendue de goudron, le phénomène nous transforme en statues.

— Putain, c'est pas vrai !

— J'y crois pas.

Marline pointe une borne du doigt. Il y a une station-service à un kilomètre d'ici. Nous sommes réanimées. Louise à l'idée de se taper un coc, Marline de se reposer, et moi afin que je m'adresse aux automobilistes directement à leurs carreaux.

— Pour leur dire qu'on va où ? me demande Louise. On a pas choisi si on allait au camping ou à la gare de Nantes.

Je ne dis rien. Mon silence est ignoré, car très vite nous apercevons les pompes et la façade de la station-service. En son périmètre, l'épuisement nous assaille comme une drogue. Nous envoyons nos bagages sur la plateforme devant la porte d'entrée du magasin, et nous nous retrouvons aux antipodes avec le vendeur derrière la caisse pendant que, insolemment décontracté, il s'excuse de ne disposer que de l'imitation de notre boisson favorite, mais qu'il y en a dans un magasin plus loin à quinze francs la petite bouteille de comptoir, le prix d'un paquet de cigarettes, si cela ne nous

dérange pas de mettre une telle somme dans un si petit format. Hormis quelques centimes, nous ne possédons que le billet aux seins nus. Je paie pour trois barres de Nuts.

— Il est malin, le vendeur, grogne Louise, sur le pas de l'entrée, mâchouillant son nougat aux noix enrobé de chocolat. Mais s'il croit que parce qu'il a dit combien ça coûtait dans l'autre magasin que je vais acheter le sien... le faux Coca pour les bœufs... il peut se les mettre où je pense. Ah !

N'empêche, son envie se transforme rapidement d'un besoin à une obsession que mon refus catégorique d'aller dépenser la moitié de notre fortune dans une petite boisson exacerbe en un torrent de paroles. Elle engueule Marline pour m'avoir confié la banane et exige que je la lui passe.

— Putain, mais Louise, mais pourquoi tu veux pas comprendre ? Putain !

— Je veux mon coc. Voilà. C'est tout. Ça fait chais pas combien de jours que j'en ai pas eu. J'en ai besoin. Putain !

— Je sais. Moi aussi j'en veux un, mais...

— Eh ben alors. Allons-y en acheter.

— Mais tu vois bien qu'on peut pas. Et on sait même pas où on va dormir ce soir.

— Et alors ? Je vois pas où est la différence qu'on le boive maintenant ou après qu'on ait planté la tente.

— Non... c'est pas possible comme ça, Louise. C'est pas raisonnable.

— Donne-moi la thune, Cadenza.

Elle se tient droite, rigide, et me regarde fixement. Je serre le poing sur ma barre chocolatée restée emballée. Le flot des voitures est régulier autour de nous. Marline observe le coin furtivement tout en dégustant son Nuts. J'aimerais me laisser tenter par le choix de Louise, tout comme j'aimerais qu'elle consente à attendre. Un soupir tombe de mes bras.

— Je pense que c'est une mauvaise idée, Louise, dis-je, de la voix la plus douce que j'ai pu.

Louise engloutit le dernier morceau de son Nuts, jette le papier par terre et s'en va.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je m'en vais.

Je trouve son attitude d'une tyrannie !

— Tu vas où ? dit Marline.

Louise continue, sans rien dire, jusqu'au bord de la route. En l'absence de véhicules, elle traverse et continue de marcher.

— Mais, va la rattraper, dis-je à Marline en criant. La laisse pas partir comme ça.

— Ça sert à rien, me dit-elle. Ça sert à rien, répète-t-elle.

En sens inverse du trafic, maline, et d'une allure vive et d'allant, Louise rétrécit. Le balancier de ses bras énergiques affirme sa détermination, son droit, son emportement. Elle ne se retourne même pas. Marline et moi la regardons sans échanger un mot. Marline aussi peut-être espère que Louise se retournera et, nous apercevant sidérées, fera enfin demi-tour. Mais il n'en est rien. Et l'ultime témoin de son existence vive est blanc, est au niveau de son poignet, alors qu'elle disparaît dans l'intérieur de la route qui vire vers la gauche.

— Il nous faut arrêter une voiture, dis-je, par tous les moyens et vite.

Je me précipite sur le panneau « Sortie ». Stop obligatoire. Les voitures ont disparu de cet îlot, si ce n'est pour une 404 Peugeot reliée à une pompe à essence. Je la surveille et à l'instant où elle halte près de moi, constatant la fenêtre du passager abaissée, je demande s'ils vont en direction de Nantes, par hasard.

— Non, on s'arrête dans cinq minutes. Mais de toute façon, Nantes c'est pas par là, c'est de l'autre côté !

Changement de stratégie : j'indique un camping dans la direction que Louise a prise. Cela n'y change rien : ils sont tous des fainéants habitant à un kilomètre de la station. C'est comme s'il n'existait plus de voiture. C'est une question de chance, me dit Marline, et depuis cette grosse claque que nous avons reçue pour vol à l'étalage, notre odeur révulse la chance. Elle le croit, et elle

reste assise sur un bagage, me laissant la responsabilité de choper un conducteur. Elle n'en perd pas une seconde pour autant. Chaque fois que le ton monte avec un d'entre eux, nos regards se croisent, et parfois le sien, ajouté au froncement de ses sourcils, s'assombrit et me renvoie une colère intérieure aussi.

Un homme, de derrière son volant, me jette une remarque dont je me passerais.

— Tu fais pas assez professionnelle pour avoir du succès.

Et il m'énumère l'attirail de l'auto-stoppeur : affichage de la destination, visage ouvert et aimable, etc. Je fais quelques pas, prête à rétorquer, à l'envoyer balader. Marline bondit, me dépasse, et le lacère d'invectives. Sa voix s'intensifie au rythme du progrès de ses pieds vers la fenêtre abaissée. Je suis tout sourire. Moi qui me croyais seule !

La voiture repart avec une main dédaigneuse. Marline se retourne et me dit qu'il y a des gens vraiment à remettre en place dans ce monde. Pour qui se prennent-ils, franchement ?

Marline allait-elle craquer elle aussi ? Repositionnée près du panneau, de temps à autre je jette un œil sur elle aussi. La démarche de Louise le long de la route me revient en mémoire. Je souhaite qu'elle fasse demi-tour. Je me sens totalement à la merci de la providence. Si un chauffeur s'arrête, il faudra que je lui demande de rouler lentement afin que nous puissions distinguer Louise, et, croyant que nous sommes à la recherche d'un chien perdu, il nous débarquera n'importe où. Et plus tard si ça se trouve, nous allions prendre le chemin du retour sur Paris, alors que nous ne savons pas s'il y a encore des trains en partance pour Paris. À la campagne, c'est pas comme à la capitale.

J'allume une cigarette. Louise n'en a pas sur elle. Qu'est-ce qu'elle ferait pour une cigarette ? Ferait-elle demi-tour pour m'en demander ou ramasserait-elle un mégot comme nous l'avions fait une fois ? Sa brusque allure, que le bandage blanc au poignet rythmait, était déterminée comme si elle savait où elle allait.

Ce bandage blanc c'était ma poignetière de tennis en éponge !

Le matin, nous avons été forcées de déballer complètement nos valises afin d'y caser toutes nos affaires. Je découvrais la paire au milieu de mes chaussettes.

— Tu m'en files un, Cadenza ? Je serais John McEnroe et toi Yannick Noah.

Je scrute mon poignet et ne me souviens pas l'avoir porté de toute la journée. Je l'aurais oublié dans les douches, sur l'étagère au-dessus de l'évier. Tant pis. De toute façon, j'ai un problème plus urgent à régler.

— On va appeler la S.N.C.F., dis-je à Marline.

Elle me regarde ébahie. Je me débarrasse de mon mégot, sors le porte-monnaie et scrute les environs de la station-service à l'affût d'une cabine téléphonique. D'un seul coup, le paysage recule, et avec lui les bruits et les objets. Un mouvement entre en moi. « J'ai l'impression de me rappeler quelque chose. » Je regrette de lui avoir dit, car ce dont je pense me souvenir pourrait aussi bien être un vœu pieux.

Je me dirige vers ma valise, détache la languette du fermoir, l'ouvre et l'étale sur le trottoir puis déballe son contenu sur le rabat. Mon short en jean est tout près. Les battements de mon cœur s'accélérent et mes doigts tâtonnants cafouillent comme s'ils avaient grossi.

— Je m'étais pas fait de films !

Je pousse un cri de joie et mets en évidence à la vue de Marline deux biftons marron. Son visage s'agrandit d'étonnement.

— Putain, Cadenza ! Putain, mais c'est vraiment une habitude chez toi !

— Grave.

— Putain c'est Louise qui va être contente.

— Si on les dépense pas avant de la revoir ! dis-je pour rigoler.

Et nous pourrions tout à fait nous contenter de l'imitation de notre boisson favorite et attendre ici avec une bouteille chacune entre les doigts, impatientes de voir la tronche de Louise. Mais ceci ne tente absolument pas Marline.

— Je veux savoir où elle est, dit-elle.

Quelque temps après elle m'avouera avoir eu l'intuition que perdre sa virginité lui avait donné des ailes à la Louise.

Pour ma part, ce moment de trouvaille de deux cent francs m'avait rappelé l'amour ; cet argent me remettait en contact avec ma capacité d'aimer. Quelque chose s'était passé en moi à la vue de Louise s'éloignant seule sur la route : mon cœur se faisait tirer les ficelles comme une pelote de laine, les ficelles s'agrandissaient avec la distance et le cœur de ma poitrine diminuait. « T'es pas raisonnable, Louise » m'était resté dans les oreilles comme un mal, un affront, une horreur. Et notre brouille. Et ensuite son éloignement. J'étais blessée. Sans doute la neutralité de non-intervention présentait la meilleure attitude à prendre pour ne pas se sentir responsable, mais sous le joug de mes parents, j'avais été entraînée à assimiler la responsabilité de mes soeurs à l'amour que je pouvais leurs porter.

Je propose à Marline de rester avec nos affaires pendant que je pars sur les traces de Louise. Le choc qu'elle exprime en réponse est suivi d'un refus sans concessions. Peu importe, les billets me redonnent du baume au cœur.

Le magasin dont avait parlé le pompiste s'avère être tout près dès lors qu'une voiture nous embarque. Louise est appuyée contre une butte non loin de là, les doigts de pied à l'écart.

Marline s'écrit : « S'il vous plaît, arrêtez la voiture. » Et donne la nouvelle au chauffeur qui se gare et sort en même temps que nous. Des semelles traînantes se rapprochent.

— Je vous attendais.

Elle a un sourire de satisfaction sur les lèvres.

Elle nous met au parfum de ses pérégrinations. Le terrain du camping est rythmé de pins et borde une rangée de dunes. Pourtant les prix sont abordables, ce qui nous permettrait d'obtenir de Esther qu'elle couvre nos frais.

— Alors, vous avez décidé de rester ? demande le chauffeur.

Il nous aide pour vider son coffre de nos baggages. Lorsqu'il démarre, Marline et moi annonçons la bonne nouvelle. Louise ne bouge pas d'un trait.

— J'y crois pas.

— Bon, on fait quoi maintenant ? demande Marline.

— Mais c'est pas possible ! T'avais tout cet argent de côté et tu l'as pas dépensé !

— Je savais pas que je l'avais, Louise.

— Tu me racontes des conneries. Allez !

— Je te dis la vérité.

— Tu la crois ?

Marline s'aide de ses mains pour lui dire.

— Tu sais bien comment elle est. Elle est tout le temps en train de cacher de l'argent.

— Ouais, mais cette fois-ci, putain... quel challenge ça a dû être qu'elle s'en rappelle pas !

— Donc, tu me crois pas. Tu me crois pas que j'avais oublié cet argent. Et pourquoi tu veux pas me croire ?

— Ben, parce que ça me semble un peu fort de café. Mais bon... j'en fais pas un plat, hein. Je suis étonnée. Très surprise, même. Voilà pourquoi.

— C'est la seule chose que j'ai apprise de ma grand-mère, à mettre de l'argent de côté.

— Mais c'est super, Cadenza, je trouve ça génial, putain. Ça tombe super bien ! Rien que pour ça, j'ai envie de t'embrasser.

Je recule.

Une dispute nous charrie dans les fonds du refus et du don d'un baiser. Un baiser pour me remercier, mais précédé de remarques vexantes.

Marline se met sur la pointe des pieds et colle ses lèvres près de mon oreille.

— Le voilà, le bisou. On peut y aller maintenant ?

Des odeurs appétissantes nous accueillent dès l'entrée du *Camping de la plage*.

De cinquante francs à quatre fois plus en poche, les tentations deviennent insoutenables, et non des moindres celle de se faire plaisir dans un restaurant au repas à moins de dix-sept francs. Et puis je me suis dit : si le blues du pauvre nous tombe dessus le lendemain et nous imprègne de sa pluie de tristesse, alors tant pis. Nous passerons la moitié de la semaine sans un but, mais avec nos cœurs encore chauds de souvenirs ahurissants.

II

Pantoises de souvenirs

Des gargouillements dans mon estomac et des pincements dans mon anus troublent mon sommeil. Je m'assois. Une barre horizontale scinde mon estomac. Je rampe jusqu'à la fermeture Éclair de la tente et la détache. Des ombres s'effilent partout autour. Je me tiens l'estomac et tente de me souvenir du lieu des latrines. Des bobs d'arbrisseaux gardent les sombres pyramides. La ligne du ciel est entrecoupée d'arbres en forme de plumes. La hutte des latrines est située près de l'entrée principale du camping. Notre tente est plantée bien loin de là, dans le fond, où il y avait de la place, loin de la mer. Je désespère de ne pouvoir y aller et ferme la tente. Ça tiraille dans mon estomac. Je rampe jusqu'à ma couche. Une boule s'installe sur mon nombril. Comme d'habitude, Louise dort en position fœtale et Marline en momie. Elle se réveillerait le plus vite, mais ce serait une pagaille

d'opinions que de réussir à la convaincre de m'accompagner. Tandis que Louise accepterait tout de suite, si seulement je réussissais à la sortir de ses profondeurs.

J'examine de nouveau le terrain au clair de lune et me repasse en tête le chemin à couvrir. Une ombre mouvante parmi ces ombres statiques. Je me recouche. Une image passe : je suis attachée à une chaise dure qui grimpe dans ma peau et étouffe mes os. J'ouvre les yeux et prononce son prénom fermement, le répète un peu plus hautement.

— Quoi ? dit-elle, la tête relevée.

Ma demande sort comme un sac de billes. Un instant plus tard, apeurée comme toujours par les hérissons, les rats et – de circonstance – les serpents, Louise trimballe avec précaution la coque de la lanterne bien devant elle.

Les sardines grillées, la sauce pimentée, la vinaigrette de la salade de pommes de terre, ou est-ce la glace à la noix de coco ?

En veste et claquettes, Louise fait les cent pas le long des éviers. Je me lave les mains, et lui raconte ce moment, il y a deux ans. Six mois que mes règles m'épargnaient leur misère globale. J'atterris au camp de montagne de La Condamine-Châtelard, et suis agressée par ce flot de rouge inopiné. Alors, après deux jours de constipation, puis-je vraiment blâmer la nourriture du camping ?

— De toute façon, on y mangera plus, dit Louise. Et elle me tend le rouleau de papier pour m'essuyer les mains.

Pour le retour à la tente, nous allumons une cigarette chacune et nous papotons. La mer tout près, ça fait plaisir. Puis la plage est propre. Nous l'avons vérifiée après le repas. Un groupe de « coloneux » y chantaient autour d'un feu avec un guitariste. Nous avons pris des renseignements. Et à présent nous envisageons d'aller à la boîte dont on nous a parlé et de nous y trouver avant minuit pour entrer gratis. Nous ne nous l'imaginons pas terrible et sans doute un peu ringarde, cette boîte, mais sommes impatientes. Louise se souvient de la dernière fois, et à chacune de ses phrases « Tu te rappelles quand... », une rêverie me projette auprès de André.

— Ben, tu dis rien, Cadenza. Je pensais que ce serait toi qui te rappellerais de plus de choses.

— Je... oui... je... enfin, bon, euh...

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien... je... je pensais à un truc.

— Quel truc ?

Le bout de sa cigarette rougit intensément.

— Rien. Je me demandais seulement s'ils étaient venus ce jour-là.

Elle exhale la fumée.

— Je crois pas, dit-elle.

Je la regarde sans rien dire.

— Faut pas y penser, Cadenza. C'est du passé.

— Non, j'y pense pas. Ça venait juste de me passer par la tête, rien de plus.

Les rencontrer me semble avoir eu lieu il y a si longtemps. Ce qui ne m'empêche pas de me soucier de leur vécu à eux. Étaient-ils retournés au club ? Rentrés à Rouen ? Et lui, gardait-il un bon souvenir de moi, malgré tout ? De l'intérieur du molleton de mon sac de couchage, un écran se soulève et affiche le film de cette soirée dans le club, lorsque j'étais avec lui. J'avais tout oublié ! L'instant précis avec les réminiscences de Louise devant la tente me les a remémorés. J'avais été cette fille, oui, c'est moi, avant ce fatal lendemain commencé à la supérette.

III

« *Voyage infortuné ! Rivage malheureux,*

Fallait-il approcher de tes bords dangereux³⁶ ! »

L'aspect de la plage, de jour, nous renvoie à une zone de contagion, à peine peuplée d'hommes, de femmes et d'enfants, et surtout envahie d'algues et d'autres rejets de la mer. Écœurants pour nous, et surtout pour Louise. Leurs formes effilochées sont balancées par les vagues comme des animaux ricanants. Sur le sable, elles se mêlent aux coquillages comme des prédateurs morts. Et les effluves visibles de la chaleur émanant au-dessus de tout cela ne présagent rien de bon.

— Ça va être dur de ne pas se baigner alors qu'il fait super chaud, dit Marline.

À l'extrémité droite de la plage, de jeunes hommes et des moins jeunes les pêchaient et les entassaient. Le bord de mer était long et pourtant une impression d'isolement me prit.

— Vous savez quoi ? Je vais me baigner quand même, dit Marline.

— Tu vas te baigner dans ça ? dit Louise.

— Ça va me faire quoi ? C'est pas comme si c'était dangereux.

— C'est cela, oui. Ça se voit que t'as jamais entendu parler de la peau qui te gratte, toi. Et puis même. Y a pas seulement ça. De les toucher, beurk ! Argh ! C'est tout collant et tout gluant autour de ta peau. Non, moi, je pourrais pas, dit Louise.

— Moi, ça me gêne pas. Je les repousse et puis c'est tout.

— Et les poissons, enfin... les machins qui piquent. T'en fais quoi ? Non. Moi j'y vais pas non plus, dis-je.

³⁶ Jean Racine, *Phèdre* (acte III, sc. III, vers 267-268).

— Ahahah ! Cadenza, tu me fais rire, dit Louise. T'as vu, elle non plus, ajoute-t-elle à l'attention de Marline.

En définitive, je nage dans la mer salie d'algues flottantes. Louise nage. Marline nage. Nous nageons toutes les trois dans cette masse souillée, crasseuse, dégoûtante. Tout ça parce que Marline s'y est adorablement adonnée et que le chaud se mélange bien avec de l'eau tiède. Louise tire une tronche grimaçante à ces tissus flottants couleur rouille. Marline les évite en plongeant sous l'eau sans hésitation tel un poisson, et elle remonte avec des châles sur elle.

Le soir est aussi chaud que la journée. Nous nous en tenons à notre plan et faisons du stop et descendons de voiture devant *La Tacca*, la boîte de nuit gratis pour les filles. À première vue, on y est moins cool ici qu'à celle de la dernière fois. Les deux battants de la porte n'y sont pas grand ouverts. Et le battant lâché est coincé par une barre qui régule l'affluence de tenues féminines aux couleurs vives. Un videur fait des allers-retours constants entre cette porte et le bout de la file d'attente, inspectant les visages et préservant l'ordre contre les impatientes. Louise établit avec lui un contact des yeux, Marline et moi évitons son regard, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que nous ne voudrions pas qu'il nous imagine en groupie de son rôle, snob comme nous pouvons l'être des façons de Paris. Tandis que Louise se dit toujours qu'il est utile de commencer en bien.

Dans mon détournement de regard, je repère un panneau somme toute effrayant.

— Vous savez quoi, les meufs ? On est à Fromentine.

D'un coup de menton je leur désigne une longue façade à partir de la gauche recouverte d'un grillage et au-dessus de laquelle est inscrit « Pièces détachées – Toutes marques – Fromentine ».

— Eh ben, alors là, dit Marline.

— Oh, on s'en fout ! dit Louise.

Un mouvement brusque dans la file la fait reculer. Un groupe de messieurs arrive. Le videur détend son bras devant les femmes et consciencieusement impose un espace pour le passage de ces mâles que la boîte ne peut se permettre de faire attendre. Grâce à eux, grâce à la source de revenus

qu'ils représentent, la direction nous fera entrer gratuitement, n'empêche, des grognements clapotent parmi les têtes. Ils s'excusent galamment et s'engouffrent sagement par le seuil.

L'intérieur est une suite de pièces cubiques et étroites, offrant un nombre limité de sièges, sièges qui s'écroulent sous nos poids lorsque nous posons enfin nos fesses. Par contre, les rythmes émis par la sono, habiles, rapides et défiés par une voix chaude – un funk détaillant les espoirs d'une nuit mémorable –, nous attirent directement sur la piste de danse. Le *tempo* du morceau nous emporte dans des virevoltes tous azimuts. Quatre amplificateurs nous ceinturent et nous nourrissent, morceau après morceau, nous galvanisent de leur acoustique. Je vois les cheveux et la peau de Louise et Marline danser autant que leurs mains. Ça saute dans tous les sens. La loyauté à cette musique est magnétique, automatique. Je me cogne contre quelqu'un et, moi qui d'habitude blâme en disant « Faites attention ! », je m'excuse, puis atténue ma frénésie, ralentis mes pas, absorbe. La discothèque est un chœur de refrains grisants au long cours.

Louise demande que nous fassions un break et nous acceptons. À un barman, plus très jeune ni plus très clean, elle commande une vodka-orange. Nous déposons un Rohypnol sur notre langue et nous nous passons le verre. La boisson est alcoolisée à un point déglutissant. Le barman avait prévenu Louise, mais elle oublie de nous avertir et boit sans rien paraître et, moi, la dernière à boire, me dis que la toux de Marline est exagérée. Puis nous nous sourions l'une à l'autre comme des bêtasses.

— Putain, c'est trop classe ! dit Marline.

— On a trop bien fait de venir, dit Louise. Mais ce serait encore mieux si on rencontrait des fumeurs de beu.

Et nous voici visiteuses des lieux à scruter les visages dans l'espoir de déceler une possibilité. Très vite la défonce monte. Les murs swinguent. Les vibrations de la sono martèlent mes organes. Nous préférons la piste et y courons, aimantées. Les lumières stroboscopiques assourdissent mes marques. Je saute à bon vent. *Little Joe and Big Mama looking pet ugly* résonne partout sans limites

au plus profond. Mais le système ne peut s'en empêcher, il faut qu'il passe un slow, concluant notre effusion dans un déhanchement gêné.

Tous les danseurs se dispersent. Cela n'entrave en rien le choix du DJ.

— Ça devrait pas être permis de fumer sur la piste, dit Marline tout en décollant son haut et s'en servant comme un battant qui crée du vent sur son visage.

Bizarrement, Louise et moi hochons la tête à sa remarque, puis nous allons nous hydrater l'épiderme. Déjà deux heures se sont écoulées ! Deux heures que nous dansons !

À l'extérieur, l'air s'est allégé. Des visages se retournent et nous scrutent en réaction à notre exubérance à respirer le calme de la nuit.

Je mets une flamme sous une tige, puis celle de Louise, puis nous déambulons tranquillement, arpentons le trottoir. Une voiture vient stationner à contresens en double file.

— Eh, vous reconnaissez pas cette voiture ? dit Marline.

Aussitôt dit, un homme, d'une ressemblance frappante avec Philippe, se dessine derrière le volant. D'une voix unie nous réagissons, ébahies : « Philippe ? »

Son visage nous fait face. C'est bien lui, en effet. Il nous salue d'un simple mot comme si c'était la chose la plus naturelle du monde que de se croiser ici. « Eh ben, eh ben... » arrive une voix du dessus du toit de la voiture. André y donne une tape.

— Comment ça se fait que vous êtes là ? dit Louise.

Je ne dis pas un mot. Louise se rapproche, reste sur le trottoir et se penche vers Philippe pour une réponse. André contourne la voiture par l'arrière, ne me quitte pas des yeux, puis s'adosse à la portière, un sourire ridant ses yeux.

— Ça va ? T'as pas changé, dis donc.

Il croise ses bras et ses jambes.

Louise se faufile entre deux capots.

— T'as pas répondu à ma question, Philippe.

Elle marche en crabe. C'est flippant comme coïncidence.

— Mais c'est une coïncidence. On a pas le droit d'aller en boîte, peut-être ?

Je m'approche de la voiture qui fait obstacle.

— C'est vrai ? dis-je.

— Quoi ! Tu vas me dire que depuis l'île d'Yeu vous êtes venus jusqu'ici ? dit Louise.

Marline se faufile entre deux coffres arrière et, comme s'ils étaient de vieux amis, fait la bise à André puis à Philippe. Une expression artistique colore ses joues. Elle est fière de ridiculiser mon embarras, et n'a pas peur des représailles. Et lorsqu'elle s'éloigne, en langue de feu, Louise la traite de crâneuse.

— Chuis polie, dit Marline, le sourire toujours aussi fier.

— Ben, on fait comme vous, en fait, dit Philippe.

— Excuse-moi, j'ai pas entendu, dit Louise, plus proche de lui à présent.

Son aisance me dégoûte. Moi, je ne suis capable que d'étouffer mes envies, que de me refouler, que de me tenir droite.

Je voudrais me blottir contre lui avec mes mains entre les pans de son blouson de cuir, assise tout près dans la tendre chaleur de son aura, et regarder les étoiles ; tous ces partages observés dans les films.

Il me fait signe de venir, tapote la tôle de la voiture. Je m'y assois.

— Eh doucement ! dit Philippe, nous jetant un œil par-dessus sa vitre de chauffeur ouverte.

— Je m'excuse, dis-je, consciente de la petite secousse.

André s'en détache et va lui demander s'il veut aller la garer.

— Donc, vous aviez vraiment l'intention de venir dans cette boîte ? persiste Louise.

André me scrute du regard. Je hoche puis secoue ma tête. Oui ? Non ? Il m'imité. Je ris.

— Vous allez nous attendre là, ou vous allez retourner dans la boîte ? demande Philippe.

Louise se tourne vers Marline à sa gauche, puis vers moi à sa droite.

— Donne-moi deux secondes.

Et elle vient vers moi et me demande de réclamer du shit à André.

Il a déjà disparu dans la voiture. Elle me pousse à y aller. Je fais le tour et, sur la route, une voiture qui surgit me coupe le souffle. Le choc m'apeure. Je reste bloquée.

André a la tête sortie.

— Tu prends des risques pour un baiser, maintenant ? dit-il.

— Pas du tout.

Je reprends ma marche vers lui et feins de négliger la référence à cet horrible souvenir au camping municipal, le matin de notre débandade.

La musique dans la voiture couvre mes mots. Louise et Marline sont déjà retournées sur le trottoir. Je dois me rapprocher, me pencher, pour que André m'entende. Ses yeux et ses épaules sont tout à coup imposants. N'empêche, je pose mes lèvres sur les siennes et me relève.

— T'es content ? dis-je.

— Non, mais je m'en contenterais, dit-il.

— Je voulais savoir quelque chose.

Il me tend un petit morceau bien gras, pur d'apparence. J'attends de voir les phares rouges me dépasser, toute palpitante de l'éclat de sa simplicité.

Le paquet de feuilles à rouler déborde des doigts de Marline. Louise se met à la tâche.

— Vous savez quoi ? Je pense que c'est une mauvaise idée de traîner avec eux, dis-je.

— Mais t'es malade. De quoi tu parles ? dit Louise.

— Je pense simplement que c'est pas une bonne idée.

— Et pourquoi ça ?

— Attention, Louise, avec le shit.

— Calmos, toi. Je sais ce que je fais quand même. Tu permets.

— T'avais du tabac qui tombait.

— Où ça ? Vas-y, montre-moi. Tu vois, tu disais n'importe quoi. Tu sais très bien que je fais attention.

Louise lève les yeux vers moi.

— C'est pour toi qu'ils sont revenus, tu sais.

— Je me demandais, justement.

— J'en suis sûre, Cadenza. Ça se voit. T'as bien vu que Philippe, il s'en fout. C'est André qui l'a convaincu. J'en suis sûre.

Elle mouille le bord du papier et le silence règne pendant qu'elle le roule en un cône parfait.

— Je peux l'allumer ?

— Bien sûr. T'as pas vu comment il te regardait ?

— Vous vous êtes embrassés même. Non ? dit Marline.

— Pourquoi tu lui demandes puisque tu l'as vue faire ?

— Tu te souviens, Louise, quand on avait acheté de la viande de cheval pour que je la goûte.

Tu te souviens qu'après que tu l'aies saupoudrée de sel tu m'as dit « vas-y » et je suis restée là à la regarder ?

— Ouais, et ?

— Comment je me sentais à ce moment-là, je me sens pareil en ce moment.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Marline.

— Tu te sens pas sûre de toi ? dit Louise.

— Je veux. Et je veux pas.

— Mais faut pas y penser. C'est tout. Faut pas t'inquiéter là-dessus.

— Je m'inquiètes pas... c'est juste que...

— T'as peur ? Non, t'as pas peur. Peur de quoi ? Y a pas à avoir peur d'embrasser un mec.

— C'est évident. Non, Louise. C'est pas ça.

— Alors, c'est quoi, putain ?

Elle rit.

— Il te plaît pas, dit Marline.

— Ben si, euh...

— Alors, quoi ? Merde !

— Alors, rien. Il rentrera à Rouen et ce sera fini. C'est tout.

Le visage de Louise s'allume.

— Oh ! T'es amoureuse ! Ahahah ! Elle est amoureuse, c'est pour ça qu'elle nous fait tout ce chipoti-chipota. Hein, Marline ?

— Non, alors là, Louise, tu te trompes complètement.

— Mais bien sûr.

— Tu te trompes, je te dis.

— Alors, ça fait comment ? C'est bon, hein ?

Je craque et hurle :

— C'est chiant, putain, comme sentiment !

— Non, mais t'as vu ça, Marline ? Si elle continue de fumer, elle va être toute molle après. Je crois pas que t'as besoin de ça, Cadenza.

Et elle m'arrache le joint que Marline venait de faire tourner. Puis elle réalise son injustice et me le rend. Je tire dessus comme pour affirmer mon droit à tirer dessus.

— On dirait que tu veux être assommée, dit Louise. Fais attention quand même.

— Pourquoi ? Elle est en vacances, dit Marline. Si tu veux mon avis, Cadenza, te gêne pas et profite-en. La vérité.

J'enregistre leurs mots et alors que j'exhale la fumée, un frisson me parcourt tout le corps. Elles me regardent avec horreur m'installer par terre.

IV

Arrêt sur image

Bien plus tard, des millénaires après ce geste d'égarément, alors que nous sommes presque en train d'attraper froid, nous constatons que Philippe et André se sont décidés à tenir leurs paroles après tout.

Ils se ramènent, les mains dans les poches.

— Une demi-heure qu'on vous attend ici, dehors, et qu'on est pas retournées dans la boîte pour que vous soyez pas obligés de payer, dit Louise. C'est pas vrai ?

Elle regarde Marline puis moi.

— C'est pas vrai ? ajoute-t-elle.

— On est désolés, dit André.

— Vous en avez mis du temps.

— On est allés s'enfiler un morceau, dit Philippe. J'avais faim.

— Ben, fallait nous prévenir, renchérit-elle.

Philippe comprend tout à fait et prend sur lui. Il explique. Nous demandons à bénéficier de ce à quoi ils n'ont su résister : la vitrine d'une boulangerie allumée et des viennoiseries dorées étalées sur un plateau que le pâtissier apportait au comptoir. Les garçons veulent nous offrir un verre. Nous échangeons un regard. Et sans doute aussi que des opinions circulent. Je ne m'en souviens plus. Je suis occupée à rester droite et à ignorer la montée de la défonce. Puis j'entends mon nom. C'est moi qui dois décider si nous retournons danser ou allons à la boulangerie. Cela m'empeste l'intellect. Je dois réfléchir ! Ils peuvent pas décider, eux ?

Des pains au chocolat et des zim-zims de musique enflent mes pensées. Et pourquoi pas les deux ? Je crois bien l'avoir dit, et ainsi provoqué un ras-le-bol. Notre cercle se casse. André ne bouge pas.

— Tu souffres mentalement ou t'es dure d'oreille ? dit Philippe en me regardant.

Des vapeurs me montent.

— Il dit ça parce que c'est ce que j'ai proposé, me dit Louise en faisant quelques pas vers moi.

— Ah, dis-je. Et ? Qu'est-ce qui a été décidé ?

— Philippe a dit non.

— Pendant que t'expliques à ta copine ce qui s'est passé pendant qu'elle dormait de...

— Eh, Philippe ! lance André. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire, comme ça tout le monde serait content.

Philippe secoue ses cheveux et s'éloigne. André arc-boute ses sourcils jusqu'aux tempes.

Ils échouent à retrouver la boulangerie. Nous nous contentons d'une épicerie, pour des boissons, et alors que les bouteilles et les cannettes s'entrechoquent à nos pieds, la voiture de Philippe trace sur un sentier à travers une forêt, bondit puis s'affaisse sur une baie de sable et décompresse au milieu de nulle part face à l'Atlantique. Le charme du duo de Aretha Franklin et James Brown cesse. Devant nous, des teintes peu familières, entre la nuit et le jour, se voilent d'un léger brouillard. En fait, la mer et le ciel sont imbriqués, sans horizon, et ils nous magnétisent. Nous prenons chacun une cannette ou une bouteille. Moi avec une paille entre les dents, je suce en m'avançant vers cette lumière mi-calme, mi-tempétueuse. Une qualité de mutualité érigée comme un troisième courant, et pourtant indépendante, de l'intérieur de l'eau et de l'intérieur de l'espace céleste. Le vent du ressac dilate l'élasthane de mon body dont les coutures me collent à la peau, emprisonnent subitement mes épaules et mes poignets. Si seulement je pouvais l'enlever et rester anonyme !

Je recule face aux embruns trop forts.

— Ça gicle ! dis-je.

— Mais ça fait du bien ! dit Louise.

— Ça réveille, hein ? dit Marline.

Nous rejoignons les garçons. Philippe renfile ses bottes de cow-boy après avoir coincé le bas de son jean dans ses chaussettes. Il galère. Il a tout d'un motocycliste, celui-là. Marline tend quelque chose à André et lui demande s'il est pareil, puis elle se penche au-dessus de sa main.

— À peine, dit André.

Je devine le jeu auquel ils s'adonnent. Sur les plages de La Barre-de-Monts, en colo, il y en avait toujours à jouer à ce jeu de trouver des coquillages qui ressemblent au maximum à un autre que l'animateur tenait dans sa main.

J'ai pensé à Patrick G. dont j'étais tombée amoureuse et qui prenait un malin plaisir à nous faire faire ce jeu. Mais André n'est pas black, pensais-je.

— Ça va ? me dit-il.

Je hoche de la tête, puis renifle sans y penser, puis dépose ma cannette vide sur les cadavres de boissons. Philippe inspecte ses pieds chaussés. Marline détache ses sandales. Ils parlent d'aller à la pêche aux palourdes sur les rochers. Louise m'indique du doigt où ils se trouveront. Ceci n'est pas exactement une plage. Nous voyons mal les vacanciers s'allonger sur des déchets ou encore moins sur du sable tout le temps mouillé.

Je demande à André de me montrer son coquillage. Des grains tombent de sa main alors qu'il pique du bout des doigts une coquille en trompette, perlée et incrustée de mosaïque bleue.

— Pas mal. Tu l'as trouvée ?

— Ben oui.

— Difficile à croire.

— Je l'ai trouvée au pied d'un arbre, si tu veux savoir.

Il se retourne en direction de la forêt toute proche.

— Quand je suis allé pisser, tout à l'heure.

Les arbres sont finement alignés au niveau du tronc puis très chevelus jusqu'en haut.

Son coquillage semble plâtré, d'un style vendu dans les magasins de souvenirs.

— Je te laisse les clefs, André, ou... ? dit Philippe.

André jette un œil sur la voiture en bordure de la rangée d'arbres, comme pour vérifier si elle correspond à ce qu'il a en tête, puis répond qu'il n'en a pas besoin. Marline s'essaye de nouveau à faire correspondre une de ces trouvailles avec son modèle.

— Vas-y, je laisse tomber, dit-elle, et elle jette sa trouvaille. C'est de la même couleur, pas du tout de la même forme. Vous venez pas, alors ?

André et moi les regardons partir. Le brouillard s'avance, comme pour une formation de détachements de nuages.

— À quoi tu penses ? Et... à quoi tu pensais quand tu regardais la mer ?

À me déshabiller pour ne plus sentir ce body collant sur ma peau.

Je ne le dis pas, et je fais plutôt appel à la réalité, aux poissons, plantes et autres créatures inconnues vivant dans cette eau.

— On y trouve de beaux monstres, dit-il.

— On y trouve des requins ?

— Ils vivent en mer plus chaude que celle-là, je crois.

Quatre vers d'une chanson de Nougaro passent entre mes oreilles.

Le crapaud coasse et l'herbe croît.

J'ai pas d'apôtre, j'ai pas de croix.

Je crois en l'autre, je crois en moi.

J'ai pas d'apôtre, j'ai pas de croix.

— Mince ! J'ai pas les cigarettes, dis-je. T'en as ?

— Je fume pas la cigarette, dit-il.

Ils sont assez loin, là où le sable brille le plus. Tant pis. Je préviens André et me lance à leur poursuite. Je me sens trop bien pour risquer de changer un poids des battements de mon cœur dans une course folle. Je n'appelle pas non plus Marline pour qu'elle me rencontre à mi-chemin. Et pourtant, l'océan est assez stimulant. Ce serait de l'agression si je courais.

Ils m'observent arriver avec des visages inquiets.

— Y a un problème ?

— T'as oublié quelque chose.

— Les cigarettes.

J'en sors quatre du paquet. Il en reste sept. Je sors les sept et les lui tends et glisse les quatre dans le paquet vide que j'emporte avec moi. Louise désapprouve, mais trop tard, je suis partie.

Marcher en sa direction me rend hyper consciente de mon corps. Un cliché de moi en maillot de bain sortant de la mer me revient en tête. Je suis certaine que le vent marque mes mâchoires et mon front, que l'inclinaison montante du sol bombe mon ventre et aiguise les muscles de mes cuisses comme sur cette photo, et qu'il voit venir une joueuse de rugby.

Il est assis les jambes croisées au niveau des chevilles et penché sur une de ses mains dans laquelle s'étend une feuille parsemée de particules vertes. Le filtre bleu y est déjà. Il m'attendait.

— Donne-moi un bout de cigarette, tu veux.

Je m'accroupis.

— Gros comment, gros comme ça ?

Je plonge mes genoux dans le sable et cogne contre sa cuisse. Il soulève son bras.

— Comme ça c'est bon !

Il mouille le blanc du papier, écartèle et sert le tabac au-dessus du teuch.

— Je vais te dire un secret qu'il faut que tu gardes pour toi.

— Okay.

— Si tu veux, tu pourras leur dire à tes copines, mais plus tard.

— Ouh là !

— Non, tu vas voir, c'est rien. Mais je préférerais pas que tu leur dises maintenant, tu vois.

— Okay.

— Je t'ai vue monter sur le ferry.

Je deviens sourde. Aucun bruit ne m'atteint. Un silence de pierre.

Je reste immobile pendant ce qui doit lui sembler une éternité. C'est comme lorsque je m'étire et sors d'un état pour un renouvellement. Pas un son, pas un bruit extérieur. Puis je reviens dans le contexte. Son long visage de bébé, néanmoins bien angulaire aux pommettes, porte une expression maussade. Il fouille dans ses poches. Je guette ses yeux. Je réalise qu'il cherche son briquet. Je sors le mien et le lui tends, et au lieu de le prendre, il me tend le joint. J'ai pas envie d'être le centre de son attention.

— Allume-le, toi.

— Non, toi.

— Je préférerais que ce soit toi.

— Je l'ai roulé pour toi.

— Ah !

— J'avais l'impression que... Si tu veux pas fumer... Écoute...

— C'est pas ça.

— Bon, alors, tu le veux ou pas ?

— Pas tout de suite, okay ?

— Ben, tiens. Prends-le quand même.

Et il cligne des yeux vers le large de l'océan. Puis il se relève. Mes os frissonnent lorsque, après avoir rangé le joint dans le paquet de cigarettes, je me mets aussi debout. Je suis sceptique

subitement, quant à ses façons de s'y prendre avec moi. J'allume le restant de la tige et coince le paquet dans la poche arrière de mon jean.

— Viens, je vais te montrer, dit-il.

— Me montrer quoi ?

Il marche à reculons, souriant, un enthousiasme renaissant dans ces yeux foncés.

Il reprend le sens de la marche. Je le suis, je suis le monument que dessine son corps, tout près derrière lui, d'un pas décalé. Comment un mec en baskets à trois bandes peut traîner avec un mec en boots de cow-boy ?

Des pommes de pin et des brindilles et des soies de je ne sais quel animal jonchent le sol imprégné de la rosée, comme à La Barre-de-Monts. Mais j'étais une grande à présent, et comme un animateur, un adulte. Je continue de le suivre. Quand moi aussi je serais adulte, peut-être même que je m'accrocherais à lui, à sa masculinité. Mes doigts s'étaleraient sur son torse et je me blottirais contre lui, ou encore, avec le pan de sa veste en cuir par-dessus ma tête, dans le noir je sentirais ses saveurs tendres. Et nous marcherons ainsi, moi contre ses biceps, je ne sais pas comment nos pieds s'accorderont, mais nous nous débrouillerons. Ce serait génial. Nous serons le couple iconique, baigné de bonheur. Je me voulais liée à lui.

Le rivage est plus bas, diminué, et nos amis bien plus loin. André ne dit mot. Nos pas ne s'enfoncent plus et nos chaussures sont légèrement barbues de sable.

— Il n'y a que des arbres, dit André après une halte.

— On dirait des plumeaux à poussière !

Ses yeux se contractent d'indignation.

— En fait, c'est les feuilles que j'aime dans un arbre. Et ils en ont pas.

— Non.

— C'est elles qui font l'arbre... Cadenza... tu sais ça. Les feuilles, je veux dire. Sans elles l'arbre tombe dans un coma et meurt.

— Il meurt ?!

Un goût de sécheresse envahit ma bouche comme si j'avais avalé de l'écorce.

— Tu sais ce que tu veux faire plus tard ?

— Quoi, comme métier ? Je sais pas. J'ai aucune idée. Pour mon orientation, pour choisir quelle seconde, j'arrivais même pas à me décider.

— Y a pas un truc que tu aimes ?

Il accroche la fermeture de mon jean de ses doigts et m'attire à lui. Un cri plaintif suivi de craquements nous alertent. Nous pivotons vers les bois. Le rugissement de la mer gonfle le silence des arbres. Nous pivotons dans le sens inverse. La voiture est toujours aussi à cheval sur la corniche. Il n'y a pas de doute, un mystère nous entoure, c'est l'essence même de la nature. Et en l'absence d'indication d'un danger, nous reprenons nos pas le long de la corniche.

Une respiration en sons de gosier affûte mes oreilles. Je me retourne.

— Oh, putain ! dis-je, serrant des poings.

Des serrements de cœur me tiraillent jusque dans mon cou. Toon-doon, toon-doon, toon-doon... La peur est en moi.

Une rangée de dents blanches comme la chair de poisson s'avance sur des pattes rembourrées. Des yeux fixes, sans sourciller, me surveillent. Une énigme entoure la bête, comme si elle pouvait lire mes pensées et possédait une sensibilité. Je jette un coup d'œil à l'arrière – la bête hors de vue – et je constate que la voiture n'a pas bougé. Des muscles ondulants de force peu à peu réduisent mon espace de flottement.

La voiture se tient à ma droite, à peut-être dix ou vingt secondes. Je suis une coureuse époustouflante, une championne dans mon collège. Mon rythme cardiaque s'accélère rien qu'à la pensée de ce que je vais devoir faire. Et un grand trou se creuse dans ma poitrine. Je marche toujours à reculons. Deux poignées de porte arrivent dans mon œil, diagonalement. La bête grogne,

ses lèvres se déchirent, ses yeux s'assombrissent. Si je cours, elle courra, le risque est inévitable. Mais l'espace qui me sépare de la voiture m'autorise ce risque.

Vite !

Un mugissement s'éternise. Je suinte, cligne de l'œil par-dessus mon épaule. Sa fourrure est un éclair en envol.

— La putain de sa mère.

Mon bas-ventre est assailli. Je hurle à la mort. La piqûre acide de multiples lames m'arrache un autre cri douloureux. Combats-le, Cadenza ! dit une voix grave proclamant la souffrance.

Un choc sourd, puis un autre me traversent les méninges. Dans mes mains des tortillons de coquillages picotent ma chair. Le sable gratte ma peau. Ma respiration englobe mon dos et devient un écho à travers le sol où les battements de mon cœur fleurissent. Je n'entends plus grand-chose, qu'un halètement. J'ai mal, je me sens brûler vive. La prise acide me transperce jusqu'à la gorge. On ne me voit pas, alors ? Il n'y a personne qui me voit ?

Je suis faite de membranes affaiblies.

Je me tortille, serre ce qui me reste de genoux et tente de me relever. Le ciel bascule. Je suis coupée en deux. Un courant chaud glisse quelque part en bas sur ma peau.

J'allais avoir besoin de beaucoup de soins.

V

Du sud au nord

Les bois immensément mystérieux, toujours aussi immenses, même avec l'âge, ont regardé la tache longtemps. Elle aussi était large, loin des petites gouttes dont j'avais été avertie.

Il avait enfoncé son machin en moi, avait fait cela après notre tendre et long baiser, après qu'il ait repris son souffle sur ma poitrine. Puis il s'était retiré, et quand je lui ai demandé pourquoi il s'était retiré, il m'avait répondu qu'il était un éjaculateur précoce. Le terme restera gravé à jamais.

Il avait mouillé ses doigts et avait nettoyé de sa salive le gland de son pénis et l'avait essuyé avec son caleçon. Sans doute que sa pointe brutale, l'empalement dont je fus sujette exprimait de la frustration, ou l'ultime ressort d'un timide. En tout cas, il en avait une belle, un chef d'orchestre pour les quatre cents coups.

J'avais crié et m'étais penchée pour une bouffée d'air. Le bruit de mon cri, transporté vers le large par-delà les arbres et le sable, retombait en pétales dans mes oreilles.

Soudainement, il avait empoigné son trombone et en avait tiré des sons pour une seconde fois, son corps nu sous le noir de son cuir.

L'échancrure de ta cage thoracique et de ton abdomen je l'aime, tes clavicules, je les aime, l'autel de ton cou, je l'aime, et tes lèvres, et ta moue de mal-aimé. En vrai, je t'aime.

Par pudeur, il avait détourné le regard, après que je lui aie avoué ma situation et qu'il ait aplati son tee-shirt de concert pour mes fesses.

Toute la journée, j'ai ressenti cette douleur primitive, et à travers le canal vacant, ma couenne se frottait à elle-même, renouvelait le plaisir originel.

Qu'est-ce qui m'avait pris de me comporter de la sorte ?

Je m'étais entichée de bien d'autres avant lui, des plus vieux et des bouilles de bébé comme la sienne, et j'avais décliné, écarté ma curiosité.

Il m'avait attendrie, avait pulvérisé ma réserve, et correspondait à mon idée de mon amour de vacances.

Nous nous cognons lorsque nous marchons vers l'océan.

FIN

Titres des Chapitres

PREMIÈRE PARTIE

I - Le vase à pièces p2

II - Le sac caché p16

III - Un match de tennis p21

IV - Le pécule p25

V - Les pattes du temps p39

VI - Bitches Brew p46

VII - Où est l'amour ? p58

VIII - Les fleurs p63

IX - Pandémonium p74

X - La vente p77

XI - Le temps est un fauve p92

XII - Résistance p98

DEUXIÈME PARTIE

I - Liberté chérie p107

II - Le premier jour p120

III - Une perte p131

IV - Grosse chaleur p139

V - Les vélos p149

VI - Il y eut un écho p153

VII - Un fil d'yeux p160

VIII - Le Bibi Marin p164

IX - Nous y voilà p179

X - Le libre-service p188

XI - Souper nul à yech p198

XII - Du teuch à gogo p207

TROISIÈME PARTIE

I - Le futur c'est maintenant p231

II - Pantoises de souvenirs p252

*III - « Voyage infortuné ! Rivage malheureux, Fallait-il approcher de tes bords
dangereux ! » p255*

IV - Arrêt sur image p263

V - Du sud au nord p272